

WWW.KAIROSPRESSE.BE

Belgique 6€ • France / Europe 8€ • Bimestriel • Juin / Juillet et Août 2023 • N°60



PB-PPIB-00802
BELGIE(N)-BELGIQUE
P913840
BUREAU DE DÉPÔT
CHARLEROI X

Journal
belge
mondial !

Kairos

JOURNAL ANTIPRODUCTIVISTE ● POUR UNE SOCIÉTÉ DÉCENTE

Boutique Sécharel
TOTAL SEX CHANGE & RELOOKING



Cassou

Kairos

Editeur responsable: ASBL Kairos / Alexandre Penasse - Rue des Bégonias, 32 - 1170 Watermael-Boitsfort, Bruxelles

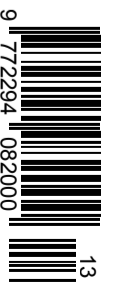


Illustration : Cassou

SOMMAIRE

Formés à dire oui

Alexandre Penasse / Pages 2 et 24

Le train de la fausse conscience

Bernard Legros / Page 3

Résister au transhumanisme avec la philosophie de la Nature, ou Goethe contre Harari

Daniel Zink / Pages 4-5

La banalité du masque

Kaarle Parikka / Pages 6-7

Aimez-vous ou n'aimez-vous pas la cuisine au wok(e) ?

Bernard Legros / Page 7

De Chat' l'enfoiré aux métavéreux
La technique est-elle vraiment neutre ?

Kenny Cadinu / Pages 8-9

Le phénomène trans. Le regard d'un philosophe

Interview de Dany-Robert Dufour / Pages 10 à 13

Fils de pub

Alain Adriaens / Page 14

Le désert des HECTar...

Hervé Krief / Page 15

Défendre la décroissance,
une question de définition

Entretien avec Vincent Cheynet / Pages 16-17

Le « Progrès » comme mythe et
comme instrument de pouvoir

Denis Bourgeois / Pages 18-19

L'empire américain face à l'essor de la Chine,
ou le piège de Thucydide

S. Kimo / Pages 20-21

Vu, lu, entendu

Pages 22-23

ABONNEZ-VOUS
À KAIROS*

* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte : 523-0806213-24
IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB,
et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : www.kairospresse.be/abonnement
Abonnement belge à partir de 30 € pour 5 numéros,
53 € pour l'europe (frais de ports de 23€ inclus, sauf Suisse 30€)
Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs
de presse et libraires en Belgique

NE PAS JETER !
PARTAGER !

Formés à dire oui

Si'il fallait tirer un unique enseignement des trois années qui viennent de passer, ce serait celui de la spectaculaire soumission des masses. Cette période nous donne l'état des lieux de la pensée et de la façon dont les esprits furent manipulés pendant des décennies et donc prêts à obéir. Car il est évident qu'on n'avale pas le discours médiatique et les solutions des multinationales sans avoir subi des attaques récurrentes qui ont altéré notre esprit critique et notre faculté à discerner le vrai du faux.

Ce qu'on appelle communément la culture, dans le sens de l'état des connaissances d'un individu, ne fut nullement corrélé positivement avec le degré de désobéissance. Universitaires bac + 6, écrivains, philosophes, sociologues... récitèrent la grand messe, réduits à l'état de gramophone, comme aurait dit George Orwell. Les esprits qui semblaient les plus éclairés auparavant éruèrent en chœur, tenant des propos qui auraient parfaitement pu accompagner les pires régimes : « *Je pense que la réponse à apporter aux personnes qui refusent les vaccins n'est pas de les y contraindre, mais plutôt d'insister pour qu'elles soient isolées. Si les gens décident qu'ils sont prêts à représenter un danger pour la communauté en refusant de se faire vacciner, ils devraient alors dire qu'ils ont aussi la décence de s'isoler. Je ne veux pas de vaccin, mais je n'ai pas le droit de faire du mal aux autres. Cela devrait être une convention*¹ », dixit Noam Chomsky, linguiste et critique célèbre de la société américaine, notamment des médias mainstream. Certains psychanalystes, brillants dans l'analyse des délires identitaires modernes, comme Charles Melman, ne firent pas mieux : « *Vous avez été frappé comme moi par le fait que, durant cette pandémie, il y en a qui manifestement, et comme si c'était un geste bravache, un geste de bravoure, de défi, témoignaient qu'ils n'entendaient pas choisir le parti de la vie, c'est-à-dire ce qui se résume banalement dans les gestes de protection et dans la vaccination, mais qu'ils choisissaient délibérément l'aspiration vers la mort. C'est quand même un phénomène surprenant de voir qu'aient pu se tenir, grâce aux réseaux sociaux, des réunions de milliers de personnes... pour venir provoquer des contaminations massives, venues ensuite encombrer les hôpitaux*² ».

Même les psychologues, nourris au biberon de théories psychosociales qui ouvrent la conscience sur les processus de manipulation de masse (comme Stanley Milgram, Solomon Ash), qu'on aurait pu penser les plus habiles à s'en protéger, se sont couchés face à ceux mis en place par les gouvernements. Ils ont même fait plus que de se soumettre, en participant activement et conseillant les gouvernements pour mieux manipuler les foules : « *Le suivi des mesures nécessite un effort particulier de la population. Les mesures constituent une rupture dans notre mode de vie actuel et nous devons les observer pendant longtemps. Bien que le suivi des mesures ait d'abord semblé être un problème temporaire, il devient maintenant clair que nous entrons dans une phase de changement de comportement permanent. Le nouveau comportement va devenir un comportement habituel. Le changement de comportement doit donc conduire à un comportement habituel. Le comportement d'habitude découle principalement de la planification et des répétitions fréquentes, il est donc envoyé dans le cerveau différemment du comportement dirigé consciemment : il n'est plus rendu conscient pour atteindre un objectif et il est en grande partie automatique ou sans réflexion. Différents piliers sont importants pour faciliter cette formation d'habitudes*³ ».

Peut-on penser qu'il s'agit là seulement d'une erreur ? Que la peur - de la mort, car c'est toujours de celle-là qu'il s'agit en dernière instance - a inhibé toute rationalité ? Ce serait réducteur de se limiter à cette explication. Déjà dans les années 1960, Stanley Milgram se demandait, suite à ses expérimentations sur la soumission à l'autorité⁴ : « *Quels mécanismes de la personnalité permettent à quelqu'un de transférer la responsabilité sur l'autorité ? Quels motifs trouve-t-on derrière les comportements d'obéissance et de désobéissance ? La tendance à pencher du côté de l'autorité provoque-t-elle un court-circuit du système honte-culpabilité ? Quelles défenses cognitives et émotionnelles entrent en jeu chez les sujets obéissants et rebelles ?*⁵ ». Même si le contexte empirique de Milgram fut différent de l'expérimentation Covid-19 à grande

échelle, les questions que se posait le psychologue au terme de ses recherches sont tout à fait pertinentes pour interroger la situation actuelle.

Qu'est-ce qui fait qu'on obéit, ou pas ? Une première variable qui semble essentielle se situe dans le niveau de crédibilité que le sujet accorde aux institutions et aux gouvernements. Certains avalent littéralement et régurgitent en actes ce que leur crachent les officines officielles via leurs porte-parole, j'ai nommé les médias de masse : « *Une part importante de la population fait ce qu'on lui dit de faire, quelle que soit la nature de l'action et sans que sa conscience y oppose des limites, tant qu'elle a le sentiment que l'ordre émane d'une autorité légitime. Si, dans cette étude, un expérimentateur anonyme a pu avec succès ordonner à des adultes de soumettre par la contrainte un homme d'une cinquantaine d'années et de l'électrocuter de force malgré ses protestations... on ne peut qu'imaginer ce qu'un gouvernement, avec une autorité et un prestige bien supérieurs, pourrait obtenir de ses sujets*⁶ ». En 2023, on fait plus qu'imaginer...

Ainsi, ce sont les sujets qui acceptent de se confiner, de se masquer, de présenter ou contrôler le « Covid Safe Ticket », de se faire piquer, créant par la mise en commun de leurs actes individuels l'effet collectif. Et c'est en usant nos culottes sur les bancs d'école que nous avons été formés à dire oui. Les institutions officielles sont programmées à refuser leur remise en question par les individus qu'elles instruisent, alors qu'elles devraient l'être pour - ce qui dans un premier temps peut sembler paradoxal - exercer les gens à la critique de ceux qui les ont formés, donc de ces institutions mêmes. Mais « *quelle institution réclamerait de ses employés qu'ils érigent leur conscience en une instance critique, à tout instant susceptible de discuter, de contester, voire de refuser ce qu'elle exige d'eux ? Un tel droit de critique, de contrôle, voire de désobéissance est au cœur de l'idée démocratique d'une société juste et décente*⁷ ». La figure de « l'adulte » (enseignant, policier, patron...) qu'on n'interrompt pas, qu'on ne contredit pas, qui a toujours raison, qui brime et humilie, fige le rapport dans un déséquilibre, une disharmonie constante qui marquera l'ensemble des rapports ultérieurs du sujet à l'Autre. Le système autoritaire, au fil des années et depuis la naissance, aura été introjecté dans la conscience, devenant un élément intangible, « naturel », comme s'il avait toujours été là, déterminant tous les actes : « *La décision d'administrer les chocs à l'élève ne dépend ni des volontés exprimées par celui-ci ni des impulsions bienveillantes ou hostiles du sujet, mais du degré d'engagement que ce dernier estime avoir contracté en s'insérant dans le système d'autorité*⁸ ».

1. <https://nationalpost.com/news/world/noam-chomsky-says-the-unvaccinated-should-just-remove-themselves-from-society>

2. Charles Melman, Jean-Pierre Lebrun, *La dysphorie de genre, à quoi se tenir pour ne pas glisser*, Érès, 2022, pp. 36-37.

3. <https://www.uppcf.be/psychologie-et-corona>.

4. Stanley Milgram, psychologue américain, a mis au point un protocole expérimental dans lequel un sujet, qui pensait participer à une expérience sur l'apprentissage, était au fait évalué sur sa soumission à l'autorité. Il lui était demandé d'administrer des chocs électriques à une personne, compare de l'expérience qui simulait la douleur, lorsqu'elle échouait dans sa tâche. Un nombre conséquent de sujets administrèrent des chocs jusqu'à un niveau légal. L'expérience de Milgram a le mérite de souligner l'importance de l'autorité scientifique sur les gens. Extrait du quatrième de couverture de son ouvrage : « *Le savant, en blouse blanche, vous ordonne de tourner encore la molette, d'appuyer à nouveau sur le bouton. Face à vous, à travers la vitre, vous pouvez voir l'homme assis se torturer de douleur et crier à chaque nouvelle décharge électrique. De plus en plus fort. On vous a dit que c'était une expérience scientifique. Que le cobaye était consentant. Ça a l'air sérieux. Vous êtes payé. Augmentez le voltage, vous devez continuer », répète encore la voix derrière vous. Allez-vous continuer ? Quand vous arrêterez-vous ? Irez-vous jusqu'à la décharge mortelle ? Mais le cobaye n'est pas celui qu'on croit. L'homme là-bas était un acteur. Il n'y avait pas de courant dans les électrodes. Ce n'était qu'un simulacre. C'était vous et non lui qui faisiez l'objet de l'expérience. Ce dispositif était celui que Stanley Milgram, professeur de psychologie à Yale, aux États-Unis, avait imaginé, en juillet 1961, trois mois après le retentissant procès du criminel nazi Adolf Eichmann, pour conduire une série d'expériences sur les " conditions de l'obéissance et de la désobéissance à l'autorité " (...)*

5. Stanley Milgram, *Expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité*, Babelio, 2013, p.64.

6. Ibid., p.67.

7. Ibid., p.28

8. Ibid., p.19, voir note de bas de page 22.

→ Suite page 24

Kairos – Journal antiproductiviste
pour une société décente

Journal de réflexion, d'investigation et de
changement, sans pub

Périodique bimestriel / Paraît en février, avril,
juin, septembre, novembre ISSN : 2294-0820

Imprimé en Belgique
Imprimeries Havaux s.a.,
Rue de l'Artisanat, 1
B - 1400 NIVELLES

Tirage : ce numéro a été
tiré à 6.500 exemplaires

Routage : Cambier

Editeur responsable
ASBL Kairos / Alexandre Penasse
Rue des Bégonias, 32
1170 Watermael-Boitsfort,
Bruxelles - Belgique
info@kairospresse.be
www.kairospresse.be
M. (00 32) 472/560 724

Rédacteur en chef : Alexandre Penasse
(ap@kairospresse.be)

Graphisme : Studio Noir & Clair

Relecteurs
Janine, Nadia, Alain, Patrick, Stéphane, Nathalie,
Annie, Sophie, Manu.

Pour commander des numéros :
commande@kairospresse.be

Chroniqueurs / Rédacteurs

Alexandre Penasse (A.P.), Bernard Legros (B.L.),
David Tong (D.T.), Michel Weber (M.W.), Alain
Adriaens (A. A.) François Massoulié (F.M.),
Daniel Zink (D.Z.), Kenny Cadinu (KC), Kaarle
Joonas Parikka (KJP).

Ont contribué à ce numéro

Marie-Ange Herman, Alain Gaillard, Philippe
Godard, Michel Weber, Annie Thonon, Dany-
Robert Dufour, Hervé Krief, Vincent Cheynet,
Denis Bourgeois, S. Kimo.

Les articles n'engagent que la responsabilité
de leurs auteurs, mais on ne les laissera jamais
tomber !

Illustrations :

Cassou, Adhoc, Antoine Demant, Nadia
Berz, Chanic, Nicolas Drochmans, Colombe
Diependaele, Noir & Clair, Aurélie Garnier, Lara
Pérez Dueñas, Philippe Debongnie

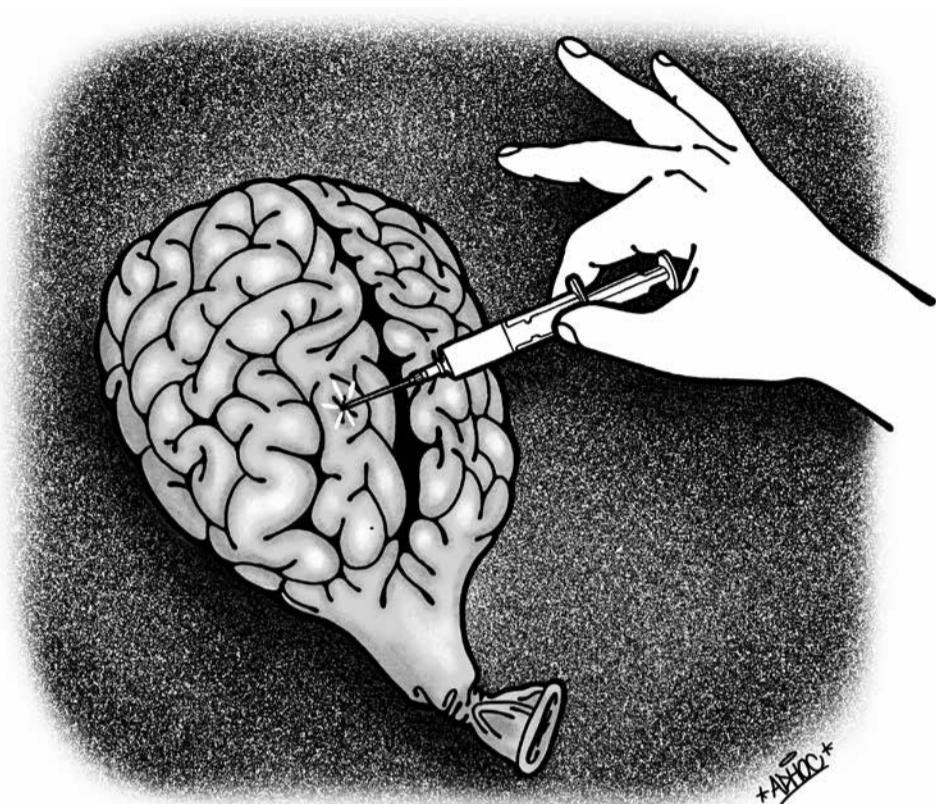
Nos copains de la presse libre
en Suisse et en France

-Moins!

LA DÉCROISSANCE
Le journal de la joie de vivre

Le train de la fausse conscience

Illustration : Adhoc



Aujourd'hui, le débat politique devient un exercice pénible, quand les protagonistes s'accusent mutuellement de verser dans la confusion idéologique. Le sociologue marxiste Joseph Gabel (1912-2004) parlait lui de « *fausse conscience* »¹, ce qui revient plus ou moins au même, mais a le mérite de renouveler le vocabulaire *a posteriori*. Nous en prendrons cette fois trois exemples.

1. RÈGLEMENT DE COMPTES À OK COVID

Maintenant que nous sommes sortis de la phase aiguë de la covidiotie, depuis un an, l'heure des règlements de comptes a sonné. Selon mon interprétation, les attaques que nous subissons à *Kairos* depuis quelque temps découlent avant tout de notre dénonciation sans relâche, pendant les trois années écoulées, de l'hygiénisme autoritaire. Nous devons payer pour notre crime de lèse-autorité publique ! Notre anti-covidisme est une tache (im)morale à effacer dans les consciences citoyennes ! (par contre, c'était bien une tâche morale). Et par-dessus le marché, nous aurions « *fait le jeu des fachos* » – un classique. Qu'il nous soit arrivé d'interviewer dans nos colonnes des personnages catalogués à droite (Valérie Bugault, Piero San Giorgio, Slobodan Despot) est certainement un prétexte commode². Pourtant, la suite des événements a donné raison aux sceptiques du narratif officiel que nous fumes *dès la première heure*³. Voyez par exemple les récents « *debunkages* » implacables de Laurent Toubiana et de Pierre Chaillot, ainsi que précédemment ceux de Jean-Dominique Michel, Jean-Jacques Crève-cœur, Alexandra Henrion-Caude, Louis Fouché, Paul Kingsnorth, Barbara Stiegler, Laurent Mucchielli, Bernard Crutzen, Martin Zizi, Nicolas Thirion, Anne Dumont, Bernard Rentier, Michel Bureau, Yves Rasir, Jean-Paul Bourdineaud, Alexandra Laignel-Lavastine, André Comte-Sponville, Ludwig Hemeleers, Jean Furtos, Michel Cucchi, Jean Stevens, Ariane Bilheran, Vincent Pavan, Stéphane Polsky, Jean-Michel Jacquemin-Raffestin, etc., qui ne percolent toujours pas dans les médias dominants, et pour cause ! Qui n'a pas encore compris que cette affaire pandémique [*sic*] ne fut qu'une pitoyable baudruche aujourd'hui dégonflée (mais que certains voudraient regonfler à la première occasion)⁴ ? Où sont les centaines de milliers de morts que les épidémiologistes médiatiques annonçaient gravement sur base de leurs très sérieuses modélisations ? Aurait-ils été évités grâce au confinement-enfermement, aux masques-muselières, au couvre-feu, à la « *distanciation sociale* » et *in fine* aux injections ? On en attend toujours la preuve... Aujourd'hui, qui pourrait encore défendre sincèrement et d'une manière convaincante le bilan de l'action des gouvernements Wilmès et De Croo en 2020-22 ? Ils nous auraient sauvés d'une épidémie gravissime, vraiment ? Il est tellement plus confortable de refouler ce devoir de mémoire toute récente... et de tomber sur le râble de *Kairos*, parfait bouc émissaire. Rien de nouveau sous le soleil, le phénomène remonte à la nuit des temps, relisons René Girard. Et c'est vous qui parlez de progrès, mesdames et messieurs les Progressistes ?!

Deux mécanismes psychologiques entrent en jeu pour maintenir un semblant de *statu quo* covidiste après-coup. Primo, l'orgueil. Il n'est jamais facile de (s')avouer qu'on a été abusé par la propagande, cela demande du courage, de la lucidité et de la modestie, toutes qualités le plus souvent absentes chez les « *dividus* » actuels, à la fois transis de peur et murés dans leur mauvaise foi – Sartre avait vu juste. Plutôt crever que d'avouer, mais surtout pas du covid ! Secundo, la dissonance cognitive. Les covidistes attardés de 2023 savent ou du moins se doutent que le discours gouvernemental-médiatique était mensonger, mais il ne veulent pas le croire, ni l'entendre. Maman Sophie, papa Alexander et oncle Frank ont été sévères, peut-être même ont-ils fait quelques erreurs, mais c'était pour notre bien. Notre chère chaîne de télévision publique nous a correctement informés. Nos sympathiques experts nous ont éclairés du phare de la science. Que tous soient assurés de notre éternelle reconnaissance!

2. PATRIARCAT OU MARIARCAT ?

Selon la sainte parole du progressisme, tous nos maux proviendraient d'une unique source, le patriarcat, principe actif depuis l'aube de l'homínisation. Difficile à vérifier, la thèse relève davantage de la profession de foi militante et de l'accusation que de la démonstration scientifique ou la critique historique. Le matriarcat aurait-il inversement dominé les rapports sociaux au cours de l'histoire ? Hypothèse tout aussi difficile à vérifier (mais qui, elle, est beaucoup moins souvent avancée). Laissons les temps immémoriaux et revenons à notre époque formidable. Sommes-nous sous le joug d'un Père tyrannique ou d'une Mère étouffante et protectrice ? Les deux, ma colonelle ! Dans son ouvrage *Fausse conscience et idéologie* (1962), Gabel revient sur la thèse de son confrère Gordon Rattray Taylor (1911-1981) selon laquelle l'histoire aurait vu la succession de périodes patriarcales et matriarcales (*patristes* et *matristes*, selon les termes de Taylor). D'après son tableau explicatif⁵ reprenant les caractéristiques des deux modèles antagonistes, on conclura que notre âge postmoderne mélange les genres : il est patriarcal par certains aspects – autoritarisme politique, inhibition et crainte de la spontanéité chez les individus prompts à s'auto-censurer –, et matriarcal par d'autres – attitude libérale vis-à-vis des questions sexuelles⁶, liberté des femmes⁷, appels incantatoires au progressisme, absence de défiance vis-à-vis de la recherche technoscientifique, gommage des différences entre les sexes, promotion de l'hédonisme⁸. Il s'ensuit qu'une société décente devrait, après inventaire, remettre en question ou combattre tout autant certains traits du patriarcat que certains traits du matriarcat, au lieu de taper toujours sur le même clou.

« *Aujourd'hui, l'autorité n'est plus socialisée dans nos sociétés occidentales ni par la communauté traditionnelle, ni par la structure patriarcale de la société*⁹ », avançait le psychanalyste Gérard Mendel en... 1971 ! Alors par quoi ? Entre-temps, Marius Blouin a apporté la réponse : par la technocratie¹⁰. Notre devoir est de mettre cette technocratie hors-jeu politiquement, sans pour autant retourner

aux pires heures du patriarcat d'antan (limitation de la liberté des femmes considérées comme inférieures, puritanisme, homophobie, religion du Père). Une fois la technocratie K. O., il s'ensuivra normalement que nous cesserons de têter compulsivement le sein nourricier que nous tend la société de consommation¹¹. N'est-ce pas là une voie possible et désirable pour l'*émancipation*, ce beau mot dont les progressistes ont la bouche pleine ?

3. QUI SONT LES ÉCOFASCISTES ?

Ici encore, nous avons affaire à cette métaphore bien connue de l'arbre qui cache la forêt. L'écofascisme version 2023 est cet épouvantail agité par les néo-maccarthystes, destiné à faire diversion. Sur le site d'extrême gauche Lundi matin, deux chercheuses-fouineuses et un chercheur-fouineur du CNRS ont cherché-fouiné sur la Toile et ont découvert avec effroi que s'y ébattaient des mouvements écolo-sectaires, dont le réseau Solaris, particulièrement dans leur ligne de mire. Que ceux-ci n'aient aucun poids politique, et ne soient pas près d'en avoir, ne semble guère les rassurer. Mais la démocratie remercie ces trois vigies de l'avoir sauvée par leur courage, leur pugnacité et leur intelligence pénétrante. L'essayiste Pierre Madelin a traité du même thème récemment¹².

Mais alors ? Au milieu des années 2000, Serge Latouche, à la suite d'André Gorz et de Bernard Charbonneau, parlait déjà d'écofascisme, mais dans un tout autre sens. Il nous prévenait de la possibilité que la civilisation thermo-industrielle, confrontée à ses limites et contradictions, pouvait générer une réponse étatique et technoscientifique forte, mortelle pour la démocratie et la liberté. Cette possibilité est entre-temps devenue certitude. Alors que l'« *écofascisme* » sectaire et/ou groupusculaire ne représente qu'un danger potentiel et limité¹³, l'écologie technocratique produit déjà des effets concrets dans nos vies, et ce n'est qu'un début, promet-elle ! S'attaquer à elle signifie s'attaquer tout simplement aux pouvoirs en place. Eu égard à la carrière et la réputation, il n'y a aucun risque à montrer du doigt des activistes hirsutes à poncho terrés au fond de la Toile ; incriminer les distingués encravatés présents dans les médias, c'est une autre paire de manches... Que les donneurs de leçons commencent par apercevoir la poutre dans leur œil !

Bernard Legros

1. Cf. Joseph Gabel, *La fausse conscience et autres textes sur l'idéologie*, L'Échappée, 2023. Il écrit, p. 52 : « *Fausse conscience et idéologie sont deux formes de saisie non dialectique (réifiées) de réalités dialectiques, autrement dit, deux aspects (ou mieux : deux degrés) du refus de la dialectique* ».
2. De nos jours, on est moins jugé sur qui on est (l'identité) et sur ce que l'on fait (ou ne fait pas) que sur ses fréquentations, directes – « *On t'a vu parler avec un fachos en rue, casse-toi !* », ou indirectes – « *On t'a vu dans le métro, tu lisais L'Antipresse, espèce de salaud !* ». Pas besoin de plus pour être cloué au pilori et « *annulé* ». Quel progrès ! L'âme (damnée) du sénateur Joseph McCarthy est transportée de joie ! Par ailleurs, considérer l'extrême droite avec froideur et une certaine objectivité est déjà vu comme de la complaisance (sauf si on est universitaire). Envers elle, sur les réseaux sociaux, une seule attitude obligée (et socialement profitable) : l'érucciation.
3. Saluons la décision de la Cour d'appel de Liège du 18 avril 2023 qui donne intégralement raison à l'argumentation de l'asbl Notre bon droit, en estimant que la Région wallonne a manqué à son obligation de s'assurer que le Covid Safe Ticket était pertinent pour atteindre les objectifs de réduction de propagation, de diminution de la pression hospitalière ainsi que d'éviter un nouveau confinement. Ouf, « *la justice de mon pays* » n'est pas encore complètement perdue ! Et que *Le Soir* du 19 avril 2023 ait mis l'information à sa une est une belle surprise.
4. Si, je sais : Conspiracy Watch !
5. Joseph Gabel, *La fausse conscience et autres textes sur l'idéologie*, op. cit., p. 458.
6. Voir le nouveau programme EVRAS (éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle) à destination de l'enseignement obligatoire en Fédération Wallonie-Bruxelles.
7. Du moins en Occident.
8. Remarquons que ce mélange déséquilibré est *in fine* en faveur du matriarcat, et que les progressistes, qui ont la ferme intention d'éradiquer toute trace du patriarcat, lui rendent contradictoirement hommage en promouvant la « *cancel culture* », cherchez l'erreur !
9. Gérard Mendel, *Une histoire de l'autorité. Permanences et variations*, La Découverte, 2002, p. 232.
10. Cf. Marius Blouin, *De la technocratie. La classe puissante à l'ère technologique*, Service compris, 2023.
11. Ce que le *tittytainment* a théorisé.
12. Cf. Pierre Madelin, *La tentation écofasciste. Écologie et extrême droite*, Écosociété, 2023. Voir la recension qu'en fait Denis Bayon dans *La décroissance*, n° 199, mai 2023.
13. Est-ce Solaris ou l'Union européenne qui nous imposera les bagnoles électriques ?

Résister au transhumanisme avec la philosophie de la Nature, ou Goethe contre Harari

VIE, CONNAISSANCE ET LIBERTÉ VS TECHNOPHILIE, FANTASMES ET SOUMISSION

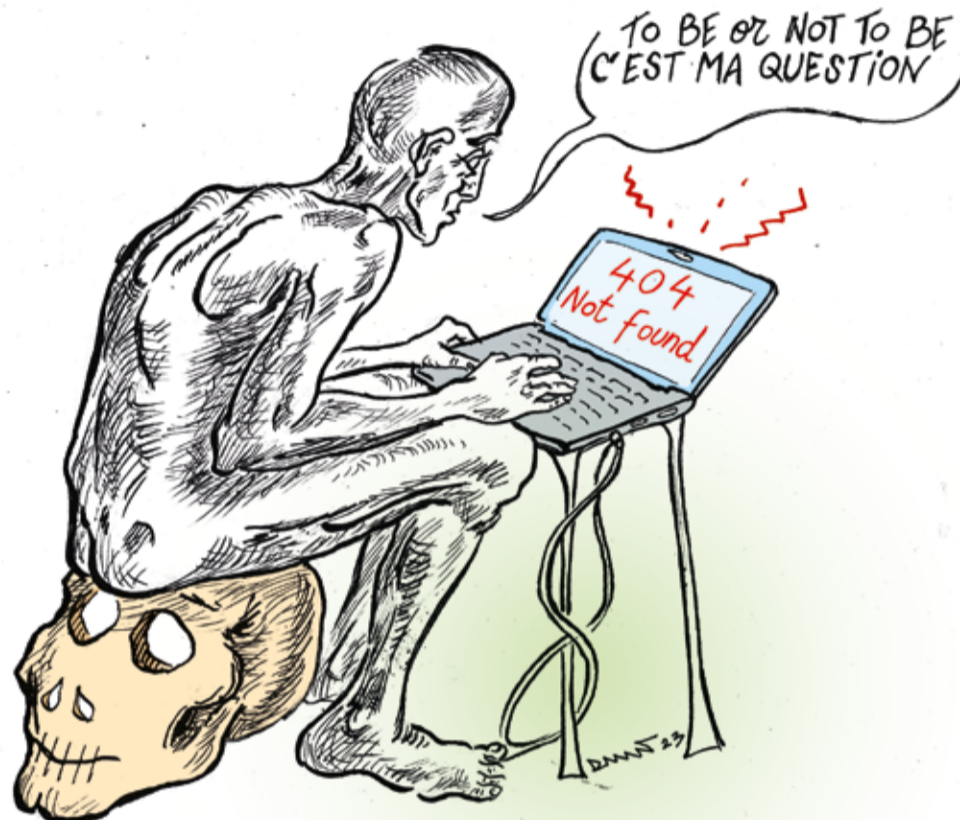


Illustration : Antoine Demant

L'expression du pompier pyromane vient de prendre tout son sens : les promoteurs du surdéveloppement technologique ont signé, fin mars, un appel pour un moratoire de six mois sur la construction de l'intelligence artificielle¹. Tout un symbole, et l'occasion de se pencher sur un des principaux idéologues concernés, ainsi que de lui opposer une approche tout autre.

L'appel rassemble des experts en IA, l'entrepreneur Elon Musk, ainsi que l'auteur Yuval Noah Harari. Le but de la démarche se dévoile facilement : demander un encadrement politique du développement de l'IA, pour rassurer les populations ; et une fois ce faux-semblant obtenu, poursuivre tranquillement ce développement. (En effet, la grande majorité des politiciens sont acquis à l'idéologie technophile, on l'a vu année après année.) Ces visées ressortent notamment de la fin de l'appel, qui évoque un « avenir florissant avec l'IA [...] pour le plus grand bénéfice de tous »...

Harari étant l'un des théoriciens principaux de cette mouvance, il est éclairant de s'y intéresser. D'autant qu'il est un des auteurs actuels les plus vendus, et qu'il suscite l'intérêt de gens comme Bill Gates, Emmanuel Macron, ou encore Marc Zuckerberg². De plus, il pense dans une certaine mesure jusqu'au bout des idées qui, sous des formes moins claires, sont très présentes à notre époque.

LA NÉGATION DE TOUTE INDIVIDUALITÉ

Le lecteur pressé pourrait ne pas discerner les pensées d'Harari dans leur vraie nature, car elles sont enrobées de réflexions apparemment humanistes. Mais si l'on ne se laisse pas distraire par cet enrobage, les choses apparaissent dans leur radicalité : à savoir, comme une négation totale de l'individualité et de la liberté.

Quelques extraits essentiels : « De même que le mot « âme », le mot sacré de « liberté » est un terme creux, dépourvu de tout sens discernable.³ » ; « ...l'individu libre n'est qu'une fiction concoctée par un assemblage d'algorithmes biochimiques.⁴ » ; « ...la pensée libérale a acquis une confiance immense dans l'individu rationnel. Elle a

décrit les individus comme des agents rationnels indépendants et a fait de ces créatures mythiques la base de la société moderne. La démocratie se fonde sur l'idée que l'électeur sait à quoi s'en tenir ; [...] l'enseignement libéral [estime] que les étudiants pensent par eux-mêmes. Or, on a tort de placer une telle confiance dans l'individu rationnel.⁵ » Harari va jusqu'à assimiler l'idéal de la pensée libre au chauvinisme, au machisme et au colonialisme... Il écrit ainsi : « Les penseurs postcoloniaux et féministes ont fait observer que cet "individu rationnel" pouvait bien être une chimère du chauvinisme occidental glorifiant l'autonomie et le pouvoir des hommes blancs de la classe supérieure.⁶ »

Au vilain idéal d'une personne visant l'autonomie, tentant de comprendre et de se guider par elle-même, l'auteur d'*Homo Deus* oppose des visions justes en partie, mais en les tournant d'une manière hautement problématique. Il s'agit surtout de l'importance de la coopération, importance bien sûr indéniable. Mais Harari pousse les choses jusqu'à dénier la possibilité, pour le penseur individuel, de s'orienter vraiment par lui-même (et d'autres courants influents vont aussi dans cette direction)⁷ : « ...quand nous examinons le passé, nous ne percevons pas de corrélation directe entre l'intelligence [...] des individus d'un côté, et le pouvoir de notre espèce, de l'autre⁸ » ; « Nous pensons plutôt en groupes. [...] Ce qui a donné à *Homo sapiens* l'avantage [...] ce n'est pas notre rationalité individuelle, mais notre capacité sans parallèle de penser ensemble en vastes groupes.⁹ » Plus explicite encore : Harari réduit tout choix personnel à un processus instinctif, ne reposant que sur le sentiment. Il écrit ainsi : « Comment l'électeur sait-il que choisir ? Théoriquement, tout au moins, il est censé écouter ses sentiments les plus profonds et s'y fier. [...] mon authentique voix intérieure [...] me chuchote à l'oreille : "Vote Cameron", "Vote Modi", "Vote Clinton". Ainsi savons-nous qui doit diriger le pays. Au Moyen-Âge, cela serait passé pour le comble de la folie. Les sentiments fugitifs des roturiers ignares n'étaient guère une base saine pour prendre des décisions politiques importantes.¹⁰ »

Quelles alternatives cet auteur propose-t-il ? Son idée centrale concerne le numérique et ses potentialités, en lien avec les algorithmes (ensembles d'opérations visant à résoudre un problème, surtout en informatique). Pour Harari, tout est algorithmique : « ...les êtres humains [...] sont un assemblage de nombreux algorithmes différents dépourvus d'une voix intérieure ou d'un moi unique.¹¹ » Ce qui signifie qu'une autre structure matérielle, plus vaste et com-

plexe, pourrait être très supérieure aux individus humains, comme à leurs communautés et sociétés : « ...un algorithme extérieur pourrait théoriquement me connaître bien mieux que je ne puis me connaître moi-même. [...] Une fois au point, cet algorithme pourrait remplacer l'électeur¹² » ; « Ce n'est pas un scénario apocalyptique. Les algorithmes ne vont pas se révolter et nous asservir. Ils excelleront à prendre des décisions pour nous, au point que ce serait folie de ne pas suivre leurs conseils.¹³ »

Harari donne justement l'exemple, si actuel, de la santé : « Google entend construire une gigantesque base de données sur la santé humaine pour établir le profil de la « santé parfaite ». Identifier même les plus infimes déviations par rapport à la norme devrait permettre d'alerter les gens sur des problèmes de santé naissants. [...] En échange de conseils aussi précieux, il nous faudra simplement renoncer à l'idée que les êtres humains sont des individus, que chaque humain a son libre arbitre pour déterminer ce qui est bien, ce qui est beau, et le sens de la vie.¹⁴ »

LES SOURCES DE LA VISION D'HARARI

Comment cet auteur en arrive-t-il à de telles visions ? Il est éclairant de se pencher sur le livre qui a fait son succès : *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*¹⁵. Cet ouvrage se limite à une présentation des conceptions aujourd'hui classiques en matière d'évolution, qui remontent à Darwin surtout. Y a-t-il des liens entre ce livre et les suivants ? Oui, très explicitement. (Notons bien que l'intention n'est pas ici de remettre en cause les phénomènes importants que Darwin et ses héritiers ont contribué à mettre à jour, mais bien leurs tendances réductionnistes.) Harari relie directement les théories de l'évolution à sa négation de la liberté et de l'individualité. (Et si l'on considère la part réductionniste de ces théories, cette liaison est en partie conséquente, comme nous le verrons.)

L'auteur d'*Homo Deus* écrit ainsi : « Suivant la théorie de l'évolution, toutes les entités biologiques [...] se composent de parties plus petites et plus simples [...] Rien de ce qui ne saurait être divisé ni changé ne saurait avoir vu le jour par la sélection naturelle. [...] la

théorie de l'évolution ne saurait accepter l'idée d'âme, du moins si par « âme » nous entendons quelque chose d'indivisible, immuable et potentiellement éternel. Une telle entité ne saurait résulter d'une évolution par étapes.¹⁶ » Le lien avec la liberté est direct : « les chercheurs ont ouvert la boîte noire de Sapiens : ils ont découvert qu'il n'y avait en lui ni âme, ni libre arbitre, ni "soi" ; uniquement des gènes, des hormones et des neurones obéissant aux mêmes lois physiques et chimiques qui gouvernent le reste de la réalité [...] Les processus cérébraux électrochimiques qui mènent [à une décision] [...] ne sont jamais libres. [...] La théorie de l'évolution enfonce le dernier clou dans le cercueil de la liberté. [...] Suivant la théorie de l'évolution, tous les choix que font les animaux [...] reflètent leur code génétique. Si, du fait de ses bons gènes, un animal choisit de manger un champignon comestible ou de copuler avec des partenaires saines et fécondes, ces gènes se transmettent à la génération suivante.¹⁷ »

Darwin et ses héritiers ont certes joué un rôle important : en attirant l'attention sur l'adaptation de l'individu aux situations rencontrées, ils ont contribué à dépasser des visions religieuses figées, selon lesquelles l'évolution suivrait un programme qui s'imposerait aux individus ; visions qui induisent passivité comme dirigisme, des institutions pouvant se présenter comme intermédiaires entre l'humanité et l'auteur divin du programme.

Mais le darwinisme place finalement lui aussi les facteurs de l'évolution en dehors de l'individualité en elle-même. En effet, comme le résume Harari, ces facteurs se limiteraient à des mutations génétiques arbitraires, suivies de sélections, purement mécaniques, des résultats les plus favorables de ces mutations. Ainsi, l'être vivant apparaît ici comme une construction déterminée par les lois de la matière, non comme le porteur d'une vraie individualité, d'une intériorité capable de créativité. Il n'est donc pas étonnant que l'auteur de *Sapiens* et d'*Homo Deus* en arrive à envisager une société gouvernée par la technologie et de grandes institutions complexes et centralisatrices.

TOUT AUTRE CHOSE

Mais est-il juste que l'idée d'une vraie intériorité, de ce qu'on appelle une âme, serait incompatible avec les découvertes indéniées du darwinisme ? Une telle idée mène-t-elle forcément à celle d'un programme divin ? Eh bien, non. Dès les premiers siècles de l'histoire de la philosophie, des penseurs surent éviter les réductions matérialistes comme les conceptions religieuses figées. On peut mentionner Aristote, des penseurs du Moyen-Âge, de la Renaissance, en particulier, de la philosophie de la Nature des XVIII^e et XIX^e siècles. Un des porteurs de ce courant, surtout, a mené des approches tout spécialement fondées sur l'observation attentive, ainsi que sur une pensée la plus indépendante possible (même s'il s'est laissé inspirer par de grands prédécesseurs, comme Spinoza en particulier). Il s'agit de Goethe, qui fut autant homme de science que poète. 70 ans avant Darwin¹⁸, il a développé une approche du monde organique attirant pleinement l'attention sur l'adaptation vivante aux conditions rencontrées, mais sans aucun réductionnisme. Ses travaux scientifiques ont suscité l'intérêt de très grands chercheurs, comme Werner Heisenberg, prix Nobel de physique et l'un des principaux développeurs de la physique quantique. Au sujet de Goethe, il a notamment écrit : « ...nous pouvons être certains que cette clarté la plus pure, qui est le but final de la science, était tout à fait familière à Goethe le poète.¹⁹ » Si les travaux scientifiques goethéens restent peu connus malgré l'intérêt de telles personnalités, c'est que celles-ci évoluaient dans différents courants à la fois, y compris les courants dominants ; on a donc surtout retenu d'eux ce qui s'accorde avec ces courants-là. Nous ne pouvons aborder que certains éléments de cette approche, mais cela permet déjà de se faire une idée intéressante.

Goethe est parti de l'étude de la botanique classique, qui distingue et classe les différentes espèces et organes. Pour lui, cette science passe à côté des relations vivantes et de l'unité. Nous allons nous centrer sur l'une des observations de son livre *La métamorphose des plantes* : le fait que les divers organes de la plante apparaissent comme des feuilles métamorphosées. Nous verrons ensuite ce qu'on peut en déduire philosophiquement.



TRANSITIONS VIVANTES ET UNITÉ

Premier exemple : les pétales se présentent comme des feuilles colorées ; cela ressort du fait que chez certaines plantes, on peut voir des organes qui relèvent à la fois de la feuille et du pétale, en partie verts comme la feuille, en partie colorés comme la fleur, et naissant souvent un peu avant celle-ci ; ces organes apparaissent ainsi comme des étapes intermédiaires entre le feuillage et la floraison.

Autre exemple : le calice, donc l'enveloppe d'où sortent les pétales, et qui reste visible ensuite, à la base de la fleur. Cette formation apparaît comme une série de feuilles assemblées en couronne. Les organes reproducteurs végétaux, quant à eux, se présentent comme des feuilles contractées ; on le voit chez les fleurs où ils sont remplacés par des pétales, comme chez la rose, dont les pétales centraux sont des étamines transformées. Même le fruit s'avère souvent issu d'une métamorphose des feuilles. C'est clair dans le cas des gousses, qui, quand elles s'ouvrent, révèlent que leurs composants sont comme des feuilles durcies et repliées sur elles-mêmes.

Le point essentiel que tout cela manifeste est la présence, dans le monde organique, de transitions vivantes ou de métamorphoses, qui font apparaître ceci : contrairement à ce qui se passe dans les phénomènes seulement matériels, les divers organes et phases de la plante ne sont pas dans des rapports d'assemblage, dans des rapports seulement physiques. En effet, dans ces derniers – qu'on trouve le plus typiquement dans les machines –, les éléments agissent les uns sur les autres de manière extérieure, sans entretenir entre eux de relations intérieures. La cohésion de ces éléments est certes fondée dans l'idée du concepteur, mais celle-ci n'agit pas en eux, ils ont seulement été façonnés selon elle.

Mais dans la plante telle que Goethe la met en lumière, ce qui fait la cohésion s'avère vivant et actif dans toutes les parties, tandis que celles-ci n'interagissent pas extérieurement, mais se muent les unes en les autres. Et cette activité d'une même essence dans chaque organe et phase se révèle par le fait que chacune d'elles manifeste une même forme. Goethe écrit ainsi : « Il m'était apparu que dans cet organe de la plante que nous nommons ordinairement la feuille se dissimule le vrai Protée [dieu grec capable de transformation], qui peut se cacher et se manifester dans toutes les formes.²⁰ »

Donc, pour Goethe, la plante ne peut être expliquée par des processus matériels ; il en déduit la présence en elle d'une essence immatérielle, lui donnant sa cohérence. Or, une cohérence immatérielle correspond visiblement à ce qu'on nomme une idée. Ce chercheur écrit ainsi : « ...nous ne sommes plus en situation (...) d'opposer l'expérience à l'idée ; bien plus, nous nous habituons à rechercher l'idée dans l'expérience, convaincus que la nature procède selon des idées²¹ ».

En outre, c'est aussi dans le monde végétal dans son ensemble, pas seulement dans la plante particulière, que Goethe a observé les transformations vivantes. Synthétisant ce qui ressort de ses observations en Italie, il écrit : « Les formes végétales [...] ne sont pas à l'origine déterminées et fixées ; bien plutôt leur a-t-il été donné, dans leur opiniâtreté générique et spécifique, une heureuse mobilité et plasticité, afin que, dans les conditions si nombreuses qui sur terre agissent sur elles, elles puissent s'adapter, se former et se transformer.²² »

LES SENS, DES INSTRUMENTS ESSENTIELS

Face à cette approche, beaucoup argueront que les causes de tout cela résident au niveau microscopique, surtout génétique. Mais rien ne légitime le fait de négliger toute une dimension de l'expérience sous prétexte qu'une autre dimension serait plus déterminante ; qu'est-ce qui nous permet d'ignorer toute la richesse des formes et mouvements que le monde végétal offre à nos sens, au profit des structures et mouvements de ses composants ? (D'autant que les formes de ceux-ci relèvent de l'hypothèse, car les microscopies électroniques ne permettent pas de perception directe, mais reconstruisent suivant des modèles²³). En bref, ces réductions reviennent à ignorer l'architecture d'un édifice pour n'étudier que ses matériaux, qui ne sont qu'une des dimensions de la chose.

Goethe encourage justement à ne pas se limiter à l'observation microscopique, considérant que les 5 sens sont eux-mêmes des instruments essentiels²⁴. Dans cet esprit, Heisenberg a écrit de lui que « sa [...] tentative de sauver la vérité immédiate de l'impression sensorielle [...] est [une tâche] plus urgente que jamais.²⁵ »

ÉCLAIRAGES CONTEMPORAINS

De plus, de grands scientifiques mettent toujours plus en cause le réductionnisme. Par exemple, Richard Strohmman écrit qu'« *Il devient de plus en plus clair que la séquence d'information contenue dans l'ADN [...] contient trop peu d'information pour déterminer la manière dont les produits des gènes [...] interagissent pour produire telle ou telle structure.*²⁶ » Selon Evelyn Fox Keller, l'organisme est le « résultat d'un processus dynamique hautement orchestré, qui requiert la participation d'un grand nombre d'enzymes organisés en un réseau métabolique complexe²⁷ ». (Or, comme le note Peter Heusser : « Une orchestration implique la détermination active des parties [...] à partir du tout.²⁸ ») Plus interpellant encore : pour Werner Heisenberg, « "l'objet en soi" [...] n'est finalement qu'une structure mathématique. [...] Et cette structure ne correspond plus à la vision de l'atome pensée par Démocrite, mais aux idées de Platon²⁹ ».

En outre, plusieurs scientifiques contemporains ont consacré une grande part de leurs recherches à l'approfondissement ou à l'explicitation des travaux de Goethe, notamment Henri Bortoft, Harald Siebert et Peter Heusser ; sans oublier, dans un passé proche, Rudolf Steiner, responsable des éditions des textes scientifiques du grand poète, et qui m'a beaucoup aidé à accéder à ceux-ci.

L'approche de Goethe met donc en valeur l'idée ou l'intériorité, l'intelligence ou l'esprit, dans les phénomènes vivants les plus simples déjà. Ainsi, l'individualité qui s'adapte avec créativité aux situations rencontrées apparaît comme active dans l'ensemble du monde vivant. Il y a donc là un dépassement radical des réductionnismes comme ceux d'Harari – toujours dominants à notre époque, même si sous des formes souvent plus floues. Car si c'est l'individualité vivante et créative qui est au centre de l'évolution, alors, la rationalisation, l'« augmentation », la gestion des êtres humains, de la nature, des sociétés depuis l'extérieur, à renfort de technologies et de grandes institutions centralisatrices, ces visées apparaissent dans toute leur inanité. Cette approche de Goethe mène à des perspectives complètement différentes, dans les relations à la nature, à la personne humaine, comme à l'ensemble de la réalité.

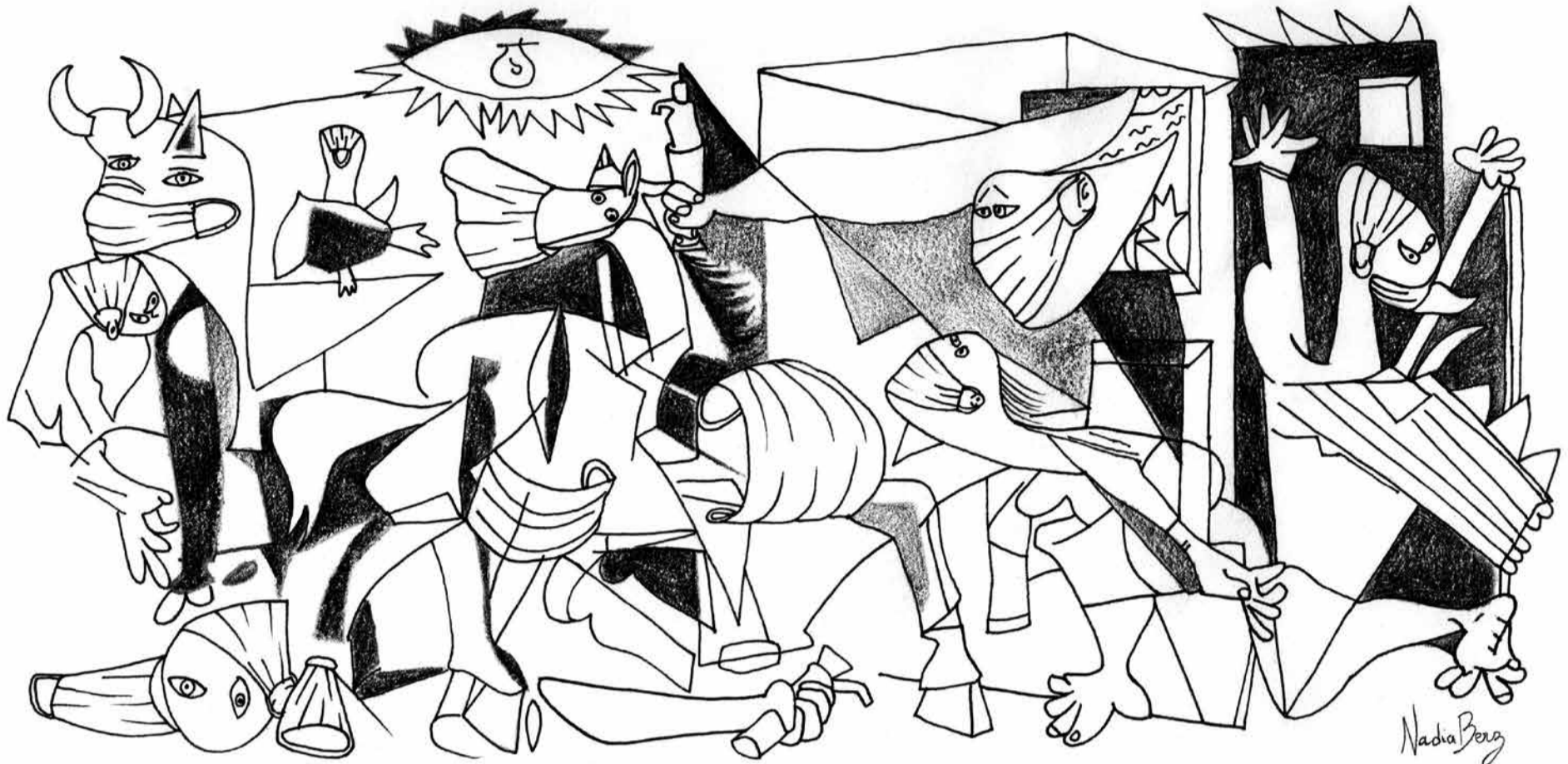
Daniel Zink

1. Pause Giant AI Experiments: An Open Letter - Future of Life Institute
2. Qui est Yuval Noah Harari, l'historien qui murmure à l'oreille de la planète (radiofrance.fr)
3. Harari, Y. N., *Homo Deus*, 2017, Albin Michel, p. 341.
4. Ibid., p. 365.
5. Harari, Y. N., *21 leçons pour le 21^e siècle*, Albin Michel, 2018, p. 278.
6. Ibid.
7. E. a. certains constructivismes – De l'infra-conceptuel à des données à horizon de pertinence focalisé | Cairn.info
8. *Homo Deus*, op. cit., p. 159.
9. *21 leçons pour le 21^e siècle*, op. cit., p. 279.
10. Ibid., p. 275.
11. *Homo Deus*, op. cit., p. 395.
12. Ibid.
13. Ibid., p. 401.
14. Ibid., p. 402 sq.
15. Albin Michel, 2015.
16. *Homo Deus*, op. cit., p. 127.

17. Ibid., p. 340 sq.
18. Son principal écrit sur le vivant, *La métamorphose des plantes*, remonte à 1790, tandis que *L'origine des espèces* parut en 1859.
19. Heisenberg, W., *Philosophic Problems of Nuclear Science*, Fawcett, 1952, p. 86.
20. Goethe, J. W., *La métamorphose des plantes*, Triades, 1975, p. 29.
21. Ibid., p. 261.
22. Ibid., p. 96 sq.
23. https://www.reflexions.uliege.be/cms/c_38238/fr/microscopie-electronique-a-balayage
24. Goethe, J. W., *Gedenkausgabe der Werke, Briefe und Gespräche*, Artemis, 1948, vol. 19, p. 84.
25. Heisenberg, W., *Philosophic Problems of Nuclear Science*, Fawcett, 1952, p. 86 et 79 – accessible au complet sur archive.org.
26. Strohmman, R. C. 1997. *The coming revolution in biology*. Nat. Biotechnol. 15 : pp. 194-200, ici 195.
27. Fox Keller, E., *Le siècle du gène*, Gallimard, 2003, p. 31.
28. Heusser, P. *Les bases scientifiques de l'anthroposophie*, Aethera, 2019, p. 116.
29. Heisenberg, W., *Physique et philosophie*, Albin Michel, 1971, p. 70. et 48 sq.

La banalité du masque

Illustration : Nadia Berz



« C'est par la voix de son directeur général, Tedros Adhanom Ghebreyesus, que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a annoncé, vendredi 5 mai dans l'après-midi, la levée du niveau maximal d'alerte mondiale face au Covid-19, une décision très attendue » nous a appris récemment « Le Monde¹ », et ce trois ans, treize semaines et quatre jours après ce jour du 30 janvier 2020 où le docteur Tedros, la voix blanche et le verbe trébuchant, décrétait l'alerte maximale face à un virus surgi de Chine, se diffusant à vitesse prodigieuse et semant le chaos, qui balayera le monde d'une série de vagues meurtrières.

La pandémie est finie et pourtant on ne s'est toujours pas débarrassé définitivement de ce torchon facial qui continue à être visible dans notre quotidien. On ne dénombre plus les multiples arguments dénonçant l'inutilité des masques face aux virus respiratoires se propageant par voie aérogène (comme le SARS-CoV-2) et rendant ainsi leur usage inutile (les particules virales passant par les espaces ouverts entre le masque et le visage ainsi qu'à travers les mailles dans le cas des masques "faits maison"). D'ailleurs, les inscriptions du type « *Ce produit ne protège pas des contaminations virales ou infectieuses* » présentes sur plusieurs paquets de masques buccaux avaient déjà été reprises par les réseaux sociaux au début de la pandémie en 2020, pour être ensuite relayées par la presse avec un expert expliquant que le masque fonctionnait tout de même². Et le dernier clou a été planté sur le cercueil de l'utilité du masque par l'analyse scientifique récente intitulée *Physical interventions to interrupt or reduce the spread of respiratory viruses* (publiée dans les revues Cochrane, une référence dans le domaine scientifique), où les auteurs concluent que le port du masque « *a probablement peu ou pas d'effet* » sur la propagation du virus. Pourtant cette analyse, regroupant plusieurs études, n'est qu'une publication de plus dans l'océan de publications à ce sujet arrivant aux mêmes conclusions. Pourquoi donc s'obstiner à encore imposer (ou « inciter fortement » dans certains cas) le masque à certains endroits, comme les hôpitaux ou les cabinets médicaux ?

« Le Monde⁴ » n'a pas manqué de nous expliquer que « *L'organisation onusienne a cependant rappelé que le virus n'est ni éradiqué, ni devenu inoffensif... Il existe encore une menace, en particulier un risque d'émergence d'un variant plus pathogène* ». Et c'est sans doute cette précision qui sert de justificatif aux hygiénistes pour maintenir le port du masque, aussi bien dans les établissements de soins de santé que chez les personnes individuelles qui le portent "au cas où". De fait, le cabinet médical de mon village met en avant une affiche⁵ du Groupement Belge des Omnipraticiens qui recommande fortement le port du masque en citant comme source l'avis du Risk Management group du 18/03/236 qui lui-même se réfère « *à un avis du Comité scientifique stratégique et sur une consultation ouverte du Conseil supérieur de la santé* ». Sur la même affiche on peut lire que « *la politique proposée n'est pas seulement une politique spécifique dans le contexte du SARS-CoV-2, mais une politique générique plus*

large sur la prévention des infections respiratoires ». Ces entités ont prévu le port du masque pour lutter également contre les autres maladies respiratoires (grippe, VRS, ...). Ils prévoient trois niveaux:

- **Au niveau 1**, le port du masque buccal n'est pas conseillé, sauf pour les patients présentant des symptômes d'infection respiratoire et pour les patients immunodéprimés ;
- **Au niveau 2**, (targeted use), les masques buccaux sont fortement recommandés dans les interactions entre le prestataire de soins et le patient et entre le patient et le prestataire de soins (salles d'attente, visites à domicile, ...)
- **Au niveau 3** (utilisation universelle), les masques buccaux sont recommandés pour toutes les personnes du secteur des soins et dans l'ensemble de l'établissement de soins (y compris les locaux administratifs et logistiques).

Nous serions actuellement au niveau 2. Cependant, en lisant l'avis on se rend compte qu'il n'y a pas de niveau où le port du masque n'est pas recommandé, car même au niveau 1, les personnes ayant des symptômes d'infection respiratoire sont invitées à se masquer (sachant que la liste des symptômes covid est interminable...). Et le niveau 3 semble moins strict dans sa formulation que le niveau 2! Avec l'infectiologue Yves Van Laethem qui a recommandé malgré tout le port du masque dans les endroits clos et les transports en commun⁷ et un système de "ON/OFF" du port du masque en fonction de la circulation des maladies respiratoires⁸, on peut se demander sur quelle base tous ces experts fondent leurs recommandations, si ce n'est sur ce fameux argument du "au cas où". Mais ce qui est lassant, c'est la réalisation de l'inquiétude que j'avais déjà en 2020: le port du masque est là pour durer. Il n'y a pas si longtemps nous trouvions cela amusant de voir des asiatiques porter le masque buccal dans la rue, mais à présent il est porté également chez nous dans la lutte contre les virus respiratoires en général (et pas uniquement contre le SARS-CoV-2).

Dans l'avis du Risk Management group, on retrouve également l'argument de « *la pression sur le système de soins de santé* » comme justificatif. Rien n'a donc changé à ce niveau-là non plus, si ce n'est que les hôpitaux peuvent se saturer d'autres maladies que le covid. À peine la pandémie terminée (enfin, le niveau maximal d'alerte pour être précis, car l'OMS n'a toujours pas déclaré officiellement la fin de cette pandémie...) on a pu lire dans la presse (en janvier 2023) que les hôpitaux étaient saturés et qu'il fallait presque mettre des lits superposés dans les soins intensifs⁹. La cause? La fermeture des lits en soins intensifs est couplée au manque de personnel. La pression était grande suite aux "virus d'hiver". Nous sommes donc revenus aux titres d'avant-pandémie quand le problème du financement chronique du secteur public et des établissements de soins de santé était régulièrement reporté dans la presse.

Problématique que l'on ne devait surtout pas rappeler pendant les vagues épidémiques covid successives entre 2020 et 2023 au risque d'être taxé d'anti-mesure, anti-masque, rassuriste... Et quelles sont les recommandations qui sortent du constat de l'audit des hôpitaux réalisé par le SPF Santé, agence fédérale des médicaments et l'INAMI? Il s'agit:

- d'un suivi des données de soins de santé en temps réel ;
- d'une remédiation à la surcharge de travail des infirmières et des infirmiers, notamment en investissant dans des technologies supplémentaires ;
- d'une remédiation à la surcharge de travail des médecins ;
- de faire correspondre la demande des patients à la valeur ajoutée médicale (promotion des sites web officiels d'information santé orientés patients et soutien des patients par l'intermédiaire d'un "conseiller médical") ;
- d'une réduction de recours à certaines prestations par indication plus stricte.

En gros, il est proposé d'avoir un suivi plus strict, de faire appel à des technologies supplémentaires, de diminuer la surcharge de travail (comment?), de revoir la nécessité des patients à avoir recours à des traitements. Donc après tout ce cirque d'hôpitaux saturés de patients covid, de soignants applaudis à 20h (pour être ensuite écartés si ces derniers étaient sceptiques à propos de vaccins nébuleux), d'appel à la solidarité par confinement et port du masque, nous arrivons à ces recommandations? Toujours pas d'enveloppe plus grande pour le secteur public et les établissements de soins de santé? Vandembroucke et le secrétaire d'État chargé de la politique scientifique, Thomas Dermine, ont débloqué un budget de 7 millions d'euros pour mieux préparer la Belgique aux prochaines pandémies¹⁰. Cette enveloppe est destinée aux scientifiques pour tirer des leçons de la gestion de la pandémie car apparemment il demeure « *des angles morts dans notre compréhension des processus sociétaux complexes que ce virus a ébranlé* », admettent Vandembroucke et Dermine. Quatre thématiques auraient été identifiées: le bien-être, les inégalités et vulnérabilités, la gouvernance démocratique et l'intelligence pandémique. Je m'abstiendrai de commentaires à ce sujet...Notons toutefois que si leur objectif est « *d'améliorer la gestion des crises sanitaires en se basant sur les évidences scientifiques* » comme ils le déclarent, alors ils auraient pu allouer ces fonds à ces nombreux experts qui ont été interviewés par Kairos par exemple !

Plusieurs pays ont mis en place des analyses de gestion de pandémie. Le premier journal finlandais *Helsingin Sanomat* a même fait preuve d'une forme de transparence¹¹ (qui serait une

buffée d'air chez nous...) en rapportant le questionnement de l'efficacité des mesures sanitaires, comprenant un aveu sur l'inefficacité de la fermeture des écoles, sur la saturation des hôpitaux qui n'étaient pas forcément si menacés que cela, sur l'erreur à propos du caractère aérogène du virus qui avait été réfuté à l'époque, sur le port du masque (les autorités ne s'étant pas adaptées à la littérature scientifique), sur le rôle des médias qui manquaient de diversité d'opinion en mettant en avant trop fréquemment des décideurs politiques, etc. Tout comme dans un autre pays nordique, le Danemark, où le journal *Ekstra Bladet* avait fait un *mea culpa* début 2022 pour son reportage biaisé à propos de la pandémie, se reprochant de ne pas avoir assez remis en question les décideurs politiques¹². Bon, tout n'est pas rose même dans ces pays nordiques, mais il serait grand temps de s'inspirer de leurs démarches en lançant des études et des concertations citoyennes également dans notre Plat Pays.

Le confinement, la fermeture des établissements, les vaccins etc., ont eu des conséquences dévastatrices sur la population, ces répercussions étant particulièrement sévères sur les catégories de personnes en situation précaire. L'OMS déclare de manière spéculative que « le nombre total de décès associés directement ou indirectement à la pandémie de covid-19 (la « surmortalité ») entre le 1^{er} janvier 2020 et le 31 décembre 2021 était d'environ 14,9 millions (fourchette de 13,3 millions à 16,6 millions) »¹³. En lisant cette déclaration, Mr Tout-le-monde va retenir que l'intégralité de ces 14,9 millions sont, en gros, morts du covid (bien que l'OMS mentionne qu'il s'agit de la somme de morts directes et indirectes). Ce chiffre est à mettre en relation avec le nombre de décès covid rapporté par la banque de données Statista qui répertorie 6 889 743 morts¹⁴. Il y aurait donc autant de morts indirectes que de morts directes du covid. Selon l'organisation humanitaire World Relief, la pandémie du covid-19 a fait basculer 97 millions de personnes dans la précarité, reculant de trois à quatre années les efforts faits dans la lutte contre cette extrême pauvreté¹⁵. Et à quoi sont attribués ces décès, ce basculement vers la pauvreté ? Aux mesures sanitaires, bien évidemment. Mesures dont le bien-fondé a été martelé par les décideurs pendant trois ans, tout en se réfugiant derrière des arguments au mieux pseudo-scientifiques, et dans certains cas, derrière un flou scientifique (et donc à l'expression "au cas où"). Et maintenant qu'il est enfin temps de faire le bilan et d'analyser les données scientifiques, ces mêmes décideurs n'ont pas l'air de se précipiter.

Revenons à cette culotte du visage. Comparé aux autres mesures sanitaires qui nous ont été imposées, le port du masque peut sem-

bler assez anodin tout compte fait. Mais au final cette mesure est de ce fait même vicieuse. Par sa banalité, il a été rapidement adopté malgré tous les arguments et preuves mis en avant à son encontre. Il sert d'objet de confort à tous les hygiénistes (qui sont présents à travers le spectre politique, comme nous le rappelle Bruno Latour dans *Pasteur: guerre et paix des microbes*¹⁶) et aux sociaux haptophobes (= qui ont peur du contact physique). Et comme me l'a fait remarquer une amie (Inès, si tu me lis...): ce ne sont pas nécessairement les mêmes qui sont à la fois anti-masques et anti-vaccins covid (ou anti-mesures en général, constat qui s'est effectivement vérifié dans mon entourage. En fait, ce qui est choquant dans cette mesure, c'est la dissimulation du visage donc de ce qui rend une personne humaine (où étaient d'ailleurs les opposants au voile islamique pendant cette crise ?). Ce camouflage déshumanise les individus et établit une barrière sociale dont la violence est directement proportionnelle à la sensibilité affective des personnes (les enfants constituant une catégorie évidente). Le mot *virus* peut être donc supprimé du slogan « Mettez une barrière entre vos virus et les autres patients » du Groupement Belge des Omnipraticiens. Et puis, existe-t-il des réflexions sur l'éthique (ou la bioéthique) concernant le port du masque ? Les experts font-ils la différence entre un rhume, le covid et l'ébola dans leur choix de mesures ? J'aurais bien voulu assister aux séances de recommandations de mesures sanitaires contre le SARS-CoV-2 organisées par des organisations de la santé dans des pays comme la Libéria ou le Sierra Leone (pays où l'ébola est endémique) et observer comment ces organisations mettaient en avant le masque buccal dans la lutte contre le covid (sachant en plus que l'Afrique a été particulièrement peu touchée par cette maladie¹⁷).

Le masque a été parmi les premières mesures appliquées et parmi les mesures les plus facilement adoptées (avec une participation active de la population qui en fabriquait elle-même avec enthousiasme, même à partir de sous-vêtements s'il le fallait¹⁸). C'est l'objet qui nous a rappelé tous les jours que nous étions sous occupation sanitaire. Le même objet qui nous fait nous remémorer l'occupation encore aujourd'hui quand on le voit chez ces têtes de mule qui continuent à le porter, ce symbole du bafouement de la liberté d'expression/muselière, de l'étouffement, de l'extrême hygiénisme moderne, de la crédulité de braves gens et de l'autorité sanitaire. Le masque représente, si j'ose la comparaison, la banalité du mal. Ou du moins la banalité du masque.

Kaarle Parikka

1. Covid-19 : l'OMS annonce la levée de l'état d'urgence sanitaire mondial, *Le Monde*, 05 mai 2023.
2. Le caractère aérogène de SARS-CoV-2 est connu depuis le début de la pandémie: des explications et références peuvent être consultées dans *Covid-19: Par-delà la censure* ISBN : 978-2-960-28830-8.
3. Pourquoi est-il marqué sur des boîtes de masques qu'ils ne protègent pas des virus ? *Le Monde*, 17.07.2020.
4. Jefferson T, Dooley L, Ferroni E, Al-Ansary LA, van Driel ML, Bawazeer GA, Jones MA, Hoffmann TC, Clark J, Beller EM, Glasziou PP, Conly JM. *Physical interventions to interrupt or reduce the spread of respiratory viruses*. Cochrane Database of Systematic Reviews. 2023 Jan 30;1(1):CD006207. doi: 10.1002/14651858.CD006207.pub6. PMID: 36715243; PMCID: PMC9885521.
5. Mettez une barrière entre vos virus et les autres patients, Groupement Belge des Omnipraticiens. <https://www.lesoir.be/426019/article/2022-02-23/les-medecins-vigies-premiers-lanceurs-dalerte-en-cas-depandemie>
6. Avis du Risk Management Group concernant le port du masque buccal dans le secteur de soins sur base des trois niveaux de gestion des maladies respiratoires dans la population, 18 mars 2023.
7. Le journal de 17h. La Première, 24 avril 2023.
8. Hôpitaux et pharmacies: le masque ne sera plus obligatoire (mais parfois recommandé). RTBF, 22 mars 2023.
9. Hôpitaux saturés: "on doit presque mettre des lits superposés dans les soins intensifs". RTBF, le 21 janvier 2023.
10. Un budget de 7 millions d'euros débloqué pour mieux préparer la Belgique aux prochaines pandémies. La Libre Belgique, 25 avril 2023.
11. Koronan jälkipyykki. Helsingin Sanomat, 04/2023. et Kyselytutkimus: Suomen koronauutisoinnissa painottui vallonpitäjien ääni. Helsingin Sanomat, 25.05.23
12. "We failed": Denmark's media is waking up to its flawed Covid coverage. *The Spectator*, 14 janvier 2022
13. 14,9 millions de décès supplémentaires ont été associés à la pandémie de COVID-19 en 2020 et 2021. Organisation Mondiale de la Santé, 05 mai 2023.
14. Nombre de personnes décédées à cause du coronavirus (COVID-19) dans le monde au 6 avril 2023, par pays. Statista, à consulter au www.statista.com
15. *Pandemic & Poverty: COVID-19 impact on the world's poor*. World Relief, 15 mars 2022. Disponible à <https://worldrelief.org/covid-report/>
16. *Pasteur: guerre et paix des microbes*. Bruno Latour, Collection : La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales n°114, 26/04/2012. ISBN : 9782707170118
17. *Afrique: un nouveau modèle?* Benjamin Sion, publié dans BAM!, 14 octobre 2022
18. *COVID-19 fabrication de masques*. Le Slip Français <https://www.leslipfrancais.fr/faq/141-covid-19-fabrication-de-masques.html>

Aimez-vous ou n'aimez-vous pas la cuisine au wok(e) ?

« **Le wokisme est un utopisme dont les méthodes sont celles du terrorisme intellectuel à couverture morale** »,
Pierre-André Taguieff

Élément du discours progressiste : « Puisque les conservateurs sont contre le wokisme, alors nous les progressistes sommes pour ». À se demander si leur vrai maître à penser ne serait pas un certain Mani (219-274) plutôt qu'un certain Marx (1818-1883), ce qui les ferait régresser bien avant l'esprit des Lumières et la dialectique dont ils s'enorgueillissent. À quand un salutaire examen de conscience de leur part ? Comme si leurs prises de position désastreuses pendant la covidiotie n'avaient pas suffi, voilà qu'il reviennent à la charge avec un autre dada². Dans un article du *Soir* des 4 & 5 mars (p. 17), « Les wokes, épouvantails de prédilection des conservateurs », Marine Buisson et Fanny Declercq veulent remettre de la « nuance » dans le débat. Alors nuançons leurs nuances.

La première contre-vérité est de laisser entendre que le terme *woke* ne serait qu'une étiquette péjorative utilisée par ses détracteurs. Or, au départ, ce sont des militants des droits civiques afro-américains qui se sont qualifiés de la sorte dans les années 1960. Que le mot soit devenu une hétéro-désignation, des dizaines d'années plus tard, pour les besoins de la polémique est une autre histoire. Contrairement à ce qu'affirme le politologue Francis Dupuis-Déri dans le même article, le terme a donc une valeur explicative, fournie par ses pionniers, et prend toute sa place dans le militant-

tisme postmoderniste³. Deuxième contre-vérité : le wokisme engendrerait de la « panique morale » chez ses détracteurs⁴. Nous ne paniquons pas, M. Dupuis-Déri, nous questionnons légitimement la chose et avons des objections philosophiques à son encontre, tout simplement. Et cessez l'inversion accusatoire, quand vous écrivez que « il ne faut pas minimiser la capacité de ces polémistes [de droite] de manipuler l'opinion publique ». Ben voyons ! Il est bien connu que les Social Justice Warriors, eux, ne cherchent pas du tout à manipuler l'opinion publique... Troisième contre-vérité venant de Pascal Delwit (ULB) qui prétend que « la perspective anti-woke est nécessairement de droite ». Doit-on en déduire que toutes les valeurs woke — dont la valorisation (excessive) de l'identité individuelle, le solipsisme, le particularisme, le communautarisme — seraient nécessairement de gauche ? Le cas échéant, le diagnostic de Jean-Claude Michéa sonne, hélas, parfaitement juste : « C'est [du reste] l'incapacité pathétique d'assumer la tradition conservatrice de [la] critique anticapitaliste [...] qui explique, pour une large part, le profond désarroi idéologique (pour ne pas dire le coma intellectuel dépassé) dans lequel l'ensemble de la gauche moderne est aujourd'hui plongée⁵ ». Cette tradition de la critique anticapitaliste, Benjamin Biard l'a bien captée : les positions conservatrices peuvent se retrouver dans presque tout le spectre politique, constate-t-il. Eh bien cela devrait justement amener les progressistes à questionner leurs propres inclinations. Mais ils se cabrent. Auraient-ils raison contre tout le monde ? Décernons enfin la palme de la logomachie au syndicaliste Robrecht Vanderbeeken, co-directeur d'une récente étude collective, *Debatfiches van de vlaamse elite* (les éléments de langage de l'élite flamande), interviewé dans le dernier numéro de *Agir par la culture* (printemps 2023). Ce serait « des hommes blancs d'un certain âge », de surcroît progressistes qui, en se joignant « avec émo-

tion et vigueur, comme des idiots utiles, à la croisade anti-wokiste imposée par [le] cadre de droite », contribueraient ainsi à détourner le regard des « inégalités économiques se creusant à un rythme effarant ». Bon sang, mais qui contribue à détourner le regard des inégalités économiques, si ce ne sont les militants intersectionnels, trans et queer ? Qui réagit à qui ? La bataille culturelle et la croisade qu'évoque Vanderbeeken sont autant menées par ceux-ci que par la droite nationaliste flamande (mais ce n'est ni la même bataille, ni la même croisade, et l'issue est incertaine). C'est une classique guerre des idées, inhérente à la vie politique dans une démocratie — celle-ci serait-elle même devenue strictement formelle.

Foutons le manichéisme au bak⁶ ! À Kairos, nous partageons cette réflexion de Dany-Robert Dufour : « *L'ultra-droite contre la gauche woke : tel est le nouveau spectacle... dans lequel beaucoup (dont moi) ne se reconnaissent pas* ».

Bernard Legros

1. Pierre-André Taguieff, *L'antiracisme devenu fou. Le « racisme systémique » et autres fables*, Hermann, 2021, p. 92.
2. qu'il fallut bien mettre sur le côté pendant la « crise sanitaire », la mort dans l'âme. Mais il est temps de se rattraper !
3. Cf. Jean-François Braunstein, *La religion woke*, Grasset, 2022.
4. Cf. Alex Mahoudeau, *La panique woke*, Textuel, 2023.
5. Jean-Claude Michéa, *Le complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Climats, 2011, pp. 76 & 77.
6. Un belgicisme signifiant « se débarrasser de ».
7. Dany-Robert Dufour, *Le phénomène trans. Le regard d'un philosophe*, Le Cherche Midi, 2023, p. 107.

De Chat' l'enfoiré aux métavéreux

La technique est-elle vraiment neutre ?

Signe des temps, il ne se passe plus une seule journée sans que les médias de masse ne jacassent sur l'intelligence artificielle ainsi que sur le monde de demain¹ qui s'esquisse à l'abri de tout débat démocratique. Dans cet article, nous proposerons tout d'abord aux lecteurs de survoler sommairement les infos qui excitent avec une ardeur toute singulière les journalistes de plateaux, avant de penser plus sérieusement la prétendue neutralité de la technique².

Lancé en novembre 2022, « l'agent conversationnel » ChatGPT n'en finit pas de surpasser ses performances, au point d'alerter Elon Musk lui-même. En mars 2023, le directeur général de SpaceX mettait ainsi en garde le monde sur les dangers de l'intelligence artificielle — et de ChatGPT en particulier³ —, demandant une pause de six mois dans le développement de la machine⁴. Quelques semaines plus tard, le milliardaire déclarait pourtant travailler à la création d'un concurrent à ChatGPT par l'intermédiaire de X.AI, sa nouvelle start-up⁵. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le lecteur se retrouve ici confronté de plein fouet à un modèle édifiant de discours propre à rendre l'autre fou⁶ (c'est-à-dire schizophrénogène), qui envahit des sociétés de plus en plus flexibles, et au travers duquel est véhiculée l'absurde idée que A = non A⁷ : l'intelligence artificielle représente un danger qu'il faut mettre en pause (discours A) ; il faut développer présentement l'intelligence artificielle (discours non A). Un peu plus tôt (juillet 2022), une autre proesse technologique voyait le jour : Midjourney. Ce programme fonctionne selon les mêmes principes que ChatGPT et permet à son utilisateur de produire des images sur base de simples descriptions textuelles. Il suffit d'une demande orale (par exemple : « je voudrais une photo d'Emmanuel Macron enlaçant un retraité ») pour que la machine s'exécute. Le résultat est à tel point bluffant que la RTBF s'est récemment sentie obligée d'appeler ses légendaires fact-checkers en renfort afin de ramener ses fidèles lecteurs/auditeurs sur les vertueux sentiers de la Vérité⁸. Pourchassant avec bravoure les fake news depuis le début de l'ère covid, les détenteurs autoproclamés de la bonne parole se retrouvent à présent confrontés à un ennemi de taille qu'ils n'avaient pas vu venir et s'en arrachent par ailleurs d'ores et déjà les cheveux.

Quelque peu labiles, ces mêmes médias n'hésitent pas à faire la publicité d'une autre technologie en vogue : le métavers. Mais qu'est-ce au juste ? Il s'agit d'un double univers du monde physique dans lequel on peut s'immerger avec un casque de réalité virtuelle. Le concept séduit désormais les plus solides multinationales du grand Capital, McDonald's projetant d'ailleurs d'y ouvrir un restaurant dans lequel il sera possible d'acheter de la nourriture virtuelle (sic), mais aussi de commander son menu — réel pour le coup — et de se le faire livrer à domicile⁹. Le directeur général de Facebook — entreprise rebaptisée pour l'occasion Meta, et dont le nouveau logo représente un 8 horizontal, tout un symbole... —, Mark Zuckerberg, développe lui-même un métavers (dénommé Horizon worlds) qui, s'il ne rencontre pas le succès escompté pour le moment, n'en laisse pas moins dubitatif par son slogan : « Le métavers est certes virtuel, mais l'impact sera réel ». Il semblerait bien qu'entre l'intelligence artificielle de Musk et le métavers de Zuckerberg la guerre des trans(humanistes) soit lancée pour de bon.

Mais il y a plus préoccupant encore. La plateforme Somnium space entend développer un mode dénommé Life forever — ici aussi, tout un symbole — qui permettrait aux utilisateurs de communiquer avec les morts et de s'engager, à titre personnel, dans la vie éternelle. On apprend en effet que « cette initiative propose aux internautes de stocker leurs conversations, leur gestuelle et leur personnalité sous la forme de données. La technologie de la firme collecte notamment la façon dont vos doigts, votre bouche, vos yeux et votre corps entier bougent. Cet avatar continuera à fonctionner après la mort de l'internaute. Les proches du défunt pourront alors communiquer avec cet ersatz de l'être aimé par le biais de la réalité virtuelle¹⁰ ». À deux doigts de déjouer la mort, l'humanité s'apprête à pousser un (ultime ?) ouf de soulagement.



Illustration : Chanic

Retenons enfin qu'une journaliste artificielle (dénommée Fedha¹¹) vient de présenter son tout premier journal télévisé au Koweït. Journaliste artificiel : n'est-ce pas là un pléonasmе particulièrement perceptible depuis le début de la crise du Covid-19, tant sont peu nombreux ceux qui osent s'engager dans le journalisme réel (nous invitons le présentateur de l'émission QR code de la RTBF, Sacha Daout, à répondre à la question) ? Ayant terminé ce petit tour relativement déconcertant de l'information au sujet des nouvelles technologies, il est temps désormais de penser la question de la non-neutralité de la technique au travers de 7 arguments majeurs

« Croire que la technique est neutre c'est sûrement passer à côté de l'enjeu du siècle. »

Jacques Ellul

TECHNIQUE ET EFFICACITÉ

C'est d'ordinaire une conception essentiellement instrumentale de la technique qui fait dire au croyant que celle-ci est neutre. Pourtant, force est de constater que, quelle que soit l'utilisation qui en est faite, la technique s'inspire d'une valeur distinctive, à savoir l'efficacité. Le sociologue français Jacques Ellul définit à ce titre la technique comme « recherche de la méthode la plus efficace ». Cette quête de rendement s'acharne sans réserve au sein du Capitalisme, système qui ne doit sa survie qu'à la stricte condition que les bénéfices soient maximisés tout en procédant à un minimum de dépense. Toute technologie élaborée dans les interstices du modèle sera donc en tant que facteur d'efficacité optimale.

Comme le mentionne le philosophe et psychanalyste grec Cornelius Castoriadis : « une technique nucléaire est bonne si elle produit à bon compte des mégawatts ou des mégamorts, mauvaise dans le cas contraire¹² ». Étant aiguillonnée par la quête de rendement, la technique ne peut que difficilement prétendre à la neutralité.

TECHNIQUE ET VOLONTÉ DE PUISSANCE

D'une manière générale, l'homme use de la technique dans le but de se rendre « *comme maître et possesseur de la nature* »¹³. Les technologies qu'il déploie le sont dans l'espoir de caresser cet ultime objectif. Derrière cette démarche se tapit quelque chose de l'ordre d'un fantasme d'omnipotence infantile nutritivement utile au bon fonctionnement de la machinerie capitaliste, ce modèle s'étayant pour une grande part sur une volonté de croissance exponentielle et infinie. Ce fait n'a, lui non plus, rien de foncièrement neutre.

TECHNIQUE ET NARCISSISME

Toute technologie adoptée à grande échelle affectera la construction psychique des individus qui composent la société. Le téléphone portable par exemple, et peu importe la manière avec laquelle il est employé, octroie au sujet la possibilité d'être connecté, en tout temps et en tout lieu, à l'absent — il s'agit, en somme, d'une forme inédite de cordon ombilical. Selon le philosophe allemand Anselm Jappe¹⁴, l'avènement de la technologie constitue un facteur responsable de l'ancrage narcissique (en d'autres mots de l'ancrage dans l'enfance) que les psychanalystes constatent chez beaucoup de leurs patients. En effet, chacun a dorénavant le loisir d'exercer au quotidien un pouvoir colossal à l'aide d'un simple « clic ». Là où il fallait autrefois faire preuve de patience et d'abnégation pour éclairer la pénombre ou pour réchauffer les corps (en coupant par exemple le bois nécessaire à l'allumage d'un feu), il suffit aujourd'hui d'une simple pression exercée sur un bouton afin de jouir d'effets similaires (quête d'efficacité oblige, le « clic » tend de nos jours à s'effacer au profit d'une méthode moins coûteuse en temps et en énergie, à savoir le digital que l'on retrouve notamment sur les Smartphones). Sont ravivés ici les fantasmes inconscients de toute-puissance infantile des temps passés (qui s'actualisent au coup dans les temps présents).

Par le digital, le sujet peut en effet dès à présent épouser la matière, se fondre littéralement en elle (c'est-à-dire entrevoir la possibilité de retourner dans le Sein maternel), avant que celle-ci ne se fonde en lui grâce aux fabuleux savoir-faire développés par Elon Musk et sa clique pour le « bien » de l'humanité¹⁵.

TECHNIQUE ET SOCIALISATION

Dès lors que l'on admet que la technique agit sur la construction psychique des individus, il nous faut logiquement reconnaître qu'elle possède une incidence sur le type de rapport que les individus tissent entre eux. La technique induit en effet des modes de fonctionnement sociaux et de travail distinctifs (il n'est en substance pas similaire de se déplacer en train ou en voiture individuelle — quoiqu'il soit désormais possible de se couper en tout lieu du monde extérieur grâce aux prodigieuses prothèses numériques mises à disposition sur le Marché). Dans la mesure où chacune d'entre elles implique une méthode, un type de rapport social ainsi qu'un type de savoir spécifique, Castoriadis mentionne qu'aucune technique ne peut être considérée comme neutre. Elles sont investies par des centaines de millions d'êtres humains et beaucoup impliquent des effets massifs (notamment sur la biosphère) que personne ne contrôle, bien que tout le monde prétende le contraire dans une illustration parfaite de cécité. Pis, les moyens utilisés aujourd'hui afin de limiter les fâcheuses conséquences produites par la technique sont issus du spectre technologique lui-même. Dans ce cas, écrit Castoriadis, parler de neutralité ou de liberté de choix dans l'utilisation de la technique n'a strictement aucun sens. Seule une révolution totale au travers de laquelle l'ensemble de la société poserait explicitement la question de la transformation consciente de la technologie pourrait convoquer une telle liberté. Et encore, même dans ce cas précis, le questionnement de la société sur la technologie serait, d'une manière ou d'une autre, conditionné par la technologie qu'elle désirerait transformer. Mais ce n'est pas pour cette raison que l'homme doit abandonner le projet d'autonomie radicale. C'est peut-être, au contraire, justement pour cette raison qu'il ne doit pas y renoncer.

TECHNIQUE ET PENSÉE

L'épisode Covid-19 aura dévoilé que la Science évolue en tant que signification imaginaire centrale de nos sociétés. C'est dès lors l'ensemble des dimensions du social qui s'orientent au travers du prisme technicien. Avec la chute des grands récits¹⁶ et l'essor du langage informatique, la binarité se substitue au tertiaire, de telle façon que la fonction paternelle¹⁷ se retrouve de plus en plus discréditée par le collectif. Il est à ce titre particulièrement infondé de prétendre que l'homme vit encore sous le joug du patriarcat. Au contraire, le sujet contemporain n'aspire quasi plus qu'à une seule chose : téter les mamelons de Big Mother¹⁸ au travers de la Jouissance de la Marchandise et d'une hypersécurisation de son environnement permise par la technique (ce que la crise du Covid-19, mais aussi la prévention contre le terrorisme déployée par L'État depuis plusieurs années, démontrent d'une manière apparente). La langue elle-même se mécanise sous couvert de lutte contre les discriminations¹⁹ sans que beaucoup de béni-oui-oui de la gauche moralisatrice ne s'en émeuvent²⁰. Le langage, technicisé, évolue dès lors en tant que pur outil d'information au service de la communication instrumentale et se vide de sa poésie. Il devient opératoire et la pensée lui embraye logiquement le pas (il suffit de regarder la dernière allocution de la première ministre de la France Elizabeth Borne retransmise par LCI sur la « feuille de route du gouvernement » pour s'en convaincre).

TECHNIQUE ET AUTONOMIE

Le formule est connue de tous et son résultat est sans appel : « *Toute technique est un progrès. Tout progrès est une bonne chose. Toute technique est une chose bonne (Amen)* ». Sous prétexte qu'il rend les communications plus efficaces (et qu'il engendre beaucoup de profits pour les multinationales et les opérateurs téléphoniques), le téléphone portable par exemple s'est peu à peu invité dans la plupart de nos poches sans que la collectivité ne questionne cet événement aux effets pourtant considérables. Pour Jacques Ellul, la société était jadis technicienne. L'avènement de l'informatique l'a convertie en système technicien, système au sens mathématique du mot, c'est-à-dire en tant que modèle régi par ses propres règles. Là où la technique participe au déclin de la pensée, l'homme devient de moins en moins apte à penser la technique et donc de remettre en question le rapport qu'il entretient avec celle-ci. Délestée d'un poids plus qu'incommodant, la technique s'émancipe de l'homme, tandis qu'elle l'automatise à l'endroit où elle était sensée l'autonomiser.

TECHNIQUE ET RELIGIOSITÉ

Finalement, la technique revêt les habits d'un nouveau culte : alors que la Science désacralise l'ensemble des dimensions du monde qu'elle effleure de son doigt savant (la religion, la nature, la mort), elle sanctuarise l'entièreté de son être dans le même mouvement. Devenus accros à la technique, les hommes, nous dit Jacques Ellul, ont effectivement toujours eu tendance à sacraliser l'environnement qui les entoure. Ils ont à ce titre sacralisé la nature, avant de sacraliser ce par quoi ils la détruisent. Tout comme le mythe du progrès (nous ne faisons pas uniquement référence ici au mythe du progrès scientifique, mais aussi à celui colporté par les fidèles adeptes du wokisme bien-pensant pour qui tout questionnement sur un sujet aussi crucial que la procréation médicalement assistée constitue une insupportable injure), la technique devient une fin en soi. Avant d'entraîner le monde dans sa chute ?

POUR CONCLURE : L'HOMME ET LA NEUTRALITÉ

Le mot neutralité vient du latin « *neuter* », qui renvoie au français « indifférent », « ni l'un ni l'autre ». Ne sont-ce pas là deux traits saillants des politiques contemporaines, celles-là même qui se fichent éperdument de la singularité des sujets au profit de la seule maximisation des Jouissances ? Le mot technique dérive quant à lui du grec « *tékhnê* », terme qui évoque « art », « habileté ». Il est en fin de compte difficile de considérer que la technique soit neutre, sauf à prétendre que les hommes le sont, raisonnablement qui atteste en réalité d'une vision quelque peu réifiante de l'âme humaine et qui colle divinement bien à la peau de la doctrine capitaliste.

Kenny Cadinu

Post-scriptum, réponse de ChatGPT à notre question : la technologie est-elle neutre ? :

La question de savoir si la technologie est neutre ou non est un sujet de débat important. Certains soutiennent que la technologie elle-même est neutre, car elle est simplement un outil ou une application d'un savoir-faire scientifique. D'autres affirment que la technologie n'est pas neutre, car elle est créée, mise en œuvre et utilisée par des êtres humains qui ont des biais, des valeurs et des intentions.

En réalité, la réponse dépend du contexte et de la perspective. D'un point de vue technique, la technologie elle-même peut être considérée comme neutre, car elle n'a pas d'intention ni de biais intrinsèque. Toutefois, l'utilisation de la technologie et les décisions prises lors de sa création peuvent avoir des implications sociales, éthiques et politiques, qui ne sont pas neutres.

Par exemple, l'automatisation peut être considérée comme neutre du point de vue technique, mais les décisions sur les emplois à automatiser et les conséquences sociales de cette automatisation sont des questions qui peuvent ne pas être neutres. De même, l'IA peut être considérée comme neutre d'un point de vue technique, mais les données et les algorithmes utilisés peuvent refléter des biais et des discriminations historiques, ce qui peut rendre l'IA non neutre dans son application.

En fin de compte, la technologie ne peut pas être considérée comme totalement neutre ou totalement biaisée. C'est plutôt un outil créé et utilisé par des êtres humains qui ont leurs propres biais et intentions, ce qui peut influencer l'utilisation de la technologie et ses conséquences sur la société.

1. En référence à l'émission *Un œil sur demain*, programmée sur les ondes de la RTBF.
2. Nous entendons par technique quelque chose de l'ordre du geste, de l'action concrète. La technologie renvoie quant à elle à l'objet créé par la technique. Technique et technologie ne s'opposent donc pas dans notre raisonnement. Elles sont au contraire intimement imbriquées l'une dans l'autre.
3. Ce fait ne prêterait pas à sourire si *OpenAI*, l'entreprise responsable de la création de *ChatGPT*, n'avait pas été cofondée par Elon Musk.
4. <https://www.rtb.be/article/elon-musk-et-des-centaines-dexperts-reclament-une-pause-dans-lintelligence-artificielle-11174934>
5. <https://www.rtb.be/article/elon-musk-cree-xai-une-start-up-dintelligence-artificielle-11183462>
6. Voir l'ouvrage du psychanalyste américain, formidable penseur de la psychose, Harold Searles : *L'effort pour rendre l'autre fou*.
7. Le lecteur intéressé pourra consulter les travaux que nous avons réalisés au sujet des discours paradoxaux à l'œuvre dans le social en parcourant les 37, 38, 39, 40, 44, 45, 46, et 47^{ème} numéros de *L'Escargot déchainé, Journal des objecteurs de croissance* : <https://www.escargotdechaine.be/pdf/>
8. <https://www.rtb.be/article/cette-image-dun-homme-age-au-visage-ensanglantant-manifestant-en-france-a-bien-ete-creee-par-midjourney-11180088>
9. <https://cryptoast.fr/mcdonalds-prepare-ouverture-restaurant-virtuel-metaverse/>
10. <https://www.phonandroid.com/ce-metaverse-propose-de-discuter-avec-les-morts-en-realite-virtuelle.html>
11. <https://www.ouest-france.fr/high-tech/intelligence-artificielle/une-intelligence-artificielle-dans-la-peau-dune-presentatrice-de-television-au-koweit-8a9aa9e0-d856-11ed-98d5-f37c88f6ce42>
12. Voir le premier tome des *Carrefours du labyrinthe*.
13. Voir l'ouvrage du philosophe français René Descartes : *Discours de la méthode*.
14. Voir les deux ouvrages majeurs de l'auteur : *La société autophage : capitalisme, démesure et autodestruction* ainsi que *Les Aventures de la marchandise, pour une nouvelle critique de la valeur*.
15. <https://www.planeterobots.com/2022/12/07/neuralink-pourrait-implanter-des-puces-dans-le-cerveau-de-volontaires-tres-bientot/>
16. Voir l'ouvrage du philosophe français Jean-François Lyotard *La condition postmoderne*.
17. Le lecteur sera attentif au fait que nous parlons bel et bien ici de fonction.
18. Voir notre article *Big Mother veille sur toi : en marche vers un nouveau totalitarisme ?* <https://www.escargotdechaine.be/pdf/escargotdechaine45.pdf> ou encore l'ouvrage du psychanalyste français Michel Schneider *Big Mother : psychopathologie de la vie politique*.
19. Nous faisons bien entendu référence ici à l'écriture inclusive.
20. Progressisme oblige, beaucoup de gens de la gauche éprouvent en réalité une véritable fascination à l'égard de la technologie. Il n'est qu'à voir à quel point ont été appréciées les sulfureuses apparitions hologrammiques (hologasmiques) du chef de fil de *La France insoumise* Jean-Luc Mélenchon pendant les dernières élections françaises pour s'en convaincre.

Le phénomène trans. Le regard d'un philosophe

INTERVIEW DE DANY-ROBERT DUFOUR* AUTOUR DE SON OUVRAGE

Du « je parle donc je suis » au « je dis donc je suis »

n'est pas la première fois que de tels dénis arrivent dans l'Histoire. Il suffit en effet de remonter d'une centaine d'années en arrière pour s'apercevoir que les nazis ont cherché à prendre le pouvoir en imposant des vues défiant le sens commun : il existe, disaient-ils, une race supérieure et il faut tout lui sacrifier. Pour accréditer cette thèse délirante, ils ont entrepris de changer la perception de la réalité en changeant la langue allemande. Le philologue Victor Klemperer, juif de son état, s'est fait le scribe douloureux de cette transformation de la langue allemande. C'est ainsi que, dans son journal personnel, il a noté jour après jour toutes les manipulations que les nazis ont fait subir à la langue allemande. Cette langue du Troisième Reich, Klemperer l'appelle la *Lingua Tertii Imperii*. La LTI, écrivait Klemperer, est une langue dont la « pauvreté » était la « qualité foncière ». Les mots y étaient martelés. Tout en elle « devait être harangue, sommation, galvanisation ». Klemperer relève dans la LTI les mots dont la fréquence augmente : « spontané », « instinct », « fanatique », « aveuglement », « éternel », « étranger à l'espèce » et, par-dessus tout, le mot « total », désigné par Klemperer comme le « mot clé du nazisme »². Je rappelle ceci parce que c'est aussi une novlangue que le parti trans est en train d'essayer d'inventer. Voyez par exemple le nouveau « lexique trans » que le Planning Familial diffuse désormais auprès des familles. On y lit que certains termes ou expressions doivent désormais être proscrits – comme « mâle/femelle » – et que d'autres doivent être promus – comme « Les hommes peuvent avoir un vagin ». Vous m'objecterez peut-être que le parti trans est infiniment moins dangereux que le parti nazi. Pour l'instant, oui. Mais, sur le fond, je dirais que le projet est le même car les transactivistes constituent les troupes de choc d'un mouvement bien plus large, le transhumanisme, qui lui aussi, comme le nazisme, cherche à introduire une scission dans la commune humanité : lorsque certains deviendront augmentés, les autres deviendront *ipso facto* diminués.

Est-il encore possible de discuter du phénomène trans ? Les médias pratiquent la technique de la Fenêtre d'Overton, rendant progressivement acceptables des idées qui, il y a encore quelques années, auraient été inaudibles, estampillées du sceau du progrès, marquant tous ceux qui oseraient la critique du stigmate de la transphobie.

En effet, c'est la technique de la fenêtre d'Overton qui a été employée, de façon à rendre progressivement acceptables les idées et projets trans encore très marginaux quelques années auparavant. Cela a si bien marché qu'aujourd'hui, si vous discutez la moindre proposition du transactivisme, vous passez pour un vilain transphobe. Surtout dans les groupes dits de gauche. Du coup, c'est moi qui suis désormais obligé d'« Overtonner » (c'est le cas de le dire) en exprimant ce qui est désormais inaudible. Comme je ne peux pas le dire à gauche (puisque là, justement, c'est inaudible), je suis obligé, moi homme de gauche (mon passé et mes travaux contre le néolibéralisme en témoignent), d'aller dans les médias de droite pour me faire entendre. C'est ce qui m'est arrivé avec ce livre. La presse de droite a vu dans mon essai un bon moyen de titiller la gauche. J'ai accepté d'y répondre, mais je me suis fait un devoir de ne pas dissimuler mes positions, notamment en mettant en avant la responsabilité du Marché dans les dérives trans actuelles. *Le Figaro* ne s'y est pas trompé puisqu'il a publié, le samedi 8 avril, le long entretien qu'il m'a accordé sous le titre « La gauche contre le mouvement trans ». D'ailleurs, si cela peut vous rassurer, j'ai eu ainsi une bonne recension dans *L'Humanité*... À vrai dire, on se retrouve dans une confusion telle que la presse de gauche défend, sauf rares exceptions, un néolibéralisme culturel, ce à quoi la presse de droite s'oppose, mais en défendant un néolibéralisme économique. Jean-Claude Michéa a bien rendu compte de ce partage du travail. Bref, tout est confus aujourd'hui : les hommes sont des femmes, la gauche est à droite et la droite donne la parole à une gauche que la gauche proscrit... Bien sûr, si la presse véritablement critique (comme la vôtre) était plus développée, je n'irais pas voir ailleurs. Mais comme cette presse n'a pas, par définition, les moyens de la presse « officielle », il m'apparaît de bonne guerre d'en passer par

la presse de droite pour dénoncer le néolibéralisme culturel de la gauche. On n'en serait pas là si la gauche avait fait son travail. Or, elle est loin du compte. Elle n'a pas compris qu'avec le néolibéralisme et le règne du Marché total (qui atteint jusqu'à l'intime), nous étions passés, il y a plus de trente ans déjà, du vieux capitalisme patriarcal à un nouveau capitalisme libidinal. Pire même : cette gauche s'est fait refiler son actuel logiciel woke par le néolibéralisme culturel américain (les GAFAM, Hollywood, Disney, Netflix...) et elle n'y a vu que du feu ! Du coup, cette gauche prend les vessies pour des lanternes et les trans pour des prolos. Lesquels, abandonnés par la gauche, partent de plus en plus du côté de chez Trump aux USA et du côté de chez Marine Le Pen en France...

Ils parviennent même à insulter des trans qui les contredisent : dans le documentaire *Enfants trans, parlons-en*, Miranda Yardley, trans-femme, jugé/jugée pour ses propos « transphobiques », dit : « L'auto-déclaration réduit le fait d'être une femme à un sentiment dans la tête d'un homme. Quelle connerie ! ». En outre, ceux qui reviennent de leurs expériences sont vilipendés par les militants. Un homme qui a subi des opérations pour paraître femme, explique dans le documentaire *What is a woman* : « Je ne me suis jamais adapté (...) Quand des psychologues ou quelqu'un que j'ai jamais m'ont dit que je n'étais pas dans le bon corps, j'ai commencé à penser que c'était peut-être le cas. Je suis une femme biologique qui a subi une transition médicale pour ressembler à un homme grâce à des hormones synthétiques et à la chirurgie. Je ne serai jamais un homme. Est-ce que c'est transphobe de ma part de dire la vérité ? Pourquoi alors, dans quelques centaines d'années, si vous déterminez mon corps, ils diront : oui, c'était une femme, elle a eu des enfants ».

Beaucoup de trans qui ont cru au voyage vers l'autre sexe déchantent et parfois « détransent » au sens où ils cherchent à détransitionner lorsqu'ils se retrouvent *lost in transition* pour s'être laissés embarquer un peu trop vite dans ce mirage. Ils sont alors la cible des transactivistes qui les prennent pour des renégats de la cause. Et, bien sûr, comme dans tous les groupes totalitaires, les « renégats » (c'est-à-dire ceux qui se sont aperçus du délire dans lequel ils étaient embarqués) subissent plus encore les foudres des activistes que ceux qui sont simplement des opposants à la cause. Normal : ils savent dans quoi ils ont été embarqués. En l'occurrence, par rapport à ce que dit Miranda Yardley, le fait d'avoir cru qu'ils allaient devenir femme, voir plus femme qu'une femme. Cette usurpation de l'identité de femme rend évidemment furieuses les vraies femmes (celles qui sont nées femme). Elles se trouvent en quelque sorte expulsées de leur identité féminine en devant accepter des hommes qui se prétendent femmes dans des compétitions sportives, en devant partager avec eux leurs lieux (vestiaires, toilettes, voire prisons). Même chose de l'autre côté, ces femmes qui ont cru qu'elles allaient devenir hommes...

La tragique beauté de l'être humain est qu'il parle, mais le paradoxe est qu'il a basculé désormais, soutenu par la technoscience, dans le « je dis, donc je suis », inversion prométhéenne. C'est d'ailleurs ce que dit Judith Butler : « Le discours produit les effets qu'il nomme ». Vous dites : « Ses ouailles prononcent des abracadabras, shazam, hocus pocus, biscara-biscara bam-souya et autres bibbity bobbity hou en se regardant dans le miroir et hop, une bite (ou un vagin) apparaît ou disparaît ». Nous en sommes arrivés au stade de la pensée magique ?

Oui, c'est la conséquence du déni de réalité dont je parlais plus haut. Pour eux, il n'y a pas de réel, il n'y a que du discours. Cela a été « théorisé » par Judith Butler qui a revu (et (mal) corrigé) la notion de performatif créée dans les années 1960 par le philosophe du langage John Austin qui avait découvert que certains dires sont aussi des faire. Par exemple, si je dis es qualités « je te baptise Untel », ce dire devient un fait puisque vous allez effectivement vous appeler Untel. Butler pousse à bout cette théorie en soutenant que les *normes discursives font advenir*, dans le réel, ce qu'elles *norment*, c'est-à-dire les corps sexués. Il suffirait donc, si vous nais-



Dans votre ouvrage, vous évoquez votre expérience de découverte de la différence des sexes lors de votre petite enfance, et montrez comment elle fut structurante. Peut-on dire que cette division demeure fondamentale ? Il est incroyable qu'il faille le rappeler. Cela en dit long sur une époque ?

Oui, il est incroyable qu'il faille rappeler que l'être humain est, dans son être même, marqué par la différence des sexes. Il naît en effet sexué, c'est-à-dire d'un sexe ou de l'autre, avant même qu'il ne se pose la question. Il a donc fallu attendre le XXI^e siècle, que l'on dit caractérisé par un accès immédiat à l'information, pour remettre en cause ce fait majeur, inaugural de toute vie. C'est pourquoi j'ai mets les activistes trans dans le même sac que les terraplanistes et autres créationnistes. Ces activistes s'activent donc à nier la réalité. Ils disent que le sexe des bébés est assigné à la naissance... par le médecin. Alors que, depuis la nuit des temps, dans toutes les cultures, la première nouvelle qui se répand à la suite d'une naissance procède d'un constat partagé par tous les protagonistes (parents, famille, amis...) : « C'est un garçon ! » ou « C'est une fille ! ». Certes, il existe des accidents génétiques, mais ils sont très rares, ne concernant qu'une naissance sur environ trente mille. Bref, il ne faut pas confondre la règle et l'exception. Pour ma part, le déni de la différence des sexes s'est effondré quand j'avais 5 ans lorsque j'ai voulu montrer aux petites filles de ma rue qu'elles avaient elles aussi un zizi et qu'elles pouvaient faire pipi debout. Sauf que, parti avec les meilleures intentions du monde à la recherche de leur zizi, c'est... le mien qui s'est manifesté. J'ai donc découvert cette loi, gaillardement consignée par Brassens, dès 5 ans : la bandaison, papa, ça ne se commande pas. Il en résultait que j'étais un garçon et qu'elles étaient des filles. Pas pareil. Or, force est de constater que l'expérience fondatrice que j'ai faite à 5 ans, comme pratiquement tous ceux de ma génération, tend aujourd'hui à se faire plus rare. Par exemple, les activistes trans l'ignorent car, chez eux, ce déni de la réalité de la différence sexuelle perdure. Quelle force s'oppose donc à cette évidence ? Je compte, cher Alexandre, sur votre opiniâtreté pour que vous me rameniez bientôt à cette question. Mais je voudrais auparavant souligner que nous voici avec un déni qui en dit long sur notre époque. Je formulerais ainsi ce tournant : on se retrouve avec un « parti trans » qui veut prendre le pouvoir. Ce



sez homme, que vous objectiez à cette « construction historique » et que vous vous disiez, à vous-même et aux autres, « je suis une femme » pour que vous deveniez femme — en butlerien, on appelle cela « resignifier ». C'est aussi simple que cela : avec ce coming out performatif, vous homme, vous deviendrez *born again* en femme. Dans mon essai, je donne la recette de cette transformation. Il suffit de prendre un tiers de néo-évangélisme (celui qui affirme la possibilité d'une nouvelle naissance permettant une régénération), d'ajouter un tiers de vocabulaire managérial (celui des *business schools* où l'on clame qu'il faut « *Empower your life and your career now* ») pour devenir sans délai le manager efficace de sa vie et de sa carrière. Puis on fait revenir le mélange dans un tiers de foucauldisme (avec le concept grec de *parresia*, le dire vrai revu et corrigé par le philosophe puisqu'il ne s'agit plus de dire la vérité, mais sa vérité). On chauffe le tout et, au moment de la fusion, au terme de cette opération alchimique, tout comme le plomb se transforme en or, l'homme se sera performativement changé en femme ou la femme en homme. Ainsi, « iel » aura fait preuve d'une *encapacitation* (d'une « capacité auto-conférée »), d'un *empowerment* (d'un « pouvoir auto-octroyé »), d'une *agency* (d'une « capacité d'agir ») pour devenir femme ou homme. On se croirait chez Harry Potter qui a le pouvoir, en disant « *Aguamenti* », de faire sortir un jet d'eau de la baguette (quelle baguette?) ou, en disant « *Amplificatum* », d'augmenter la taille d'un objet (devinez lequel?).

Dans le documentaire *What is a woman?*, une femme trans explique : « Pour la première fois dans l'histoire, un groupe marginalisé a un énorme signe de dollar sur le dessus de la tête (...) Nous massacrons une génération d'enfants parce que personne n'est prêt à parler de quoi que ce soit ». La censure et l'omerta sont consubstantielles à l'avancée de la technoscience qui ne peut supporter des débats démocratiques ?

Oui. Pour les enfants diagnostiqués vers 6 ou 8 ans « *dysphoriques de genre* », les activistes trans et les médecins qui les soutiennent les engagent dans un cycle au long cours qui commence avec l'administration vers 10 ans d'*inhibiteurs de puberté* (accompagnés, pourquoi pas, d'un peu de *ritaline* [NDLR nommée rilatine en Belgique] pour les faire se tenir tranquilles), puis ensuite d'hormones inverses, puis enfin d'une transition qui peut être sociale (changement d'état civil), mais aussi chirurgicale, avec une dizaine d'opérations très lourdes dans l'un et l'autre cas. Ça commence, dans la chirurgie « *male to female* », avec une castration dite pénectomie (ablation des corps caverneux et d'une partie du corps spongieux du pénis), une préservation de l'autre partie du corps spongieux et d'une partie du gland pour effectuer une clitoridoplastie, la création d'une cavité vaginale (néovagin), des lèvres génitales et d'un néo-clitoris, uréthroplastie avec création d'un néo-méat. La chirurgie mammaire est souvent indiquée. Enfin les modifications de la voix sont envisageables (outre les hormones masculines qui changent la voix, des techniques phoniatriques et chirurgicales peuvent être pratiquées). Les complications urinaires, digestives, génitales et hémorragiques ne sont pas rares. Du côté « *female to male* », on pratique une hystérectomie, une ovariectomie, une colpectomie (c'est-à-dire l'ablation de l'utérus, des annexes et du vagin), la construction d'organes génito-urinaires masculins (lambeaux de peau et de tissu prélevés sur le corps, vascularisés et innervés) et une métadoioplastie (plastie d'agrandissement du clitoris) pour reconstituer un pénis. Il y a ensuite pose de prothèses cylindriques pour pallier l'absence de corps caverneux (pénis à rigidité constante) ou prothèses gonflables par pompe et réservoir.

L'uréthroplastie n'est pas systématique car sujette à un taux de complications supérieur à 50 %. Le coût des médicaments peut se monter à plusieurs milliers d'euros par mois et celui des opérations à plusieurs dizaines de milliers. En France, les "soins" liés à la demande de "réassignation sexuelle" peuvent être remboursés à vie par l'Assurance Maladie dans la cadre d'une ALD (affection de longue durée). Les transactivistes recommandent aux candidats de prévoir et de demander le maximum de soins et d'opérations. Ce qui pose une lourde question à quoi il faudra bien répondre un jour : pourquoi, si l'indication n'est plus médicale (comme l'ont demandé et obtenu les associations trans), devrait-elle encore être remboursée par la Sécurité Sociale ? Pourquoi la collectivité devrait-elle prendre en charge ces "soins" alors que beaucoup de soins de base ne sont pas ou plus remboursés (le ticket modérateur, les dépassements d'honoraires, la plupart des moyens de contraception et des vaccins, les implants dentaires, la chirurgie réfractive, l'orthodontie adulte, la parodontologie, beaucoup de médicaments comme ceux contre la migraine...). C'est donc un double signe que portent ces personnes : celui du dollar et celui de la souffrance. Tout cela pour quoi ? Pour obtenir des néo-organes non fonctionnels du point de vue des deux grandes affaires humaines : la reproduction et la sexualité. On comprend que le taux de suicidalité (une ou plusieurs tentatives de suicides) des jeunes trans ainsi traités, ou plutôt maltraités, soit à peu près cinq fois supérieur à celui d'une population standard. Si ces jeunes sont victimes, ils le sont d'abord des activistes trans qui les conduisent dans des impasses. C'est pourquoi il faut mettre en place des consultations dédiées pour accueillir ces jeunes qui se sont laissés grisés par les promesses des activistes et des technosciences.

Je pense, comme je le dis dans mon essai, qu'un jour prochain, on verra dans ces faits des crimes contre l'enfance et l'adolescence dont les responsables auront alors à rendre compte.

Dans le documentaire *Enfants trans, parlons-en*, un psychiatre spécialisé dans les dysphories de genre, explique comment il lui a été interdit d'évoquer dans son université le pourcentage important de sujets qui voulaient revenir vers leur sexe d'origine, faire ce qu'on appelle une ré-réassignation ou détransition. Il y a des automutilations, tentatives de suicides et suicides réussis. Ces enquêtes ne sont jamais citées par les militants. La détransition est un tabou. Pourquoi ? Ils ont mordu à l'hameçon, comme vous dites ?

Ces enquêtes ne sont en effet jamais citées par les activistes, mais elles le sont par ceux qui se rendent compte des dégâts. À cet égard, ça progresse. Par exemple, le système de santé public anglais, le NHS, a décidé de fermer la clinique Tavistock qui s'était reconvertie au début des années 2000 dans la prise en charge des enfants supposément atteints de dysphorie de genre. De surcroît, la clinique se trouve sous le coup d'une action de groupe lancée par plus de 1000 familles s'estimant abusées d'avoir été indûment alertées que l'absence d'accès précoce à un traitement hormonal de leurs enfants pouvait conduire ceux-ci au suicide. En Suède, l'hôpital Karolinska, après quarante ans d'ouverture à ces pratiques, est en train de les réguler beaucoup plus fermement. En France, il y a le travail rigoureux mené par le groupe de La Petite Sirène, composé d'universitaires de toutes disciplines, de médecins, de pédopsychiatres, de psychologues.

La sociologue Heather Brunskell-Evans dit : « Il est désormais quasiment accepté qu'il existe bel et bien des "enfants trans", pour-

tant aucune preuve médicale ne permet d'affirmer qu'un enfant pourrait être "né dans le mauvais corps". Les enfants ne devraient pas être contraints par le genre. Engager un enfant dans une voie qui le place en conflit avec son corps alors que la chose la plus émancipatrice, la plus libérale, la plus progressive que l'on devrait faire serait de l'encourager à se sentir bien dans son corps, de faire en sorte que le corps ne soit pas une contrainte pour un petit garçon qui voudrait s'intéresser à des choses considérées comme "féminines", cela ne devrait absolument pas poser problème. Nous menons une expérimentation sur les enfants et leur corps, qu'aucune preuve n'encourage. Nous ignorons les conséquences que cela aura, parce que l'expérience a lieu en ce moment même ». Le présupposé qu'on serait dans le « mauvais corps » n'est-il pas déjà faux ? Et la réponse apportée, propre à nos sociétés, qui réifie le corps pour en faire une matière qu'on modifie à sa guise et qu'on soigne à l'aide de médicaments ?

Vous savez, rien n'est plus normal que des adolescents soient troublés au moment de la puberté. Des organes sexuels, des poils, des changements physiques apparaissent, des émois nouveaux naissent et ils ne savent que faire de tout cela, jusqu'à sombrer pour certains dans une déréliction qui fait alors d'eux des proies faciles pour ces faiseurs de miracles qui leur font croire (par réseaux sociaux et influenceurs interposés) qu'ils sont tombés dans le mauvais corps et que la solution est dans le changement de sexe. Je cite dans mon livre les conclusions d'une étude récente (2021) faite au Canada qui a l'avantage de porter sur le plus grand échantillon de garçons référés en clinique pour dysphorie de genre. Il se trouve qu'à l'âge de 20 ans, près de 90% de ceux qui avaient été classés à l'âge de 8 ans comme dysphoriques ont naturellement renoncé à toute velléité de réassignation sexuelle. Il ne faut donc pas les aiguiller trop vite vers la transition comme cherchent à le faire les activistes.

QUI DÉCIDE ?

Les médias donnent donc l'illusion d'une minorité majoritaire, alors que les enfants et adolescents désirant changer de sexe sont rares. En même temps, en donnant l'illusion d'une possibilité de changer de sexe, le monde politique, médiatique, l'industrie de la chirurgie et de la chimie, font croire les candidats. C'est un jeu vicieux.

Oui. On présente la loi du marché comme étant celle de l'offre et de la demande. La demande suscitant une offre. Rien n'est plus faux. Car, le marketing le sait bien, c'est toujours l'offre qui suscite la demande. L'offre, elle est faite par les industries culturelles, médicales et chirurgicales. Et, plus l'offre de changement de sexe s'étale, plus la demande se fait pressante...

Certains psychanalystes sont ouverts au désir de leur patient de changer de sexe et donnent libre cours à ce délire. Dérive ou suite logique de la psychanalyse ?

Je pense tout d'abord qu'il ne faut pas confondre les lubies du patient avec ses désirs. Les lubies apparaissent tout à trac, au contraire des désirs qui ne s'expriment vraiment qu'après une longue élaboration. Le psychanalyste est celui qui, en principe, sait discerner ces deux plans de façon à ne pas tomber dans les panneaux du sujet. Si le psychanalyste ne sait pas faire cela, alors, ce n'est pas un psychanalyste, mais un coach qui va se mettre en peine d'être ouvert aux « désirs » du patient, jusqu'à l'accompagner pour les réaliser. Pauvre psy qui se place dans cette position. Il devrait alors, pourquoi pas, être ouvert au « désir » de certains de ses patients de tuer leurs père et mère ou qui vous voulez. Ou de devenir le nouvel Hitler souhaitant exterminer la moitié de l'humanité. Or, justement, le psy, à ma connaissance, n'est pas un coach. Si le psychanalyste a mauvaise presse en ce moment où le Marché incite l'individu à demander tout ce qu'il veut, c'est parce qu'il est celui qui rappelle à ceux qui voudraient l'oublier le principe de réalité, en l'occurrence l'existence de deux sexes et l'impossibilité de passer de l'un à l'autre. Principe avec lequel il vaut mieux que le patient se débrouille... sauf à tomber dans le délire. Lequel consisterait à croire qu'en paraissant l'autre sexe, il serait de l'autre sexe. Or, prendre l'apparaître pour l'être serait source de souffrances indicibles car cela repose sur une supercherie, un rapport mensonger à soi-même et aux autres, qui ne manquerait pas de resurgir en drame. En aidant le patient à faire la part des choses (entre celles qui sont possibles et celles qui sont impossibles), celui-ci pourra peut-être découvrir que, s'il ne peut changer de sexe, il lui reste néanmoins la possibilité de changer de genre. Ce qui n'est qu'une mince consolation, mais cela dépend bien sûr de la dynamique de la cure. Et chacune est singulière.

Ces psychanalystes évacuent totalement la question du Maître, primordiale. Dites-nous en plus...

Oui, ceux des psychanalystes qui veulent exaucer les lubies de leur patient font comme si la demande de changement de sexe venait de lui. Or, comme je l'ai déjà dit plus haut, cette demande est surdéterminée par l'offre du Marché, ce nouveau Maître qui, en plaçant le sujet en position d'être comblé par l'offre toujours plus large d'objets manufacturés, de services marchands et de fantasmes sur mesure produits par les industries culturelles, met ce dernier en position de tout vouloir, y compris l'impossible, dont changer de sexe. L'ancien Maître, Dieu par exemple, nous tenait par le haut, le nouveau, le Marché, nous tient par le bas. Il nous tient par ce que les Anciens Grecs appelaient « l'âme d'en-bas », l'*épathumetikon*, siège des passions, aujourd'hui directement exploitées par le Marché. Autrement dit, nous sommes passés de l'ancien Maître qui édictait ses Commandements et jouait franc jeu à un Maître pervers, passé sous la barre, qui fait semblant de nous laisser la bride sur le cou, mais qui nous tient en sous-main. Appelons cela la sous-main invisible du Marché. C'est une main de fer dans un gant de velours...

On présente au fond comme un choix ce qui est déterminé par la nature. La véritable liberté n'implique-t-elle pas notamment d'admettre une fois pour toutes que certaines choses ne nous appartiennent pas, comme la filiation, l'âge, le sexe, le nom... ?

Oui. En principe, c'est le droit qui nous renseigne sur ce qui se rapporte à notre état civil en nous rappelant les fondements dogmatiques de notre socialité (cf. Pierre Legendre) qui décrètent disponibles certaines données et indisponibles d'autres. Par exemple, dans nos pays démocratiques notre adresse est en principe disponible, on peut en changer. Mais d'autres, jusqu'à une date récente, étaient indisponibles, comme notre âge, notre filiation, notre sexe. Or, l'état de la personne est de plus en plus « contractualisé », c'est-à-dire remis à la disposition du sujet, pour qu'il en fasse ce que bon lui semble. Ainsi, depuis un arrêté de 2020, on peut en France changer de sexe à l'état civil (sans être opéré). Et peut-être pourra-t-on bientôt changer d'âge, c'est-à-dire de date de naissance, ou de parents, ou de langue maternelle... Ce serait un pas de plus vers l'extension du délire. Cette mutation est bien évidemment à mettre en relation avec le fait (évoqué plus haut) que le nouveau Maître, le Marché, se soit rendu invisible en plaçant le sujet en position de Maître apparent, devant être comblé dans toutes ses appétences.

Ces victimes du progrès technoscientifique ne sont-ils pas des ennemis, volontaires ou pas, de la nature ?

Oui. Ennemis de la nature. Et avant tout ennemis de leur propre nature.

Avec votre ouvrage, vous soulevez une question essentielle qui a trait au processus de construction de la pensée et à l'autonomie par rapport à celui-ci. Certains voient dans le sujet en proie aux idéologies modernes un effet de l'individualisme contemporain. Vous dites au contraire que cet individu « est aujourd'hui placé en position de marionnette d'un Maître qui ventriloque ses demandes. Cet individu est devenu la voix de son maître ». Vous remettez en question que le phénomène trans soit le résultat d'une individualisation forcée, mais dites plutôt qu'il s'agit du résultat d'un processus de création de besoins, chez un sujet qui croit se penser lui-même mais qui est en fait pensé par un autre.

Je crains en effet que beaucoup de penseurs contemporains ne soient tombés dans le panneau. Ils disent que nous vivons dans des sociétés individualistes, sans Maître, alors que le Maître n'a fait que se dissimuler en incitant chacun à la satisfaction de toutes ses appétences — ce dont ce nouveau Maître profite tant au plan économique qu'au plan de l'emprise exercée sur les individus. En fait, j'aspire à ce que nous entrions un jour dans une vraie société d'individus — ce qui supposerait des êtres pensant et agissant par eux-mêmes, capables de s'auto-limiter. Or on est très loin du compte. On est dans une société marquée par, non pas l'individualisme, mais par l'égoïsme, avec des êtres à la recherche de la satisfaction pulsionnelle — fussent-ils pour cela consumer (par la consommation effrénée) le monde, jusqu'à sa consommation finale.

C'est au fond un effet moderne : le sujet est pensé par un autre. Dans le café du coin, les médias imposent les sujets de conversation : on ne parle plus de politique, on parle de « l'affaire Palmade ». [sans évoquer surtout le plus important, les « dessous » de ces affaires]. L'ultime paradoxe est qu'on en arrive à ce que ce soit l'auto-castration qui amène le sujet à prendre conscience qu'il est pensé par un autre. C'est en expérimentant l'impossible que le sujet réalise qu'il est limité et déterminé, malgré lui, et que l'impossible n'est pas possible. Mais c'est souvent trop tard.

En effet. C'est pourquoi je reprends cette figure tragique de l'*Héautontimorouménos*, littéralement le « bourreau de soi-même », évoqué par Baudelaire dans un poème des *Fleurs du mal*. Tout se passe



comme si l'absence de limites finissait par revenir sur le sujet en le constituant comme sa propre proie, le poussant vers une subjectivité autophage débouchant sur la transhumanité.

LE DÉLIRE OCCIDENTAL

Nous sommes arrivés à une époque où la folie est mise en avant, valorisée sur les plateaux télé, norme sociale. La zooanthropie (Homme qui se prend pour un animal) devient presque à la mode, alors qu'il s'agit d'un délire psychotique. La dysphorie de genre elle-même était-elle, encore il y a peu, considérée comme une maladie mentale ?

J'ai écrit en 1996 un livre intitulé *Folie et démocratie*. J'y annonçais le déferlement de la folie dans l'histoire, dû à la désuétude de toutes les grandes dichotomies qui soutenaient, tel un fondement, la culture occidentale : *logos/pathos*, même/autre, bien/mal, présence/absence, intelligible/sensible, masculin/féminin, nature/culture, sujet/objet, humanité/animalité, etc. Annonçant cela, j'ai alors moi-même été pris pour un fou. Aujourd'hui, nous y sommes. Le déni de la différence masculin/féminin — ce qu'on appelle la non-binarité — fait particulièrement symptôme. Celui qui affirme ce déni aurait été classé comme psychotique il y a quelques années. Aujourd'hui, il est admis, voire encouragé, au point qu'on doit accueillir ce déni pour reconstruire toute la culture, de même que le droit et l'éducation. Bientôt, cet ancien psychotique devient la norme et se met à classer les « normaux » comme dingues. Nous sommes en bonne voie puisque les hétérosexuels sont de plus en plus soupçonnés d'être des psychopathes créés par le « vieux mâle blanc occidental ».

L'ordre du marché est en train de consumer le monde pour satisfaire le toujours plus, la pléonexie. Pour ce faire, il en passe par la destruction de l'être, son psychisme, sa culture (culture, rappelons-le, « non essentielle » lors de l'événement covid). Ce n'est que la suite du délire occidental ?

Oui. C'est clairement la suite du délire occidental. Ça atteste qu'on veut toujours plus, dans tous les domaines. Ce qui pose deux questions. Premièrement, à quel point les autres cultures acceptent ce délire, en Afrique, dans le monde arabe, dans le monde slave, en Inde, en Chine...? Deuxièmement, ne serait-ce pas à penser comme les prémices du suicide occidental ?

Le trans fait partie de la panoplie transhumaniste, avec comme point d'orgue la mort de la mort. Vous citez dans votre ouvrage (p. 106) le pape du transhumanisme, James Hughes, ancien directeur de la World Transhumanist Association, qui a dit des transsexuels qu'ils étaient « les troupes de choc du transhumanisme ». Les deux sont intrinsèquement liés ?

Oui, et ce n'est pas moi qui le dis. C'est le/la chantre de la transidentité, Paul B. Preciado. Après avoir invoqué, je cite « *Internet, la physique quantique, la biotechnologie, la robotisation du travail, l'intelligence artificielle, l'ingénierie génétique, les nouvelles techniques de reproduction assistée, et le voyage extraterrestre [qui] précipitent également des changements sans précédent vers l'invention d'autres modalités d'existence entre l'organisme et la machine, le vivant et le non-vivant, l'humain et le non-humain* », « iel » indique, au comble du

bonheur, qu'« *un bouleversement comparable à celui qu'a impliqué au début du siècle dernier la mécanique quantique et les théories de la relativité en physique se produit aujourd'hui dans le domaine des techniques de reproduction de la vie ainsi que de la production collective de la subjectivité sexuelle et du genre* ».

Nous sommes tous des êtres à qui il manque quelque chose — la violence du transsexuel (quand on lui dit qu'il est impossible de changer de sexe) qu'on met en face de son délire, est peut-être liée à cela, il sait qu'il ne réparera rien ? Qu'il y a un manque fondamental irréparable, mais paradoxalement que ce manque est à l'origine également de la créativité humaine, de sa richesse.

Belle question. J'ai souvent fait état dans mes travaux de la *néoténie* de l'homme qui réfère à son état d'inachèvement à la naissance. Un manque originel qui demande à être comblé. Or, il y a deux façons de le faire : par la culture — ce qui était la voie jusqu'alors choisie, ouvrant à l'infini de la créativité humaine — ou par la réparation de l'« erreur humaine », en intervenant directement sur sa nature moyennant les technosciences. Je constate avec effroi que celles-ci s'imposent de plus en plus au détriment de la créativité humaine, d'autant mieux que ce qui reste de celle-ci est de plus en plus soumis à l'« intelligence artificielle », ChatGPT, Midjourney et autres.

On punit un enfant de quatre ans parce qu'il regarde sous les jupes des filles, mais on distribue des guides d'éducation à la vie sexuelle et affective où on leur dit qu'à 4 ans ils pourront choisir leur sexe plus tard ; à 9 ans on leur parle de prise hormonale et de bloqueur de puberté. On marche sur la tête ?

Certes, on marche sur la tête. Mais surtout, on marche sur les têtes. On les écrabouille pour mieux les reconfigurer. Il s'agit en effet qu'elles n'entendent plus l'évidence : il y a des hommes et des femmes. Et qu'elles croient qu'elles peuvent décider de ce qui leur convient. J'y vois un clair encouragement à la psychose sociale — au sens d'une psychose qui ne résulterait plus de causes internes (dues à l'histoire personnelle), mais externes (dues à l'environnement).

Le délire occidental, c'est aussi celui de sa supposée supériorité. Derrière la valorisation LGBTQIA+, on a aussi toute la supériorité occidentale, qui fait la leçon aux pays qui pratiquent l'excision, mais charcute ses jeunes pour l'illusoire changement de sexe...

C'est une des raisons pour laquelle je pense que ce mouvement ne peut pas tenir longtemps. Il est trop plein de contradictions. Pourquoi en effet condamnerait-on l'excision là si l'on admet ici la mutilation sexuelle ? C'est un petit carnaval, pour chauffer les esprits, avant que les choses vraiment sérieuses commencent bientôt : eugénisme, amélioration de l'espèce, hybridations homme/machine, grand remplacement de l'intelligence naturelle par l'intelligence artificielle, etc.

À la fin de votre ouvrage, vous notez que le maître antique, celui des monothéismes, a promis aux sujets la vie éternelle. Celui du capitalisme, la richesse. Et le maître post-moderne, celui du néolibéralisme, leur promet maintenant de sortir de leur condition sexuée.

Oui. J'en ai tiré une loi : le Maître est le Maître parce qu'il propose l'impossible. Il est celui qui réussit à tenir les gens avec des fausses promesses dans lesquelles beaucoup tombent à pieds joints. C'est ainsi qu'il assure son emprise. Je parie que la prochaine fausse promesse ne consistera plus à promettre la vie après la mort, mais la mort de la mort.

LANGAGE ARTICULÉ

Revenons au refus de tout dialogue. Il faut déjà accepter le dialogue pour vous entendre. Mais toute cette mouvance ne signe-t-elle pas déjà la fin du discours articulé ? N'est-ce pas trop tard pour éveiller le sujet LGBTQIA+ ? Vous dites d'ailleurs que face à cela, la seule solution est de « laisser l'autre à son délire en évitant, par compassion pour le genre humain, de continuer à diffuser l'ineptie ».

Le délire se présente comme un sommeil plus ou moins profond de la raison. Ce qui signifie que, quand quelqu'un est parti dans un délire (de secte, de transidentité...) — un délire entretenu par beaucoup d'autres, dont les réseaux sociaux —, les appels à la raison sont vains. Il n'y a alors plus qu'à se mettre dans la peau de Winston, le héros de 1984 d'Orwell, qui répète contre le Parti certaines évidences niées par ce Parti. Il se forge ainsi ce mantra : « *L'évidence, le sens commun, la vérité, doivent être défendus. Les truismes sont vrais. Il faut s'appuyer dessus. Le monde matériel existe, ses lois ne changent pas. Les pierres sont dures, l'eau humide, et les objets qu'on laisse tomber se dirigent vers le centre de la terre [...]. La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. Lorsque cela est accordé, le reste suit* ». Aujourd'hui, c'est pareil

LE PHÉNOMÈNE TRANS. LE REGARD D'UN PHILOSOPHE

Interview de Dany-Robert Dufour

avec le Parti trans, il faut répéter que non, les femmes ne possèdent pas de pénis, et que non, les hommes ne possèdent pas de vulve. Il arrive alors parfois que, chez un trans, une petite lueur de raison s'allume et qu'il se rende compte qu'une femme est une femme et qu'un homme est un homme. Alors peut s'engager le douloureux et salvateur processus de détransition que j'ai évoqué plus haut.

Dans ce processus, l'invective est utilisée, pour catégoriser l'autre et empêcher l'échange. Parmi les sophismes, il y a la confusion volontaire et entretenue entre la crainte de cette promotion du changement de sexe et l'homophobie.

On entend souvent dire en effet que la transphobie est aujourd'hui ce que l'homophobie était hier. On a fini, dit-on, par accepter la seconde, on finira bien par accepter la première. Eh bien, ce n'est pas comparable. Car l'homosexualité est une option parfaitement possible dans la structure subjective. Elle a d'ailleurs existé de tout temps, dans toutes les sociétés comme en témoignent, par exemple, les Hijra de l'Inde, les Fa'afafine de Polynésie, les Kathoys de Thaïlande, les Sworn virgin des Balkans, les Akava'iné Maoris, les Burnesha d'Albanie, les Bakla des Philippines, les Winkte Sioux d'Amérique, les Muxe du Mexique et bien d'autres. L'homosexualité correspond à la possibilité effective de choisir son genre, par exemple en présentant 20, 50 ou 200% (par ex. les drag queens) de traits correspondant à l'autre sexe. Rien de tel dans la transidentité qui, elle, se fonde sur un leurre : choisir son sexe. Ce qui est impossible. La preuve : un transsexuel, *male to female*, après une opération dite de transition vers le sexe femelle, restera avec le gène SRY au fond de ses cellules, qui détermine une fois pour toutes son sexe mâle avec toutes ses implications, notamment qu'il n'aura pas de menstruations et qu'il ne pourra jamais porter un enfant comme une femme. Quant à la transsexuelle femelle réassignée en mâle, elle (ou il) ne disposera pas du gène SRY et ne connaîtra jamais l'érection spontanée qui caractérise la vie et la sexualité d'un homme et sera réduite à actionner une prothèse pénienne avec une pompe dissimulée dans l'un des testicules reconstruits.

À ce titre, l'insulte transphobe en dit long ?

Si vous objectez quoi que ce soit au discours trans, alors vous voilà stigmatisé comme transphobe. C'est ainsi que beaucoup, qui n'en pensent pas moins, choisissent de se taire de peur d'être estampillés de l'encombrant attribut et de passer pour des transphobes actifs, ceux qui cherchent à stigmatiser, à enfermer ou à maltraiter l'autre. Cependant, je rappelle que « phobique » a aussi et d'abord un sens *passif* où l'on se trouve effrayé, sujet à la crainte, comme l'agoraphobe se trouve effrayé devant la foule ou le claustrophobe face à l'enfermement. Bien sûr, les défenseurs de la transidentité jouent sur les deux sens : ils font passer le transphobe passif pour un transphobe actif. C'est totalement abusif. Ainsi, moi, je suis peut-être un transphobe *passif* au sens où le trans opéré me fait (philosophiquement) peur puisqu'il attente à la condition humaine marquée par la différence sexuelle, mais je ne suis nullement un transphobe actif. Je condamne en effet sans appel tout acte de maltraitance passé, actuel et à venir à l'encontre des trans que je considère comme des personnes en souffrance essentielle, qui se sont laissées bernier par une fausse promesse et qui méritent compassion et secours s'ils le demandent.

La fin du discours et du débat signe le début de l'idéologie et du totalitarisme. L'idéologie LGBTQIA+ a ses représentants, avec des Butler ou des Preciado, ces « non op », dont vous dites qu'il ne serait pas abusif des les considérer comme responsables « de l'envoi sur le Marché boucher du changement de sexe de centaines, voire de milliers de candides candidat.e.s à la réassignation sexuelle ».

Oui, Butler et Preciado sont dans la position confortable d'intellectuels qui théorisent la transidentité. Des sortes de super influenceurs opérant à partir de positions de pouvoir universitaire. Il leur aurait été possible de prévenir clairement les candides candidats à la réassignation sexuelle par des moyens chirurgicaux que ça ne marche pas très bien. Mais ces deux prestigieux non op n'en ont rien fait, alors qu'elles savaient. Lune et l'autre savent en effet ce qui est arrivé à David Reimer, premier garçon chirurgicalement réassigné en fille sur les conseils du pédopsychiatre John Money, fondateur des Gender Studies, ce mouvement où le sexe a cessé d'être une « réalité anatomique » pour devenir un « construit social ». Le résultat de ces belles théories est que David Reimer s'est suicidé en 2004, date après laquelle Butler est, comme par hasard, subitement sortie de la problématique du genre sans prendre la peine d'expliquer à ces lecteurs pourquoi cet évènement remettait quelque peu en question ses assertions passées.

LE DROIT ET L'ILLUSION DE RENDRE JUSTICE

Quid du droit des femmes ? Certains disent que c'est encore, paradoxalement, une victoire d'une forme de patriarcat, de domination masculine ?

Oui, je comprends parfaitement que les femmes nées biologiquement femmes soient choquées et révoltées quand elles entendent les femmes trans (*MtoF*) leur dire qu'elles sont les vraies femmes au motif que, « elles », elles ont choisi ce « devenir femme », alors que les femmes biologiques n'ont fait que profiter de la loterie génétique...

N'en est-il pas de même avec l'écriture inclusive, novlangue qui se donne les atours de l'égalité, alors qu'elle se fonde sur des faux présumés (notamment que la langue française comporte un genre masculin et féminin), qui en fin de compte, citant le linguiste Jean Szlamowicz, construit « une misogynie imaginaire qui laisse prospérer la misogynie ordinaire ». On feint d'établir justice et égalité pour mieux pérenniser la domination ?

Oui, l'écriture inclusive se fonde sur de faux présumés en faisant se recouvrir le genre grammatical dans la langue et le sexe des individus. Or les deux ne se recoupent que très peu. Ou alors il faudrait qu'on m'explique en quoi *une* chaise est plus féminine qu'*un* tabouret. Ou pourquoi *un* escabeau est plus masculin qu'*une* échelle...

L'époque a évidemment des effets sur le droit, droit qui lui-même avalise les dires du sujet, réduit à une instance « qui ne se contente plus que d'enregistrer les dires du moment des justiciables ».

Lorsque le droit admet que les hommes puissent être des femmes et les pères, des mères, ou vice-versa, c'est que nous sommes entrés dans ce que j'appellerais un droit néolibéral sadien, que l'on peut dire *incestuel* au sens où plus rien n'est à sa place du point de vue des relations d'alliance et de filiation⁵. Cette fin du droit romano-germanique, où chacun était nommé à sa place, avec ses droits et devoirs, est une porte ouverte au surgissement de la perversion, sous toutes ses formes.

Ces expériences sur les jeunes semblent aller contre le code de Nuremberg, qui interdit les expériences médicales illicites. C'est d'autant plus révoltant quand on sait que « la grande majorité des jeunes adolescents mal à l'aise avec leur identité sexuée ne persistent pas dans leur demande de transformation après la puberté (87,8%) ».

Oui, je rappelle que le code de Nuremberg a été établi à la suite du procès (1946-47) des médecins nazis qui avaient pratiqué des expériences médicales illicites sur les prisonniers des camps de concentration dans des conditions atroces. Ce code éthique de référence établit comme critère d'acceptabilité la « capacité légale de consentir » du patient. Or, sachant que le traitement par inhibiteurs de puberté peut commencer avant 10 ans, on se retrouve loin de l'âge requis pour consentir stipulé par ce code en vue d'établir des repères solides après l'effondrement moral et civilisationnel du XX^e siècle provoqué par le nazisme.

LE PHÉNOMÈNE TRANS CONTRE L'UNIVERSALISME

Les hérauts (ce mot pose en lui-même « problème » car il n'a pas de féminin...) du bannissement de la formulation dite genrée (« Bonjour à vous chers lecteurs») ou de l'inclusif avec point médian, se targuent de sortir d'un sexisme primaire en s'exprimant ainsi, mais ils ne font que promouvoir des catégorisations biologiques qui nous empêchent de gagner en universalisme, détruisant le neutre qui garantit la dimension universelle du langage.

Le grand perdant, c'est l'universalisme (républicain) qui posait des valeurs communes pour lesquelles il valait la peine de se battre comme, par exemple « Liberté, Égalité, Fraternité ». Et le grand gagnant, c'est la ghettoisation démocratiste, avec l'apparition de groupes identitaires. Chaque ghetto fonctionne au mimétisme avec des identiques qui exhibent le même critère biologique ou intime (homme/femme, noir/blanc, type de sexualité...). Chaque groupe identitaire exige que ses droits particuliers soient inscrits dans le droit, la langue, la culture et l'éducation. Et chacun brandit sa soi-disant morale supérieure, en guerre permanente contre les autres.

En opposant de plus les femmes aux hommes, on occulte la diversité au sein de chaque groupe. Cette destruction est d'ailleurs visible dans certains supposés combats pour l'égalité des sexes, qui rappellent une réflexion de l'auteur de *La Diversité contre l'égalité*, évoquant des femmes issues de Wall Street et de Wall Mart marchant ensemble pour le droit des femmes : « Le salaire horaire moyen d'un employé à temps plein de Wal-Mart s'élève à environ

10 dollars. En travaillant quarante heures par semaine, un employé de Wal-Mart gagne donc 400 dollars par semaine, soit presque 21.600 dollars par an. Les femmes, victimes de discrimination, gagnent un peu moins, les hommes un peu plus. La différence, selon Richard Drogin, le statisticien qui a analysé les chiffres lors du procès pour discrimination, est (pour les salariés à l'heure) de 1.100 dollars par an. Disons donc que les femmes salariés de Wal-Mart gagnent environ 20.500 dollars par an. Il leur faudrait par conséquent 60 ans pour amasser ce que les femmes salariées de Wall Street – également victimes de la discrimination – gagnent en un an. Bien entendu, les hommes salariés de Wall-Mart – qui sont les bénéficiaires de cette discrimination, puisqu'ils gagnent 21.600 dollars par an – s'en tirent mieux : il ne leur faudrait qu'environ cinquante-sept ans pour atteindre cette somme. Autrement dit, à Wal-Mart, on a des femmes qui se battent pour obtenir des parts légitimes d'un gâteau si ridiculement petit que, l'obtiendraient-elles, il ne parviendrait même pas à les nourrir. Se représenter les femmes de Wal-Mart comme marchant coude à coude avec leurs camarades de chez Morgan Stanley ou de Harvard pour défendre leurs droits est donc parfaitement grotesque, de même qu'il est parfaitement grotesque de considérer leur problème comme un problème de discrimination sexuelle⁶ »

C'est dans des exemples comme ceux que vous exposez qu'on s'aperçoit qu'on ne peut pas substituer des critères identitaires aux critères de classe.

La lutte trans est par ailleurs présentée comme progressiste et égalitaire, alors qu'elle est profondément réactionnaire. Pier Paolo Pasolini, que vous citez, écrivait que le pire qui pourrait arriver aux homosexuels [par ailleurs lui-même homosexuel] serait d'être tolérés : « Il est intolérable [...] d'être toléré ». Car être toléré, c'est être obligé de rentrer dans la norme et de participer à ce qu'il appelait « la grande bouffe névrotique », la consommation, seul horizon offert par le divin marché. Dans *Salò ou les 120 journées de Sodome*, il montre que « la soi-disant libération sexuelle réalisée sous l'égide de la société de consommation et du capitalisme est une tromperie obscène où tout s'expose ».

Oui, aujourd'hui, comme Pasolini l'avait génialement anticipé, au contraire de Foucault, le Marché est devenu total, aux deux sens du terme : il a pénétré dans toutes les activités humaines et il atteint jusqu'à l'intime. Beaucoup de ces groupes qui se croient progressistes ont plusieurs trains de retard, ils combattent encore le vieux capitalisme patriarcal qui n'existe plus guère que comme réminiscence, alors qu'ils ne savent pas qu'ils sont les meilleurs représentants du nouveau capitalisme libidinal qui s'est mis en place.

Et les politiques, de l'extrême gauche à la droite, tombent à plat ventre dans l'idéologie Trans⁷ ...alimentant l'extrême droite. Je vous cite : « Plus le gauchisme wokiste butlérien s'imposera en affirmant que toutes nos certitudes élémentaires sont des illusions ne résultant que de la violence du système colonial, patriarcal ou hétéro-binaire, plus il suscitera des retours de bâton venus d'une ultra-droite (para-trumpienne) lasse de cette magie à deux sous et prête à encenser un grand chef autoproclamé distribuant des armes au troupeau⁸ ». (p. 133).

Oui. Il faudrait quand même se rendre compte qu'il n'y a pas besoin d'être d'extrême droite pour combattre ces groupes identitaires. C'est justement un tel espace que j'essaie, avec ce livre et avec d'autres, d'ouvrir à gauche.

Propos recueillis à distance par Alexandre Penasse, mai 2023.

* Le philosophe Dany-Robert Dufour (né en 1947) est précédemment l'auteur de plusieurs essais critiques de l'idéologie libérale, entre autres : *Le divin marché. La révolution culturelle libérale* (Denoël, 2007), *La cité perverse. Libéralisme et pornographie* (Denoël, 2009), *L'individu qui vient... après le libéralisme* (Denoël, 2011), *Baise ton prochain. Une histoire souterraine du capitalisme*, Actes sud, 2019).

1. Victoire Klemperer, *LTI, la langue du Troisième Reich* [1947], Albin Michel, 1996.
2. Le journal de Klemperer constitue l'un des matériaux à partir desquels Jean-Pierre Faye a élaboré la notion de langage totalitaire (Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, Hermann, 1972).
3. <https://www.dailymotion.com/video/x6xv5cs>
4. « Ils ont mordu à l'hameçon du progrès et de l'accomplissement de leurs désirs et se trouvent plongés dans un cauchemar dont ils ne peuvent plus sortir, sinon en se faisant propagandistes du voyage sans retour, souvent une impasse, dans lequel ils se retrouvent engagés », p.31.
5. L'incestuel est une notion due au psychanalyste Paul-Claude Racamier et « qualifie ce qui dans la vie psychique individuelle et familiale, porte l'empreinte de l'inceste non-fantasmé, sans qu'en soient nécessairement accomplies les formes génitales ». Cf. P.-C. Racamier, *L'inceste et l'incestuel*, Dunod, 2010, pp. 15 et sq
6. Walter Benn Michaels, *La diversité contre l'égalité*, Raisons d'agir, 2009.
7. Comme le notait Guy Hocquenghem de cette élite française passée « du col Mao au Rotary » : « Vous êtes, vous, devenus, si je puis dire, réactionnaires par conformisme, comme vous étiez de gauche par conformisme », Agone, 2014.
8. Comme dit encore Hocquenghem : « La sous-culture du pouvoir a absorbé la sous-culture de l'opposition et l'a faite sienne : avec une diabolique habileté, elle en a patiemment fait une mode qui, si on ne peut pas la déclarer fasciste au sens propre du terme, est pourtant bel et bien de pure " extrême-droite" ».

Subtiles arnaques et utilisation des désirs



Illustration : Colombe Diependaele

C'est devenu une évidence : l'inflation fait monter tous les prix, en particulier dans l'alimentation. Les consommateurs cherchent donc « les bonnes affaires » pour grappiller quelques euros. Les commerçants sont conscients de cette tendance et ils inscrivent sur leurs produits des publicités alléchantes imprimées en grand format et en couleurs vives : « format spécial, format familial, maxi-format... ». Alléchés par de tels slogans, les clients se tournent vers ces produits, convaincus que, logiquement, les grands formats sont moins chers au kilo ou au litre.

DÉMASQUER LES ARNAQUES

L'association Foodwatch défend les consommateurs dans le domaine de l'alimentation. Notamment, elle vérifie la véracité des publicités. C'est ainsi qu'elle a constaté que certains des produits proposés en grands formats, supposés moins chers, sont en réalité plus chers au kilo ou au litre que les formats classiques. On ne peut pas sanctionner de telles pratiques, car elles ne diffusent pas une publicité mensongère, mais trompent les clients en leur faisant croire qu'ils font une bonne affaire alors que s'ils étaient attentifs et comparaient le poids des contenus, ils verraient que « plus grand » ne veut pas nécessairement dire « moins cher ».

Foodwatch a repéré 12 produits qui se livraient à cette entourloupe et les dénonce dans ses publications. Cela va de Pepsi à Milka en passant par Nesquik. Les chocolats Milka vendus chez Auchan en format familial (382g) sont 17% plus chers au kilo que leur format

classique (182g). Chez Carrefour, ce sont les émincés de poulet Fleury Michon qui sont 11% plus chers en format maxi (250g) qu'en format classique. Dans certains cas, c'est une différence de 28% qui est constatée. Foodwatch ne se contente pas de dénoncer ces arnaqueurs, mais elle exige une réglementation qui protégerait le pouvoir d'achat des clients. Elle fait circuler une pétition¹ réclamant la fin de ces pratiques peu correctes et qui avaient déjà été repérées en 2020. Foodwatch avait alors interpellé la grande distribution et celle-ci s'était engagée à proscrire ces publicités qui étaient à la limite de l'arnaque. Hélas, sans réglementation, la pratique a continué et s'est même accrue.

Une autre technique de tromperie est de garder le même prix, connu par le client, mais en diminuant la quantité de ce produit par emballage. Appelée *shrinkflation* (toujours ces anglicismes !), cette manipulation est difficilement évitable. Il faut que le client se souvienne de la quantité antérieure des produits et se munisse d'une loupe pour découvrir la diminution du poids du contenu dans le nouvel emballage.

UTILISER LES RESSORTS PSYCHOLOGIQUES

Frédéric Lenoir vient de publier un ouvrage intitulé *Le désir, une philosophie*². Il y aborde la question de la publicité avec un éclairage philosophique et psychologique. Il développe le fait que pour être vraiment efficace, une publicité doit susciter le désir. Et pour

faire naître un désir d'achat, il faut s'appuyer sur des ressorts psychologiques profonds. Développer une publicité en présentant un produit, de manière aussi tentante que possible, c'est bien, mais il est plus efficace de provoquer un désir basé sur une approche psychologique des consommateurs.

Chaque société a ses caractéristiques propres et depuis une vingtaine d'années, les publicitaires utilisent beaucoup les thématiques, très en vogue dans nos sociétés occidentales, de l'authenticité et de l'accomplissement de soi. Cela se concrétise par des formules du type « Soyez vous-même avec... ». Que des millions de consommateurs achètent le même produit en pensant qu'ils seront ainsi pleinement eux-mêmes, différents des autres, cela laisse pantois. Mais visiblement, cela fonctionne.

À l'opposé, un autre ressort psychologique est celui du désir mimétique³. Celui-ci s'appuie sur la comparaison avec les autres. On allume une forte convoitise en proposant des slogans du type : « Votre voisin possède un beau SUV, qu'attendez-vous pour acquérir une voiture aussi puissante, voire plus puissante ? ». Ainsi, les publicitaires s'appuient sur la jalousie pour susciter l'acte d'achat.

Alain Adriaens

1. <https://www.foodwatch.org/fr/sinformer/nos-campagnes/transparence-et-scandales/arnaques-sur-letiquette/stop-a-la-shrinkflation-masquer-inflation-en-reduisant-la-taille-des-aliments-reduflation-prix>
 2. *Le désir, une philosophie. Vivre aux éclats*, Frédéric Lenoir, Flammarion, collection documents, 2022, 240 pages, 20 euros.
 3. La théorie mimétique a été développée par René Girard : https://www.rene-girard.fr/57_p_44435/theorie-mimetique.html notamment dans *La Violence et le Sacré* paru en 1972 chez Grasset.

Le désert des HECtar...

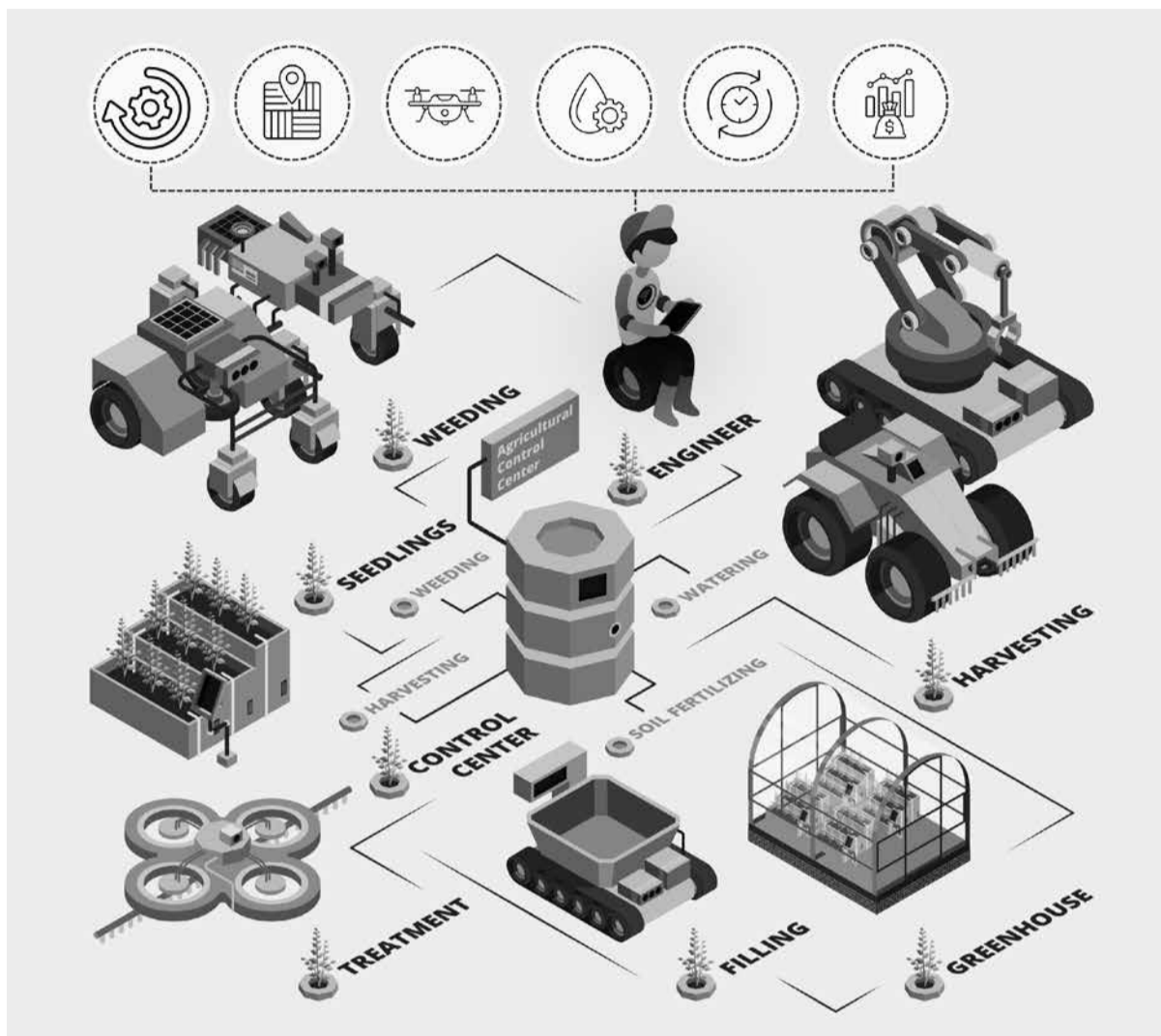
Illustration : Noir & Clair

S'alimenter est une question métaphysique aussi vieille que la présence humaine sur Terre... Si les philosophes grecs prônaient les vertus d'une nourriture saine, gage d'une vie en bonne santé, les nouveaux maîtres de ce monde envisagent, quant à eux, la poursuite de l'empoisonnement généralisé des populations, débuté après la Seconde Guerre mondiale, en s'appuyant sur la dite intelligence artificielle (IA) et sur les objets connectés (Internet des objets). Ce renversement, caractéristique du capitalisme moderne, est un calcul qui, bien que dénué de toute considération pour l'immense majorité d'entre nous, paraît fort juteux pour ceux qui tirent les manettes. Une société malade semble présenter un double avantage. D'un côté, elle asservit tout un chacun au rôle de patient docile, ingurgitant gentiment ses médicaments chimiques et priant pour avoir droit à ses dépistages réguliers. De l'autre, elle permet de faire tourner à plein régime, en générant d'immenses bénéfices, les usines fabriquant la nourriture frelatée, depuis les semences non reproductibles en passant par les pesticides, les tracteurs, jusqu'à l'alimentation transformée vendue dans les supermarchés. Mais aussi, les usines qui fabriquent les produits pharmaceutiques, tout comme celles qui usinent et assemblent les machines sophistiquées utilisées pour soigner, c'est-à-dire maintenir sous thérapie, ces malades perpétuels que nous sommes devenus.

Cette rentabilité n'a pas échappé à Xavier Niel, patron de Free et propriétaire des journaux *Le Monde*, *L'Obs*, *Nice-Matin*, *France-Antilles* et *Paris-Turf*. En cela, il marche dans les pas de son mentor, Bill Gates (fondateur de Microsoft), lequel a déjà largement investi le domaine de l'agriculture chimique, et maintenant robotisée, tout comme le champ des solutions médicales industrielles, après avoir planifié avec un succès retentissant la servitude volontaire de tous aux ordinateurs connectés. Autrefois, ces marchands de sable prétendaient se soucier de la santé des gueux. Aujourd'hui, ils ont ajouté un élément décisif à leurs promesses de gascon, notamment vis-à-vis des jeunes Occidentaux, à savoir le sauvetage de la planète. La solution au dérèglement climatique, que les pollutions multiples de la société marchande ont provoqué, se trouve ainsi circonscrite à la poursuite accélérée des maux qui l'ont engendré. Dans leur novlangue managériale, c'est extrêmement simple. Il s'agit de poursuivre encore et toujours la croissance économique, basée sur l'innovation technologique. Mais cette fois-ci, c'est juré, le bonheur, promis depuis plus de deux siècles, est au bout du chemin...

Pendant que les uns manifestent, sans grand succès, contre une réforme des retraites — qui n'est que l'iceberg qui cache l'océan des mutations en cours — et vilipendent les monarques, qui ne sont que des serveurs zélés, les autres mettent en place sans encombre, au nez et à la barbe de tous, une « smart » nation. Celle-ci a de quoi donner froid dans le dos à ceux qui essaient de préserver quelques bribes d'humanité et restent sensibles à la beauté, à la poésie, à l'imprévu et défendent une relation fraternelle et charnelle avec leurs semblables. Descendons quelque peu dans l'arène pour tenter de mesurer le désastre qui s'annonce.

Ranveer Chandra dirige le programme *Farmbeats* de Microsoft, un projet d'agriculture « *data driven* » qui mixe l'Internet des objets et l'IA. Voici ce qu'il nous propose : « *La première étape consiste à récolter des données, beaucoup de données, grâce à des capteurs plantés dans la terre ou installés sur des tracteurs, grâce à des caméras, ou encore grâce à une cartographie des sols effectuée avec des drones. Ces données sont ensuite envoyées dans le cloud, où elles peuvent être moulinées par les algorithmes. L'analyse de ces données va permettre aux agriculteurs de prendre des décisions éclairées, appuyées sur d'importants corpus de données, décortiqués*



par les algorithmes de machine learning. Ainsi, les « smart farmers » disposent de toutes les informations nécessaires pour faire des choix cruciaux : date de semence, de récolte ou d'ajout de produits phytosanitaires (engrais, pesticides), taux d'irrigation... Tout peut être monitoré, puis analysé par l'IA, facilitant ainsi le travail agricole ».

On le comprend aisément, le « smart fermier » n'est plus qu'un assistant de machines connectées entre elles qui sont les seules à avoir la capacité d'organiser le travail agricole. Elles sont reliées à toute une quincaillerie numérique afin de priver l'ex-paysan, devenu exécutant de procédures, de toute intervention dans la prise de décision, en attendant sa suppression pure et simple. D'ailleurs pour Microsoft, même la terre est devenue obsolète : « *L'IA permet non seulement d'améliorer la production de cultures existantes, mais aussi d'envisager de nouvelles cultures hydroponiques pour des plantes qui ne poussaient jusqu'à présent que dans la terre* ». Je ne peux m'empêcher, en lisant cela, de me remémorer une conférence à laquelle j'assistais voici quelques années. Il s'agissait d'expliquer les vertus extraordinaires des arbres et des forêts, et leur caractère indispensable à la vie des humains sur Terre, dans un contexte de coupes rases de plus en plus fréquentes en France.

Le conférencier, éminent spécialiste des plantes, commençait chacun de ses chapitres en disant : « *Cette vertu avait été découverte empiriquement par les anciens mais aujourd'hui, nous en avons la certitude grâce à la science (sic)* ». Oui, les connaissances et les savoir-faire, transmis de génération en génération depuis des milliers d'années, étaient un « corpus » vaste et riche d'agronomie qui évoluait au fil du temps en s'adaptant aux exigences et au terroir des paysans. Il offrait une liberté, une dignité et une poésie de l'existence, ancrées dans la terre et le cosmos, que la « révolution verte » a sapées progressivement, pour finir par déléguer toute initiative à des machines qui, pour être fabriquées et alimentées en énergies, nécessitent de dévaster la Terre, d'éradiquer les peuples autochtones, et tant d'autres crimes...

Si nous revenons de ce côté-ci de l'Atlantique, les puissants imitent avec beaucoup de zèle leurs modèles américains, avec juste un temps de retard. Ainsi, la plus grande coopérative française, in vivo, regroupant les exploitants agricoles dédiés à une pratique industrielle et productiviste, a signé un partenariat avec Microsoft, le 27 février 2019, pour bénéficier des avancées du numérique et de la robotisation que je viens d'évoquer. Par ailleurs, HECtar est sorti du chapeau, déjà bien garni, de Xavier Niel, qui s'est associé à cette occasion avec Audrey Bourolleau, ancienne conseillère sur les

questions agricoles du président Macron. Ils ont acheté 650 hectares de terre, pour la modique somme de 23,5 millions €, situés sur le parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse en région parisienne. Sous couvert d'une activité, bien modeste, de transformation du lait en yaourts et fromages, avec un cheptel de quatre-vingts vaches, ils mettent en place le futur de notre alimentation. Adossé à l'école HEC (hautes études commerciales), d'où les trois premières lettres du nom, et soutenu, entre autres, par Christian Dior, Naturalia (groupe Casino de Jean-Charles Naouri), BNP Paribas, BPIFrance (L'État français), HECtar, depuis son lancement en septembre 2021, ambitionne de révolutionner l'agriculture européenne de par sa véritable activité, un « accélérateur » de *start-ups*. Celui-ci concerne quatre domaines : AgriTech (IA, robotique, équipement), FoodTech (alimentation dans le respect de la biodiversité et de la gestion des déchets), FuturFarming (production en environnement contrôlé), Régénérative Agriculture (respect des sols et séquestration de carbone). Enfin, en partenariat avec l'École 42, fondée elle aussi par Niel et spécialisée dans le codage informatique, HECtar propose une formation de neuf à douze mois, payante, dénommée « AgriTech IA », afin de développer des projets d'IA liés au secteur agricole. (À ce jour, une cinquantaine de *start-ups* se sont installées sur le site.)

L'anglicisme des intitulés, comme leurs contenus, ne laissent planer aucun doute sur le mimétisme entre Français et Américains. Les machines connectées et le réseau Internet, s'inscrivant dans ce que Jacques Ellul a nommé « *le système technicien* », vont organiser l'entière de la survie des humains ordinaires sur cette Terre dévastée, ainsi que leur contrôle intégral via la connexion informatique. « *La grande relève des hommes par la machine* » est prête à lever le rideau sur l'acte final dans l'agriculture, mais aussi dans tous les autres domaines de la vie de nos sociétés modernes, la santé, la banque, les villes « hyper-connectées », la justice, les déplacements, les loisirs (pour ceux qui en ont), l'école...

Commencée au temps de Galilée, la mathématisation du monde, en remplaçant le réel et le sensible par des opérations algorithmiques et machinales, triomphe. La vie, l'amour et le discernement finissent par s'estomper et laissent la place au néant, celui du corps comme celui de l'âme. L'aliénation complète et la fascination aveugle aux smartphones connectés aboutissent à cette vacuité qui rend acceptable, voire même désirable, cette nouvelle existence allégée d'elle-même et pilotée par ordinateur. Nous ne décidons plus rien si ce n'est la couleur des murs de nos geôles, mais c'est tellement bienveillant, résilient et inclusif de ne plus penser. Il ne nous reste qu'à suivre bêtement le troupeau, qu'il aille gaiement se faire vacciner ou qu'il aille manifester. Ou alors... tenter l'impossible, pour la beauté du geste... Briser les machines et amorcer la révolte des « *naturiens* », ces anarchistes qui s'opposaient à la révolution industrielle et voulaient vivre dans des communes libres et sociales en retrouvant leur autonomie et la poésie de l'existence...

Hervé Krief

Jour 66 an 4 (21 mai 2023)

Défendre la décroissance, une question de définition

ENTRETIEN AVEC VINCENT CHEYNET

Kairos : Alors que nous sommes sortis d'une version dure du covidisme, que le recul temporel est propice au ressaisissement et que certaines langues se délient, le docteur Laurent Toubiana, dans une récente interview à *Kairos* (n° 59), remarque que certains ne renoncent pourtant pas à l'ancien narratif : les gouvernements auraient globalement fait du bon boulot pour nous sortir d'une épidémie très importante et très grave. Le concept marxien d'aliénation semble plus opérant que jamais...

Vincent Cheynet : Je voudrais en préalable faire un avertissement. Je m'exprime ici en mon nom propre et non comme porte-parole du journal *La Décroissance*. Les points de vue que je développe ici ne sont pas tous partagés par les rédacteurs du journal. Ce dernier est un travail collectif auquel œuvrent des contributeurs de sensibilités différentes, c'est tout son intérêt. Cela précisé, pour répondre à votre question, prenons le cas du dossier à charge que vous a consacré notre confrère, la revue belge *Ensemble !* Il se dégage quelque chose de stupéfiant dans cette gogôche Pfizer, McKinsey & Company. Tout lui donne tort dans le coup d'État covidiste, mais cela ne l'empêche pas d'en réclamer encore et toujours plus. Recluse dans son délire, la raison et les chiffres, dont elle se réclamait pourtant, ne semblent plus pouvoir l'atteindre. Il est vrai que, depuis, le « wokisme » a remplacé chez elle le culte de la raison par celui des émotions. La voilà donc « plus royaliste que le roi ». Demain, Albert Bourla et Ursula von der Leyen pourraient se repentir qu'elle continuerait de réclamer toujours davantage d'injections géniques, de masques médicaux/baillons pour humilier les gens, ainsi que de nouveaux confinements plus durs à la chinoise. Tout se passe comme si l'idéologie covidiste avait rencontré son « moi » profond, soit le fantasme régressif d'une société gérée comme un hôpital où l'individu n'est plus considéré que comme un patient dénué de libre arbitre : « Leur idéal, s'il est permis de parler ainsi, est un idéal d'État, un idéal d'hôpital d'État, une immense maison finale et mortuaire, sans soucis, sans pensée » (Charles Peguy). Voilà pourquoi je m'inquiète de voir des jeunes descendre manifester pour les retraites alors que, comme les syndicats, ils étaient quasiment absents des cortèges pour la liberté. Pourtant, quand on a 20 ans, on doit davantage se révolter contre les atteintes à cette dernière que pour sa future pension de retraite.

Quitte à employer le point Godwin, ici justifié, rappelons à la gogôche Pfizer, McKinsey & Company qu'avec les juristes, les médecins étaient la profession la plus représentée dans le régime nazi. Mais le pire est qu'après avoir honteusement collaboré avec le grand capital et hurlé avec ses loups, elle injurie de plus belle ceux qui ont eu la lucidité et le courage de faire preuve d'esprit de résistance. Bien entendu, ceux-ci ont fait des erreurs, contrairement à ceux qui n'ont rien fait. Nous avons peu à attendre de cette gogôche et de ces syndicats qui ont surenchéri pour réclamer des mesures liberticides. Au lieu de défendre les travailleurs qui ont eu la lucidité de refuser l'injection de Big Pharma, ils n'ont pas seulement renoncé à leur devoir mais ont été les premiers à leur enfoncer la tête dans l'eau. Cette crise aura agi comme un révélateur. Ceux qui ont été incapables de penser contre le système sont prêts à se laisser entraîner dans la prochaine aventure totalitaire dont ils ont, paradoxalement, la dénonciation plein la bouche. Si les étiquettes changent, la matrice reste la même. Notons que ce sont eux, les syndicats, qui sont régulièrement les plus insidieux représentants d'un trait de l'idéologie capitaliste qu'ils prétendent pourfendre : le « ruissellement ». Au lieu de réclamer l'égalité de traitement, notamment pour les retraites, ils assurent que les luttes corporatistes, sur lesquelles ils se concentrent, profiteront à tous. Le gâteau n'étant pas extensible — au contraire il décroît avec la rarefaction de l'énergie — chaque acteur se retrouve alors à tirer à soi une couverture, qui se réduit, au détriment des autres. Voici un demi-siècle, un précurseur de la décroissance observait ainsi que l'objection de croissance « se heurtera non à la lutte des classes, mais à la complicité des classes : syndicats ouvriers, syndicats patronaux, confédérations de cadres, opposés quant aux libellés des feuilles de paie, sont solidaires quant à l'expansion¹ ». Le bien commun est alors sacrifié aux intérêts particuliers. Dans cette logique, les syndicats sont, de fait, intégrés à la logique capitaliste. L'abolition des privilèges de certaines catégories de retraités est immédiatement diabolisée et dénoncée. Pourtant, la retraite est, plus encore que la vie active, le règne de l'inégalité entre la masse des plus



Illustration : Aurélie Garnier

de 60 ans qui détiennent l'essentiel du capital du pays et ceux qui perçoivent une pension de misère. L'ambiguïté est d'ailleurs la même, actuellement, pour le « néo-féminisme ». L'aboutissement du capitalisme est la guerre. Son étape ultime est la guerre des sexes. L'objectif n'est plus de collaborer, mais de maximiser ses intérêts face à un Autre que l'on considère alors comme un ennemi dont il s'agit de soutirer le maximum. Cette dérive est bien exprimée par le terme de « sororité » que j'ai découvert grâce à Marlène Schiappa. Ce concept est l'expression parfaite de cet « esprit de parti » que dénonçait si bien Simone Weil. Il s'agit non plus de tendre à la vérité et la justice, mais de faire triompher son clan, ici, celui des femmes, quel qu'en soit le moyen ; la fin, c'est-à-dire la lutte contre le mâle, justifie le moyen quel qu'il soit. Aussi, je me méfie de ce qui peut se présenter comme « féminisme » mais ne recouvre quelquefois qu'un produit anthropologique du capitalisme-libéral. Ivan Illich mettait ainsi en garde : « La corruption du meilleur engendre le pire² ». Mon ami le psychanalyste jungien Alain Valtério observait à propos de l'altérité des sexes que « la vérité, c'est que l'un ne peut se passer de l'autre. C'est lorsqu'ils se tournent le dos qu'il y a névrose³ ». Faisons attention à ne pas transformer nos névroses en discours politique. C'est vrai pour chacun d'entre nous. C'est ainsi que nous défendons les femmes et les adultes dans leur altérité, c'est-à-dire dans leur égalité et dignité.

Le vrai débat politique sans langue de bois semble être devenu quasi impossible, de nos jours. Quelle en serait l'explication ? La faute aux réseaux sociaux ? à la cancel culture ? Le débat n'est-il pas indispensable pour nourrir une démocratie digne de ce nom ?

C'est à mes yeux le problème majeur. C'est pourquoi, comme préalable à la décroissance, je parle de celle-ci comme un (ré)apprentissage de la dialectique. Voilà aussi pourquoi, quitte à agacer, je répète cette citation de Bernard Charbonneau : « Nous vivons dans un Univers brisé, ce qui n'est pas commode, et pourtant c'est par cette fissure que se répand le souffle de la vie et de la liberté⁴ ». Dans le cadre de la décroissance, il s'agit de réhabiliter le « moins » face à un « plus » omniprésent, et bien entendu de ne pas l'absolutiser à son tour. Nous le martelons depuis le début : il va de soi qu'une décroissance de tout, pour tous, tout de suite, serait aussi imbécile qu'une croissance sans limites. Surtout, la liberté, la vraie, c'est accepter d'entendre ce qui dérange, voire ce qui nous agresse ; à défaut, ce n'est qu'un contresens. C'est défendre d'abord l'idée que l'on ne partage pas, sinon la liberté se nie elle-même. La mauvaise foi, la « fake news », le « discours de haine », le mot « blessant », le truc-machinphobe... c'est bien sûr toujours à l'autre qu'on l'attribue quand on se refuse à l'écouter et qu'on veut le faire taire. Son opinion n'est plus un avis, mais un délit, d'où la tendance actuelle

DÉFENDRE LA DÉCROISSANCE, UNE QUESTION DE DÉFINITION

Entretien avec Vincent Cheynet

à la judiciarisation du débat. Ainsi, on porte plainte, plutôt que de débattre. C'est une tendance lourde. La technocratie judiciaire, une des pires, est alors toute heureuse de s'arroger un pouvoir politique qui n'est pas le sien, nourrissant son fantasme de régner en maître. La liberté exige de dépasser le registre émotionnel pour faire prévaloir la raison — ce qui ne veut pas dire abolir les émotions mais, au contraire, les défendre en les resituant à leur juste place. Il s'agit alors de raisonner par thèse, antithèse et synthèse, de dépasser les réflexes naturels, ne pas juger sur les apparences, savoir prendre du recul. Réfléchir, c'est commencer par penser contre soi. Faire preuve d'une pensée vivante, c'est avoir la potentialité de remettre en cause ce que l'on croyait acquis. Avoir un esprit scientifique, mais surtout libre, c'est être capable de douter de tout et d'étudier des éventualités qui nous semblaient improbables, qu'il s'agisse des attentats du 11 septembre 2001, de la présence d'humains sur la Lune ou du sexe de madame Macron, quoi qu'on en déduise, et même si cela choque, à commencer par soi-même.

Je vais prendre un seul exemple concernant l'écologie. Notre volonté est de produire et consommer bio, localement. Or de nombreux pays ont franchi des points de non-retour ; ils sont alors condamnés à rechercher des rendements d'agriculture productiviste ou à importer de la nourriture. Le premier cas a été illustré par la crise agricole au Sri Lanka voici deux ans, le second l'est par la péninsule arabique. Dans ces exemples, vouloir appliquer les principes écologistes pourrait conduire à la famine de millions de personnes, ce qui a été le cas au Sri Lanka. Nous sommes alors réduits à gérer au mieux la catastrophe dans le cadre productiviste de la globalisation. C'est peut-être contestable, mais c'est un argument qu'il faut savoir entendre, même si comme écologiste cela ne nous fait pas plaisir. Je sais que l'on me rétorquera que c'est un point de vue qui conduit à la résignation. Au contraire, c'est l'illusion qui mène à la désillusion, à la rancœur et au renoncement. Il faut partir du réel pour ne pas être désillusionné et être en capacité de transformer ce que l'on pense négatif. Pour cela, il faut savoir penser contre soi. Je n'invente rien ici, je répète des évidences philosophiques qui ne sont jamais assez redites : « Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit. Qui croit ne sait même plus ce qu'il croit. Qui se contente de sa pensée ne pense plus rien » (Alain, *Propos sur les pouvoirs*). Or, la tendance lourde est de ne plus réagir que par émotions : « Je suis choqué ! Tu ne peux pas dire cela ! ». Cette propension, contre laquelle nous devons tous nous battre, est démultipliée par le numérique, notamment chez les plus jeunes qui n'ont connu que cet univers. La société du spectacle, désormais décuplée par l'omniprésence des écrans, pousse à y sombrer. Prenez le cas de l'inscription de l'avortement dans la Constitution française. Ce sujet est, bien entendu, éminemment passionnel. C'est justement pourquoi le législateur doit permettre à tous les débatteurs d'avancer leurs arguments et contre-arguments sans crainte. C'est justement le rôle de la Constitution. Or cette dernière a été détournée pour interdire le débat et criminaliser certaines idées. Cela s'est opéré en convoquant immédiatement les sentiments : « Tout contradictoire ne peut être qu'un salaud, un ennemi des femmes, etc. ». Il convient donc de lui interdire la parole. Pourtant, l'essentiel est bien que le débat dévoile les tensions qui traversent notre société afin de pouvoir les traiter. Il s'agit d'éviter la paix négative qui, elle, ne trouvera de résolution que par la violence, « la loi des brutes » (Jacques Ellul). *A contrario*, si la constitution doit être changée d'urgence, c'est bien pour éviter que l'épisode du Covid ne se reproduise, c'est-à-dire pour éviter de véritables coups d'État, et que la direction du pays soit accaparée par des psychopathes rendus tout puissants à travers des « comités scientifiques ». En contrepoint, il y a aussi une limite à l'échange ; par exemple « l'insulte [qui] tue la parole, nie le débat, discrédite la controverse des idées »⁵. L'insulte est un pied dans la violence qui rompt la dialectique. L'autre n'est plus alors un contradictoire qui me fait grandir en me permettant de me confronter à sa subjectivité, il redevient un ennemi qu'il s'agit d'anéantir.

On parle beaucoup de « confusion idéologique », dont tous les protagonistes s'accusent mutuellement. Comment sortir de cette impasse, redonner du sens et tenter de s'approcher de la vérité, si l'on postule que celle-ci existe ?

Un des grands inquisiteurs du confusionnisme est l'universitaire français Philippe Corcuff. Il fut surnommé le « spam chauve » par le regretté journal critique des médias *PLPL/Le Plan B*. La revue *Ensemble !* se réfère à ses analyses pour s'en prendre à vous, comme à moi : « Ce rapprochement est de l'ordre de la confusion doctrinale qui profite toujours pour finir à la dédramatisation de l'extrême droite ». C'est justement le thème de l'ouvrage de Corcuff : *La grande confusion. Comment l'extrême droite gagne la bataille des idées*. Pour lui, « l'écologie politique, la décroissance et la critique de la technologie n'échappent pas à des interférences confusionnistes avec l'ultraconservatisme ». Le sociologue français prend pour illustrer ce phénomène politique le cas de Vincent Cheynet. Corcuff écrit que cette figure de proue du mouvement décroissant révèle des « intersections avec la droite conservatrice catholique ». Des articles du même Vincent Cheynet sont d'ailleurs publiés, depuis 2018, comme des références par Kairos. Encore un pur hasard, nous dira Alexandre Penasse ». C'est en quelque sorte rassurant pour nous.

J'ai largement répondu à Corcuff, « un religieux, athée, qui s'ignore. La Gauche est pour lui une transcendance, le Bien, combattant le Mal, la Droite, quand les droitards sont dans la croyance inverse. Hors de ce clivage, Corcuff est comme une âme qui erre dans les limbes ». Son monde est simple : Gauche = Progrès = Bien ; Droite = Réaction = Mal. Le « confusionnisme » commence, pour lui, dès que l'on remet en cause ces catégories. Autant dire que cela va vite ! Covidiste forcené, ce visionnaire déclarait sur la chaîne russe RT, désormais interdite en France, que le phénomène « woke » représentait « des choses extrêmement marginales et minoritaires » (7 avril 2021). Quelle confusion, mais surtout quel aveuglement sur son époque pour un universitaire qui est payé pour éclairer ses concitoyens. Ce notable d'État sexagénaire, professeur à Science-Po, déguisé en ado dégingandé et attardé, a sa fonction dans ce système : s'assurer que l'extrême gauche du troupeau rentre bien au bercail aux seconds tours de la Présidentielle française.

Justement, que devient le clivage gauche/droite ?

Bernard Charbonneau écrivait : « Surtout, la mobilisation par la Gauche et la Droite stérilise la pensée et l'action publique au moment où un changement sans précédent engage la France et la planète dans une mutation radicale. Tout se passe comme si ce bipolarisme, comme autrefois le monolithisme religieux, avait pour fonction de bloquer l'état social — dans ce cas le changement — sur les rails, en divertissant ses membres des questions qu'il leur pose »⁷. Cette remise en cause du clivage droite/gauche est présente dans l'œuvre de la majeure partie des précurseurs de la décroissance. L'important est de chercher à tendre vers la liberté et la justice, et de ne pas s'en laisser égarer par des voies partisans. L'essentiel est de cultiver la capacité à penser par soi-même, hors du prêt-à-penser de droite, de gauche ou d'ailleurs. Toutefois, je pense qu'il existe, quand même, une réalité à ce clivage. Il s'apparente à l'altérité entre le masculin et le féminin. D'un côté, de façon caricaturale, la « Droite », le père, dont l'expression archaïque est la brute tueuse, le tyran. De l'autre la mère archaïque, dont la figure extrême est souriante et étouffante. C'est le système totalitaire. On retrouve leur expression dans le débat politique. C'est une grille de lecture imparfaite, mais qui a, je crois, une réalité.

Maintenant que le mot « décroissance » apparaît dans l'ouvrage Covid-19 : the Great Reset de Klaus Schwab et Thierry Malleret, tout n'est-il pas fichu pour les anti-productivistes ?

Je ne vois pas le danger d'une tentative de détournement du mot décroissance seulement là. Je l'observe actuellement aussi à travers l'apparition des *Degrowth studies*. Le terme renvoie bien sûr au *Gender studies* ou au *Decolonial studies*, avec toute l'idéologie « woke » qui y est associée. Le 21 septembre 2022, le sac à pub libéral-libertaire *L'Obs*, propriété des milliardaires MM. Niel, Pigasse et Kretinsky, s'enthousiasmait en titrant : « *Degrowth studies* : comment la décroissance est devenue un champ académique ». On observe bien ici l'opération de détournement des mass médias. C'était le même processus, voici 25 ans, avec l'imposition de Nicolas Hulot comme représentant officiel de l'écologie. Les *Degrowth studies* fournissent une version de la décroissance expurgée de tout ce qui peut déranger les mass médias, à commencer, bien entendu, par leur critique. Celle-ci est pourtant le préalable à toute réflexion conséquente sur la décroissance, car on ne peut y accéder, et a fortiori y travailler, sans devenir de facto un petit soldat de Pfizer, de l'Otan et de McKinsey & Company. Sauf être un gogo de service, nul « complotisme » ici, simplement une observation des intérêts qui les possèdent, et de ceux qui les servent. Ce système laisse bien passer quelques erreurs, mais ces exceptions n'invalident pas la règle. Toute personne accédant à la parole publique grâce aux grands médias doit donc être considérée comme suspecte. Ensuite, les *Degrowth studies* évitent soigneusement d'aborder le flanc gauche de la société de l'illimité, c'est-à-dire la dimension de la culture et des mœurs. Les analyses de Jean-Claude Michéa leur font singulièrement défaut. J'y renvoie vos lecteurs. Par sa perspective quanti-frénétique, je rangerai Jean-Marc Jancovici sous l'étiquette des *Degrowth studies*, mais son représentant actuel le plus emblématique est Timothée Parrique. Ce chercheur se vante d'avoir lui-même créé son diplôme universitaire ès « Degrowth ». Quand des auteurs aussi remarquables que, pour ne prendre qu'un seul exemple, le philosophe Frédéric Rognon, publient depuis des décennies dans un silence médiatique assourdissant, Parrique bénéficie d'une exposition médiatique remarquable après la publication d'un premier essai faiblard, en fait sa thèse. Cruel, et plus sûrement jaloux, Pierre Thiesset le recense ainsi : « Bardé de sa thèse en économie sur le sujet, il est devenu "chercheur en économie écologique" en Suède, et peut désormais parler de décroissance à l'invitation d'entreprises comme EDF, Orange, Airbus, Thalès au ministère de l'Économie, à HEC ou dans les médias. Dans son livre *Ralentir ou périr, il se félicite de cette évolution : après le temps des défricheurs* [comme ce journal] qui ont porté le sujet sur la place publique, voici venu celui de la reprise en main par l'académie »⁸. Notre journaliste cite à ce sujet le « pape de la décroissance », Serge Latouche, dans votre revue : « Depuis qu'en raison de cette notoriété la décroissance est entrée dans l'Université sous son nom transnatio-

nal de Degrowth et fait l'objet de thèses savantes, des économistes obsessionnels voulant se recycler dans la décroissance tentent de nous proposer de beaux modèles économétriques d'articulation entre l'économie capitaliste/productiviste en régression et l'anti-économie conviviale en expansion. La radicalité du projet originel perd ainsi beaucoup de son potentiel et de l'incitation militante, au profit d'ambitions carriéristes »⁹. « Décroissant » nouvellement promu par les propriétaires de la parole publique, Parrique promettait fièrement sur un plateau télé une « décroissance conviviale dans les pays du Nord pour permettre un développement durable dans les pays du Sud ». (Arte, 22 mars 2023). Ce qui montre bien que les *Degrowth studies* n'ont rien compris. Leur version de la décroissance est réduite à un discours techno-démagogique qui vide le mot de tout ce qu'il peut avoir de véritablement subversif. Leur fonction est de « subvertir ce qu'il y a de subversif dans la décroissance, la possibilité de sevrage : elle vient retourner la décroissance contre elle-même » écrivais-je, en 2014, à propos d'un autre M. Parrique¹⁰. Pire, en assimilant la décroissance aux politiques covidistes — « Bref, nous avons aussi besoin d'un "confinement climatique", c'est-à-dire de réduire les activités émettrices de CO₂ » (Télérama, 6 novembre 2021) —, cette mouvance théorise l'écofascisme contre lequel les précurseurs de la décroissance n'ont eu de cesse d'alerter. Elle est, de fait, au goût de la grande recette de la décroissance à la sauce Klaus Schwab.

Le plus piquant est que les membres des *Degrowth studies* font régulièrement la leçon aux précurseurs de la décroissance. Certes, Gorz, Ellul, Illich et compagnie étaient bien sympathiques, mais leur pensée serait devenue quelque peu datée, et puis « l'idée était encore peu développée, surtout pour l'aspect économique ». Notre génie en culottes courtes pense-t-il ici au professeur émérite d'économie Serge Latouche dont le cœur de l'œuvre est, justement, le refus de l'économisation¹¹ du monde ? Idem pour « la première vague de décroissance des années 2000. Ces auteurs n'ont aucune autorité dans la bourse post-2008 sur la décroissance. Il est injuste d'analyser le concept de décroissance en fonction de ce qu'il était alors car le concept a évolué depuis »¹². Voilà qui renvoie aux avertissements d'un géant de la décroissance, Bernard Charbonneau, sans doute plus dépassé encore : « Pour certains ambitieux l'écologie était le marchepied tout indiqué de leur classe d'âge. Et la bourgeoisie est toujours prête à leur ouvrir ses bras quand ils se fatiguent d'aboyer pour rien à l'extrême gauche »¹³. Remplacer « écologie » par « décroissance », dont elle était le synonyme à l'époque, ça marche encore. De fait, c'est loin d'être la première fois que la décroissance fait les frais de ce détournement par la caste des experts. En conclusion, que ce soit pour Dark Vador/Klaus Schwab, Jancovici ou les *Degrowth studies*, le problème est toujours le même : celui de la définition que nous mettons au mot décroissance. À nous de défendre la nôtre.

Propos recueillis par Bernard Legros et Alexandre Penasse

1. André Amar, *La croissance et le problème moral, Les cahiers de la Nef*, Objecteur de croissance, 1973.
2. C'est le titre d'un de ses livres d'entretiens avec l'écrivain David Cayley (Actes Sud, 2007).
3. *Brèves de psy*, Favre, 2016.
4. Bernard Charbonneau, *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire*, Denoël, 1963.
5. Charles Silvestre, secrétaire de la Société des amis de *L'Humanité*, 28 août 2009.
6. <https://vincent.chey.net/reponse-a-philippe-corcuff.htm>
7. *Le Changement*, Le Pas de côté, 2013.
8. *La Décroissance*, n°193, octobre 2022.
9. « 20 ans de décroissance : ébauche d'un bilan », *Kairos*, n° 55, juin-juillet-août 2022.
10. *Décroissance ou décadence*, Le Pas de côté, 2014.
11. C'est-à-dire le réductionnisme consistant à considérer l'humain comme un simple agent économique.
12. Timothée Parrique, Twitter, 4 novembre 2020.
13. *Le feu vert*, 1980.

Le « Progrès » comme mythe et comme instrument de pouvoir



Illustration : Lara Pérez Dueñas

Le retour à la lampe à huile, voire le retour à l'âge des cavernes... Celles et ceux qui refusent la 5G et autres technologies sans fil se voient fréquemment attribuer de telles intentions¹. L'ineptie de cette objection saute pourtant aux yeux. Faire autrement en matière de télécommunications n'implique pas nécessairement de renoncer à toute technologie. Il s'agit simplement d'assigner à la technologie des objectifs différents : contribuer au bien commun et à l'autonomie des collectivités ou des personnes, respecter la santé du vivant et les ressources de la planète. D'un point de vue logique, revenir en arrière, lorsqu'on estime s'être trompé, ne signifie pas automatiquement revenir à un point de départ vieux de plusieurs siècles mais peut simplement suggérer de revenir quelques années en arrière, au moment où la décision jugée malheureuse a été prise.

Comment une telle erreur de logique peut-elle être commise par tant de gens supposés intelligents ? Certes, elle peut constituer une manœuvre consistant à caricaturer la position de l'adversaire pour pouvoir ensuite la critiquer. De la mauvaise foi en quelque sorte. Mais il y a autre chose. Il y a, présente implicitement dans bien des esprits, la notion de « Progrès » ; celui, justement, « qu'on n'arrête pas ». Alors, évidemment, si ce Progrès-là existe, le retour en arrière devient un non-sens, voire un sacrilège. Il fait oublier que, dans la vie courante, revenir en arrière sur ses erreurs est un moyen

indispensable d'apprendre et d'explorer l'inconnu, de progresser dans ce que l'on cherche ou entreprend... Si ce Progrès-là existe, cela amène donc à distinguer, d'un côté, la vie courante, où cette loi basique de la vie s'applique, et de l'autre, un domaine où, comme dans une bulle, cette loi ne s'appliquerait pas.

Ce texte se propose d'expliquer pourquoi, à nos yeux, ce « Progrès » est un mythe et, partant, un instrument de pouvoir dans notre monde contemporain.

LES MYTHES

Le terme de mythe possède plusieurs significations dans notre langage d'aujourd'hui. Les mythes peuvent être les grands récits, faisant appel à des divinités, êtres ou forces surnaturelles, expliquant comment le monde a été créé, comment il est régi, quels y sont la place et le rôle des humains. De ce que l'on sait aujourd'hui, la plupart des sociétés ont produit de tels récits. Ils ont deux caractéristiques qui vont nous importer ici. Ces mythes font intervenir une transcendance, une intention globale du cosmos qui dépasse les humains. Leur réalité ne peut être prouvée, ni infirmée, par un

raisonnement logique et par l'observation scientifique² ; l'adhésion à un mythe est du ressort de la foi.

Il existe aussi des formes de mythes laïques. Ce qui est appelé mythe de nos jours peut être aussi la représentation, largement partagée dans un groupe social, que l'on se fait d'un objet, d'un fait ou d'un personnage réels. Cette représentation est enrichie de fantasmes, de connotations qui rendent son objet prestigieux, valorisant, désirable, ou l'inverse. Elle est le reflet des valeurs et de la hiérarchie sociale en vigueur dans cette société en même temps qu'elle les renforce. « *Le mythe est une parole* », écrivait Roland Barthes, figure emblématique de l'exploration de cette acception du mythe. Ainsi décoda-t-il dans *Mythologies*³ (Seuil, 1957) le mythe du Tour de France et de ses coureurs, celui de la nouvelle Citroën... Ces mythes-là ne décrivent pas non plus la réalité telle qu'une approche rationnelle permettrait de l'appréhender. Y adhérer demande, sinon un acte de foi, du moins une conformité à des croyances et à des valeurs. Ils semblent, eux aussi, être une production quasi-naturelle, et en tous cas fréquente, des groupes humains. Ces deux acceptions du mythe ne sont pas séparées par une cloison étanche.

Le mythe comporte parfois une connotation péjorative. Ceci survient en particulier quand un mythe commence à poser problème à certains. D'une part, il peut advenir qu'un mythe soit présenté

comme une Vérité absolue, s'imposant sans discussion à tous. Il devient alors un abus, en particulier au sein d'une société qui est supposée laïque, rationnelle et respectant la liberté de croyance de chacun. D'autre part, un mythe faisant autorité crée, au sein de la société, des ressources et des opportunités en termes de prestige, de capacité d'influence, d'acquisition de richesses matérielles qui vont être inégalement réparties entre les membres de la société. Autrement dit, elle donne du pouvoir à certains sur d'autres. On peut constater avec régularité que les personnes qui incarnent un grand mythe en vigueur dans une société, ses prêtres, ses zéloteurs et ses héros, se trouvent facilement en haut de l'échelle sociale sur le plan matériel ou symbolique. En retour, ces personnes ont intérêt à ce qu'un maximum de membres de la société adhèrent à ce grand mythe et, de ce fait, vont avoir tendance à renforcer sa crédibilité. Ils ont à leur disposition, pour ce faire, la position de prestige, de pouvoir et/ou de richesse qu'ils ont acquise.

LE « PROGRÈS » COMME MYTHE

Le « Progrès » est un mythe contemporain, aux sens où ce mot a été défini ci-dessus. Cette affirmation se démontre au travers de l'analyse de trois glissements de sens du mot « progrès ». Ce dernier désigne au départ l'amélioration quantitative ou qualitative qu'une personne ou une société apporte à ce qu'elle fait. On ne peut donc normalement parler de progrès, tout court, on spécifie nécessairement dans quel domaine ce progrès se constate : courir le 100 mètres, jouer du violon, assurer sa fonction de parent... C'est par trois glissements de sens, non justifiables logiquement, trois impostures en quelque sorte, qu'en partant de là, on en arrive au « Progrès », tout court et souvent avec un P majuscule.

DU PROGRÈS DANS TEL OU TEL DOMAINE AU PROGRÈS TOUT COURT

Il est aisé de reconnaître que notre société a fait des progrès dans certains domaines. Est-ce que nos progrès dans certains domaines signifient que notre société a fait un progrès, tout court, ou, autrement dit, que notre société est meilleure ? Sur ce point les avis divergent. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans ce débat mais de constater que, justement, il y a débat. La réponse dépend des critères que l'on se fixe. Autrement dit encore, on peut constater que des progrès ont été faits dans tel et tel domaines mais il n'existe pas de définition gravée dans le marbre de ce que serait le bien d'une société. En conséquence, il n'existe pas non plus de liste indiscutée des progrès qui comptent le plus pour s'approcher de la société idéale. C'est un sujet sur lequel la philosophie, depuis la Grèce ancienne, n'a jamais pu trouver de consensus. Pourtant, parler de « Progrès », tout court, légitimer une action ou un projet parce qu'il participe ou résulte de ce « Progrès », signifie bien que l'on s'approcherait alors d'une société idéale dont la définition ne souffrirait pas de discussion.

DU PROGRÈS TECHNIQUE AU PROGRÈS TOUT COURT

Un autre glissement, étroitement associé au précédent, est celui qui assimile le progrès technique au progrès tout court. Lorsqu'il est question de progrès tout court, il s'agit presque toujours de l'apparition d'objets techniques. Déjà, Boris Vian, dans les années 1950, dans sa *Complainte du Progrès*, faisait miroiter à sa belle les bienfaits du « frigidaire et de la tourniquette pour faire la vinaigrette ». Si Vian revenait aujourd'hui, sans doute parlerait-il du smartphone et de la montre connectée... Ici encore, aucune justification logique de ce glissement de sens. Les vainqueurs sont ceux qui écrivent l'histoire, dit-on. Ils façonnent également le langage. C'est bien d'une victoire, en effet, que résulte ce progrès tout court. Depuis le début de l'ère industrielle, des voix s'élèvent, comme aujourd'hui, pour protester contre l'envahissement sans limites de ce progrès technique, que ce soit au nom de l'écologie, des inégalités sociales qu'il entraîne ou, plus philosophiquement, du sens de la vie humaine⁴. Mais ces voix n'ont pas gagné, et le langage courant en prend acte. Ici encore, nulle vérité absolue dans tout cela, simplement le résultat d'une compétition entre façons de concevoir la vie et le monde, compétition que l'une a remportée sur les autres, du moins jusqu'à ce jour...

Cette compétition est déjà ancienne : au siècle des Lumières, les penseurs de la modernité visaient à en finir avec l'influence et le pouvoir de la religion chrétienne. Il s'agissait de montrer que l'homme pouvait, par l'usage de la raison, connaître le monde et se rendre comme maître de la nature. Il n'est pas fortuit que *L'Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, à la gloire de la technologie, soit parue à cette époque. Ce n'est pas non plus un hasard si le progrès, tout court, ait été assimilé à celui des sciences et des techniques : ces dernières étaient le moyen de damer le pion à l'idéologie, alors dominante, du surnaturel. Le doute est permis, jusqu'ici, quant au choix de la sorte de mythe que constitue ce Progrès, laïc ou surnaturel, car le discours de ses défenseurs peut faire penser tantôt à l'une, tantôt

à l'autre. Le doute n'est plus permis si on considère un troisième glissement de sens.

LE PROGRÈS TECHNIQUE COMME TRACÉ D'AVANCE ET INÉLUCTABLE

De nos jours, toute innovation technique qui arrive sur le marché peut nous être présentée comme procédant du Progrès et donc, nécessairement à accepter. Les personnes qui objectent à son utilisation sont alors traitées de passésistes, rétrogrades. Tout se passe donc comme si, là aussi, une main invisible guidait l'humanité dans son inventivité pour avancer le long d'un chemin inéluctable et tracé d'avance. C'est ici que Dieu, ou quelque autre nom qu'on donne à la transcendance, exclu par la porte au nom de la Raison, fait son retour par la fenêtre. On raconte que Pierre-Simon de Laplace fut un jour interpellé par Napoléon Ier au motif que, dans ses travaux sur la mécanique céleste, il n'était jamais fait mention de Dieu. Laplace lui aurait répondu : « Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse ». Sans doute faut-il rappeler aux défenseurs par trop zélés du Progrès cette phrase de leur illustre prédécesseur. Pas plus que pour le mouvement des planètes, il n'est besoin de cette hypothèse, celle d'une intervention surnaturelle, pour rendre compte des diverses innovations techniques qui ont été adoptées dans notre société. Il suffit d'y voir le jeu des intérêts et des influences des acteurs en présence.

Ce faisant, on découvre alors que rien n'était inéluctable, qu'une technologie a été adoptée à un moment donné parce qu'une constellation suffisante d'inventeurs, de financeurs et d'usagers a été assez persuasive et puissante pour faire en sorte qu'elle se diffuse. Ceci est assez criant en ce qui concerne la 5G du fait des énormes enjeux financiers qu'elle représente. Mais ce n'est pas un exemple isolé. On peut utilement consulter à cet égard une conférence d'un historien, Jean-Baptiste Fressoz⁵. Il y explicite la thèse selon laquelle le Progrès n'est pas une montée inexorable vers ce qui serait le meilleur, sans qu'il n'y ait jamais eu d'autres alternatives. Il donne plusieurs exemples historiques montrant que les choix technologiques ont été conditionnés par des jeux d'intérêts alors que, à certains moments, d'autres choix, plus écologiques, auraient été possibles.

Ainsi, de glissement de sens en glissement de sens, se fabrique, à partir d'une activité humaine, un mythe, celui du « Progrès ». Comme nous l'avons vu plus haut, il signe la victoire, à ce jour, d'une façon de voir le monde. En façonnant le langage pour le décrire, en faisant oublier les distorsions qu'il lui a fait subir, il contribue à s'imposer comme une évidence, à dire la vérité qui doit nous guider. Il franchit ainsi la limite qui l'amène à usurper cette fonction, à se substituer au libre arbitre de chacun et au débat entre citoyens qui sont supposés être à la base d'une démocratie. Imaginez ce que seraient toutes les conversations où l'on invoque le Progrès si, au lieu de se contenter de ce simple mot, on prenait soin de préciser à chaque fois le domaine dans lequel le supposé progrès s'exerce, pourquoi il est considéré comme tel... Orwell, l'auteur de *1984*, l'avait bien compris : Big Brother s'y employait à simplifier le langage de ses administrés, sûr moyen d'appauvrir leur capacité de réflexion⁶.

LE MYTHE DU « PROGRÈS » COMME INSTRUMENT DE POUVOIR

De nos jours, les technologies qui sont largement développées sont celles qui apportent à leurs promoteurs des profits financiers et/ou du pouvoir. Les technologies alternatives qui prennent davantage en compte le principe de précaution en matière de santé ou d'environnement, qui permettent une plus grande autonomie des utilisateurs sont le plus souvent reléguées dans quelques niches. Tout d'abord, il faut noter qu'existe une convergence, qui n'a rien de magique, entre le mythe du Progrès et la sacro-sainte croissance de nos économistes et des milieux d'affaires. À partir du moment où le Progrès est en fait de l'innovation technique, il appelle à une incessante production de nouvelles technologies. Cela tombe bien, si l'on peut dire... Sans ces innovations à jets continus, peu ou pas de croissance, peu ou pas de promesses aux investisseurs et actionnaires de multinationales de profits futurs. La fortune des puissants de ce monde, et leur pouvoir, reposent en partie sur la croyance du bon peuple dans le Progrès. C'est au moins une brique importante de leur édifice. Nul ne s'étonnera donc que les médias qu'ils possèdent, les recherches en économie qu'ils financent, renforcent cette croyance.

Il n'est donc pas surprenant que l'évocation du Progrès soit largement répandue dans l'argumentaire des pouvoirs politiques ou économiques. Il leur permet de promouvoir des projets technologiques avec cet argument suprême qui disqualifie tout opposant ou toute solution alternative. Ceci est d'autant plus utile pour eux que nous vivons dans une société qui se veut démocratique et laïque, ou qui s'affiche comme telle. Elle doit donc admettre comme

base le débat contradictoire entre opinions opposées. Il n'y règne en principe pas de vérité révélée, s'imposant à tous, la voie qu'elle emprunte devant être celle qui résulte de ce débat.

Nous venons de le voir, cependant, le mythe du Progrès, sous sa forme laïque ou sa forme quasi-religieuse, tend à remplacer les grands récits plus anciens issus de la religion. Ce faisant, il se place au-dessus du débat entre citoyens. Il clôt ce débat, ou il le supprime dès lors que le Progrès est invoqué, impératif indiscutable. C'est en cela qu'il est un instrument de pouvoir efficace : il évite que des opinions dissidentes aient voix au chapitre dans l'esprit d'une majorité de gens adhérent à ce mythe. Balayées, les objections relatives à la santé des populations et du vivant. En d'autres termes, le mythe du Progrès crée de l'indiscutable.

Il présente aussi un autre avantage en matière de pouvoir : il occulte les actions et enjeux des véritables acteurs. Prenons l'exemple du mythe du Père Noël, à l'usage des petits enfants. Ceux-ci imaginent que leurs cadeaux sont apportés par cet homme bienveillant, avec son manteau rouge, ses rennes et son traîneau chargé de paquets. Plus tard, ils s'apercevront que ce sont en fait leurs parents qui vont acheter les cadeaux et que ceux-ci ne passent pas par la cheminée. Plus tard encore, ils réaliseront peut-être que ce cadeau qu'ils désiraient tant a été l'objet d'une campagne de promotion de fin d'année à la TV par une multinationale du jouet. Il en va de même pour les nouveautés technologiques qui arrivent sur le marché, comme la 5G. Nul être divin siégeant sur un nuage, nulle fée voletant avec sa baguette magique, n'ont un jour décidé de faire ce présent aux humains. Pour comprendre pourquoi elle est arrivée là, il faut juste considérer que son développement a été décidé au cours de réunions stratégiques de quelques multinationales, d'entrevues de lobbyistes avec les autorités publiques et que figurent quelque part dans des ordinateurs, des projections financières, des estimations d'impact sur la valeur des actions, de parts de marché et de taux de croissance des bénéficiaires. En d'autres termes, si le mythe du Progrès crée de l'indiscutable, c'est aussi parce qu'il occulte les véritables acteurs et leurs intentions stratégiques. Il évite ainsi que le public ne se pose trop souvent la question : ce qui est bon pour eux est-il également bon pour nous ?

EN GUISE DE CONCLUSION : REMPLACER UN MYTHE PAR UN AUTRE ?

On pourra nous objecter qu'au fond notre propos serait de remplacer ce mythe du Progrès par un autre, une sorte d'écologie intégriste, qu'il ne serait pas plus légitime d'imposer à tous.

Cette objection aurait au moins le mérite d'être plus pertinente que celles que nous avons évoquées au début de ce texte. Elle élève le débat et nous en avons un urgent besoin.

Si nous pointons ici l'usage abusif d'un mythe, le raisonnement vaut aussi pour ce que nous pourrions être tentés d'imposer à tout le monde au nom de la Vérité. La tentation existe, bien évidemment, lorsqu'on est militant. Rester fidèle à ce qui est présenté ci-dessus implique cependant de ne pas chercher à instaurer une nouvelle guerre de religions.

Il s'agit pour nous, certes, de promouvoir nos valeurs, de poursuivre la lutte, entamée il y a plus de deux siècles, pour un usage éclairé de la technologie, respectueux de la santé et du vivant. Il s'agit aussi, ce faisant, de contribuer à l'avènement d'une société où le débat sur la technologie est possible, sans artifices ni jeux de langage manipulateurs, avec un accès de tous à une information diversifiée, avec la conscience chez tous des dépendances ou de l'autonomie qu'elle crée, des jeux de pouvoir qu'elle permet ou pas, des valeurs qu'elle met en jeu. En d'autres termes, notre mission est donc aussi (surtout ?) de relever le niveau des conversations autour de la technologie et de ses usages. Remettre à sa place le mythe du Progrès est un petit pas dans ce sens, un entraînement en quelque sorte, à ce que pourrait être un débat digne des enjeux du XXI^e siècle.

Denis Bourgeois

1. Denis Bourgeois est membre du conseil d'administration de l'association Robin des Toits
2. Voir à ce sujet les limites d'une science fondée sur l'observation et le raisonnement logique, telles que démontrées par Karl Popper in *La logique de la découverte scientifique*, Payot, 1973, édition originale 1934.
3. *Mythologies*, Seuil, 1957.
4. Voir à ce sujet François Jarrige, *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, La Découverte, 2016.
5. <https://www.youtube.com/watch?v=100r504-2wU>
6. George Orwell, *1984*, Gallimard, 1950.

L'empire américain face à l'essor de la Chine, ou le piège de Thucydide

SPARTE ET WASHINGTON CONTRE ATHÈNES ET PÉKIN

L'homme politique et stratège athénien du V^e siècle avant notre ère est passé à la postérité pour son histoire de la guerre du Péloponnèse entre Sparte et Athènes. Selon Thucydide, « ce fut l'ascension d'Athènes et la peur que celle-ci instilla à Sparte qui rendirent la guerre inévitable. ». En 2017, Graham Allison, professeur à Harvard publie *Vers la guerre : la Chine et l'Amérique dans le piège de Thucydide ?*, un ouvrage dans lequel il estime que les mâchoires du piège de Thucydide se sont d'ores et déjà refermées sur les États-Unis, superpuissance sur le déclin, et sur la Chine, concentrée sur son objectif de retrouver la place prééminente qui fut la sienne avant son dépeçage par les pays européens et le siècle d'humiliation¹ qu'elle subit depuis les guerres de l'opium² jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Selon Allison, qu'ils le veuillent ou non, cet engrenage géopolitique a toutes les chances d'entraîner l'aigle américain et le dragon chinois dans une confrontation armée.

De manière surprenante, loin d'en appeler à une prudence redoublée afin d'éviter un tel scénario, Allison en conclut qu'il est urgent d'affaiblir la Chine par tous les moyens. Il écrit ainsi noir sur blanc que « l'armée américaine pourrait former secrètement et soutenir les insurgés séparatistes [...]. Un effort subtil mais concentré destiné à accentuer les contradictions qui sont au cœur de l'idéologie communiste chinoise pourrait, avec le temps, compromettre le régime et encourager des mouvements d'indépendance à Taïwan, au Xinjiang, au Tibet et à Hong Kong. En divisant la Chine et en laissant Pékin s'enliser dans le maintien de la stabilité intérieure, les États-Unis pourraient éviter, ou du moins retarder, la menace chinoise contre la domination américaine³ ».

Pour être schématique, ne serait-ce que parce que l'histoire ne se répète jamais telle quelle, la grille d'analyse thucydienne proposée par Allison est pertinente. Saluées à sa sortie par des sommités telles que Joe Biden et Henry Kissinger⁴, toutes pétries de l'exceptionnalisme américain, les conclusions bellicistes qu'il en tire permettent de mieux comprendre l'agressivité des États-Unis à l'encontre de la Chine, qui n'a fait que croître depuis quelques années, plus encore sous la présidence de Biden qu'à l'époque des tweets de Donald Trump.

LE MOMENT UNIPOLAIRE AMÉRICAIN N'EST PAS LA FIN DE L'HISTOIRE

Les bases du conflit en devenir sont posées avec la chute du mur de Berlin lorsque l'effondrement de l'Union soviétique inaugure le moment unipolaire des États-Unis. C'est le moment d'une supposée fin de l'histoire théorisée par le politologue américain Francis Fukuyama⁵ et l'avènement d'un monde marqué par la suprématie mondiale incontestée des États-Unis et le triomphe de son système capitaliste dit libéral, c'est-à-dire marqué par l'ouverture de nouveaux marchés à la faveur du libre-échange. Moins connu que Fukuyama mais tout aussi influent au tournant des années 1990, John Ikenberry, politologue à Princeton, s'oppose à ceux qui au sein des cercles dirigeants de Washington estimaient alors que, les États-Unis ayant gagné la guerre froide, ils pouvaient se comporter ouvertement comme un empire. Non pas par opposition au principe de l'impérialisme, mais au contraire parce qu'il estime plus efficace de mettre à profit ce moment unipolaire pour établir sur l'ensemble de la planète un ordre libéral international fondé sur des règles, lesquelles sécuriseraient à long terme la domination des États-Unis et de ses alliés. Précision importante du politologue : pour mener à bien un tel projet, il est indispensable d'éviter que d'autres pays émergents puissent construire leur propre système, lequel, sans même leur être concurrent, pourrait, de par sa simple existence, constituer un défi à la *pax americana*. Contrairement aux appels lyriques exprimés depuis la même époque par l'Union européenne (UE) en faveur d'un monde multipolaire dont elle constituerait l'un des pôles, la doctrine officielle des États-Unis, fondée depuis la présidence de Bill Clinton sur les analyses et les préceptes d'Ikenberry est tout autre : il s'agit d'empêcher l'émergence d'un monde véritablement multipolaire au profit d'un monde multipartite fondé sur un ensemble d'alliances et de partenariats dirigés par les

États-Unis⁶. Selon une telle conception, après la décennie bénie des années 1990 et l'intégration brutale des anciens pays de l'Est au monde capitaliste, les efforts de restauration de la puissance russe entrepris par le régime de Vladimir Poutine, et l'affirmation longtemps discrète des ambitions chinoises, mais de plus en plus éclatante sous la férule de Xi Jinping, constituent un double défi thucydien à l'empire américain. Si la confrontation avec la Russie est apparue au grand jour avec la guerre de Géorgie de 2008, puis le conflit en Ukraine depuis 2014, la menace représentée par la Chine est encore beaucoup plus sérieuse pour l'empire américain, et ce notamment d'un point de vue industriel et commercial.

NÉO-LIBÉRALISME ANGLO-SAXON CONTRE CAPITALISME D'ÉTAT CHINOIS

En effet, lorsque l'idéologie néolibérale s'est imposée avec Margaret Thatcher au Royaume-Uni d'abord, Ronald Reagan aux États-Unis ensuite, ces deux pays ont sabordé la base industrielle qui avait fondé leur prospérité et leur puissance depuis la première révolution industrielle, au profit d'un capitalisme financier et spéculatif. La libéralisation accélérée des échanges au cours des années 1990 a entraîné le basculement d'une grande partie de l'appareil productif industriel à faible valeur ajoutée vers les pays de la périphérie du système-monde, le centre — c'est-à-dire les États-Unis et ses alliés les plus proches — concentrant leurs efforts sur les biens et services fondés sur l'innovation technologique et à haute valeur ajoutée. C'est ainsi qu'au cours des décennies suivantes, en raison du faible coût de sa main-d'œuvre, mais aussi d'un productivisme aussi effréné qu'efficace et de sa capacité à incorporer de nouvelles technologies, le capitalisme d'État à la chinoise a permis de transformer le pays le plus peuplé de la planète⁷ en nouvelle *usine du monde*. Vingt ans après son adhésion de 2001 à l'Organisation mondiale du commerce (OMC) et l'adoption de son cadre réglementaire voulu par l'ordre international libéral télégué par les États-Unis, la valeur ajoutée produite par l'économie chinoise est passée de 1.300 milliards à 14.300 milliards de dollars, alors qu'elle ne faisait « que » doubler aux États-Unis et en Europe. Avec 13% des échanges internationaux contre 9% en 2001, la Chine s'est imposée comme la première puissance exportatrice mondiale. Cette explosion de sa production et de ses exportations a eu des conséquences considérables en Europe et encore plus aux États-Unis : en vingt ans, son déficit commercial avec la Chine s'est creusé de 83 à 310 milliards de dollars. On estime que ce mouvement tectonique commercial aurait conduit à la destruction de plus de deux millions d'emplois industriels aux États-Unis entre 1999 et 2011⁸. De plus, le projet de Nouvelle Route de la Soie dévoilé en 2013 offre des perspectives d'expansion économique et commerciale le long de corridors maritimes et terrestres déployés non seulement en Asie, mais aussi en Europe, en Afrique et jusqu'en Amérique latine. Il vise ainsi à inscrire l'Empire du Milieu au cœur du commerce mondial. En un mot, les États-Unis sont en passe d'être battus par la Chine sur leur propre terrain de jeu de la mondialisation capitaliste. Pourtant, ce terrain de jeu était et reste à leur avantage en raison de l'atout maître dont ils disposent : le dollar. Depuis les accords de Bretton Woods conclus en 1944, ils avaient posé les fondements du commerce international d'après-guerre autour de la création du *Gold-Exchange Standard*. Celui-ci était fondé sur une seule monnaie, le dollar américain, toutes les autres monnaies étant définies en dollar et seul le dollar étant défini en or, avec la règle implicite selon laquelle les autres pays ne demanderaient pas la conversion en or des dollars qu'ils détiennent. Si le système favorise bien la reconstruction et la croissance économique des Trente Glorieuses, l'accroissement considérable de leurs dépenses, dues notamment à la guerre du Vietnam, ont conduit les États-Unis à faire tourner leur planche à billets à plein régime. Ils provoquent ainsi une inflation qui s'exporte mécaniquement vers les autres pays tributaires du dollar. En 1971, la crainte que de tels déséquilibres n'entraînent une fuite du dollar vers l'or va conduire le président Richard Nixon à suspendre la convertibilité du dollar.

Pourtant, bien qu'il ne soit plus adossé à l'or ou au moindre bien tangible, le dollar est resté la devise de référence pour les échanges internationaux ainsi que pour les réserves des banques centrales. Aujourd'hui encore, 60% environ de ces réserves sont libellées en

billets verts. Avec un coût de fabrication de quelques cents le billet de 100 dollars, il s'agit là d'un privilège exorbitant pour des États-Unis à même de financer quasi-gratuitement leur déficit budgétaire et leur dette publique par le simple jeu de la création monétaire. Et ils ne s'en sont pas privés : aujourd'hui, leur déficit annuel s'élève à 1.400 milliards et leur dette publique à plus de 30.000 milliards de dollars⁹ ! Ce système foncièrement déséquilibré a pu fonctionner jusqu'à présent grâce au rachat de bons du Trésor américain par les banques centrales des pays disposant d'excédents commerciaux avec les États-Unis. C'était notamment le cas de la Chine, qui, durant des décennies, a recyclé une grande partie de ses excédents commerciaux en achetant des montagnes de bons du Trésor : en 2021, ils en avaient amassé pour plus de 1.000 milliards de dollars. Entre l'exportation massive de produits chinois vers les États-Unis et le rachat massif de bons du Trésor par la Chine, la superpuissance à vocation hégémonique et la superpuissance émergente sont devenues mutuellement dépendantes, tant d'un point de vue économique que financier. En bonne logique libérale, et selon la théorie du « *doux commerce* » cher à Montesquieu, une telle interdépendance aurait dû favoriser une coopération accrue entre les deux géants.

WASHINGTON LANCE LA GUERRE COMMERCIALE ET TECHNOLOGIQUE

Pourtant, c'est au contraire que l'on assiste. En 2016, l'élection de Trump sur le programme protectionniste *America First* ! visant explicitement les produits chinois a marqué un tournant. Accusant le yuan d'être sous-évalué, les États-Unis ont lancé à partir de 2018 une véritable guerre commerciale contre la Chine, en imposant de manière unilatérale, et au mépris des règles de l'OMC, une série de taxes douanières visant à freiner ses importations¹⁰. La Chine a rétorqué en adoptant des mesures similaires contre plusieurs produits américains. En parallèle, Washington a interdit aux entreprises américaines de transférer leurs technologies de pointe vers une Chine accusée de transferts forcés de technologie et de concurrence déloyale. Poursuivie sous la présidence de Biden, cette politique dénote la nervosité des États-Unis, lesquels sont en passe de se faire rattraper voire dépasser par la Chine dans le domaine des technologies du numérique et de la surveillance (5G, robotique, intelligence artificielle, aéronautique, conquête spatiale, etc.), ce qu'il est convenu d'appeler la quatrième révolution industrielle.

VERS UNE DÉDOLLARISATION DU COMMERCE INTERNATIONAL ?

Dans ce contexte tendu, la banque centrale chinoise a commencé à réduire lentement mais sûrement ses avoirs en bons du Trésor US, dont elle ne détient plus à présent « que » 870 milliards. Selon la même logique, elle a aussi engagé un processus de dédollarisation commerciale. Pour être encore limité, il s'agit d'un mouvement de fond qui tente une grande partie des pays du Sud global. Ceux-ci sont non seulement inquiets du niveau abyssal d'une dette que les États-Unis ne pourront bien sûr jamais rembourser, mais aussi de la manière dont Washington use et abuse de l'arme du dollar à des fins géopolitiques et impose des sanctions extraterritoriales au mépris du droit international¹¹. À cet égard, la décision prise par Washington et ses alliés occidentaux de geler 330 milliards de dollars d'avoirs russes à la suite de l'invasion de l'Ukraine et l'intention proclamée de provoquer l'effondrement de l'économie russe a sans doute accéléré la prise de conscience de nombre d'États à travers la planète du risque de trop dépendre du système-dollar, et donc du bon vouloir — jamais garanti — des États-Unis.

LE G7 CONTRE LA CHINE

Lors du Sommet du G7¹² qui s'est tenu à Hiroshima en mai 2023, ses dirigeants ont multiplié les critiques à l'encontre de la Chine, tant pour sa politique vis-à-vis de Taïwan et de Hong Kong que pour ses violations des droits de l'homme, notamment au Xinjiang et au Tibet, ou encore pour ses manœuvres en mer de Chine. Après l'avoir accusée d'ingérence dans leurs affaires intérieures,



Illustration : Roland De Wind

les pays du G7 ont sommé la Chine d'exercer des pressions sur la Russie afin d'obtenir son retrait « immédiat, total et inconditionnel » de l'Ukraine. Enfin et peut-être surtout, la déclaration du G7 comprend un volet économique très offensif : « Nous réduirons les dépendances excessives dans nos chaînes d'approvisionnement essentielles. Afin de permettre des relations économiques durables avec la Chine et de renforcer le système commercial international, nous ferons pression pour des conditions de concurrence équitables pour nos travailleurs et nos entreprises. Nous chercherons à relever les défis posés par les politiques et pratiques non marchandes de la Chine, qui faussent l'économie mondiale. Nous lutterons contre les pratiques malveillantes, telles que le transfert de technologie illégitime ou la divulgation de données. Nous favoriserons la résilience à la coercition économique. Nous reconnaissons également la nécessité de protéger certaines technologies de pointe qui pourraient être utilisées pour menacer notre sécurité nationale sans limiter indûment le commerce et l'investissement¹³ ». La plupart des médias occidentaux ont relayé sans guère de recul cette mise en accusation en règle, parfois même considérée comme une condamnation de la Chine par la « communauté internationale ».

Il est exact qu'au service de ses ambitions, la Chine use et abuse de toutes les ressources conférées par sa puissance économique. Toutefois, lorsque... l'on songe à la manière dont les États-Unis ont abusé de l'arme du dollar et des sanctions extraterritoriales au cours des dernières décennies, que ce soit contre des États — de l'Iran à Cuba en passant bien sûr par la Russie et la Chine —, voire contre des entreprises occidentales — ainsi de BNP Paribas qui dût s'acquitter en 2014 d'une amende de 9 milliards de dollars pour avoir osé effectuer une transaction avec l'Iran, non pas sur le territoire américain, mais simplement parce qu'elle était libellée en... dollars ! —, la sainte indignation des dirigeants du G7 contre la « coercition économique » prête à sourire.

Par ailleurs, le ton impérial¹⁴, et pour tout dire impérial, de la déclaration du G7 à l'encontre de la Chine semble paradoxal : à un moment où le conflit ukrainien tout à la fois s'enlise et comporte de sérieux risques d'escalade, jusque et y compris au niveau nucléaire, les dirigeants du G7 et de l'UE — UE qui y est étroitement associée via ses représentants — devraient sans doute juger utile ou en tout cas prudent de favoriser l'émergence d'un consensus international autour d'un plan de paix réaliste. Tenter de trouver un terrain d'entente à ce sujet avec la Chine, ne serait-ce qu'en sa qualité de puissance nucléaire et membre permanent du Conseil de sécurité des Nations unies relève du bon sens diplomatique. Le fait que l'Union européenne et l'Otan n'en fassent rien démontre simplement leur statut de vassal des Américains.

L'AFFIRMATION DU RÔLE DIPLOMATIQUE DE LA CHINE

À cet égard, et contrairement à la rhétorique guerrière qui prévaut aux États-Unis et en Europe, selon laquelle le conflit ukrainien ne saurait être réglé que sur le champ de bataille¹⁵, la Chine a présenté en février 2023 un plan en douze points. Pourtant fondé sur la Charte des Nations unies¹⁶, le plan chinois a été balayé d'un revers de la main par le camp atlantiste. Sans doute parce qu'il préconi-

sait, en même temps qu'un cessez-le feu et la tenue de pourparlers de paix, de mettre fin à toute sanction unilatérale non autorisée par le Conseil de sécurité des Nations unies, des sanctions qui figurent justement parmi les mesures phares des États-Unis et des Européens. Sans doute aussi parce que, face au déclin désormais manifeste de l'empire américain sur tous les plans autres que technologiques et militaires, la Chine affirme de plus en plus nettement son rôle sur la scène internationale.

PÉKIN RÉCONCILIE LES FRÈRES ENNEMIS DU GOLFE

En avril 2023, réalisé sous les auspices de Pékin — avec le soutien discret de Moscou —, le rapprochement entre l'Iran et l'Arabie saoudite, les deux voisins du Golfe dont l'hostilité réciproque, exacerbée depuis la révolution iranienne de 1979, était soigneusement entretenue par le parrain américain de Riyad, a manifesté de manière éclatante la force grandissante de la diplomatie chinoise. Ce succès suscite les espoirs de paix au Yémen, en proie à une guerre civile aggravée par l'intervention militaire, depuis 2015, de l'Arabie saoudite et des Émirats Arabes Unis. Qualifiée par l'ONU de pire crise humanitaire de la planète, avec 7 millions de personnes au bord de la famine, cette guerre se déroule depuis huit ans dans l'indifférence quasi générale des médias occidentaux. Le fait que lesdits pays occidentaux fournissent des armes, un soutien logistique et du renseignement militaire aux armées saoudiennes et émiraties n'est sans doute pas étranger à ce silence pudique¹⁷.

PÉTRODOLLAR CONTRE PÉTROUYAN

La percée diplomatique chinoise au Moyen-Orient doit aussi beaucoup à sa puissance économique. En effet, le rapprochement entre deux des principaux exportateurs de gaz et de pétrole coïncide avec une véritable révolution dans le commerce international des hydrocarbures : alors que le pétrodollar y régnait jusqu'alors en maître, les Émirats, l'Arabie saoudite et même l'Irak viennent d'annoncer leur intention de conclure, à l'instar de l'Iran, des contrats avec la Chine libellés en yuan¹⁸.

Le fait que ces protégés historiques des États-Unis osent s'affranchir, au moins en partie, de l'hégémonie du dollar, est symptomatique du mouvement de fond enclenché en 2014, déjà à propos de la question ukrainienne. En effet, les sanctions qui lui avaient été imposées à la suite de son annexion de la Crimée avaient frappé durement l'économie russe, laquelle faisait alors partie intégrante d'un système financier international dominé par le dollar. Ce premier choc avait alors conduit Moscou à se rapprocher de Pékin qui, on l'a vu, dans le cadre de la guerre commerciale avec les États-Unis, cherchait aussi à minimiser l'avantage considérable conféré à Washington par sa détention du monopole de la devise de référence. Ainsi que le relève une note de l'École de guerre économique consacrée à la dédollarisation¹⁹, les États-Unis ont aujourd'hui à subir les conséquences de la *militarisation*²⁰ du dollar au service de ses intérêts à laquelle ils se sont si souvent livrés²¹.

En cette année 2023 de tous les dangers et de toutes les incertitudes géopolitiques suscités par la guerre en Ukraine, les BRICS (Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud) ont déclaré qu'ils souhaitent une nouvelle forme de monnaie commune. À terme, celle-ci pourrait servir d'instrument de réserve et de moyen de paiement à l'intérieur de leur zone ainsi qu'avec les pays qui, tels que l'Argentine, l'Iran, la Turquie, l'Arabie saoudite, l'Algérie et l'Égypte s'en rapprochent. Inutile de préciser que la création d'une telle monnaie qui servirait à renforcer la cohésion d'un bloc indépendant du dollar et des États-Unis a peu de chance de remporter les faveurs de ce dernier.

CONTRE LE DÉCLIN, LA TENTATION DES ARMES

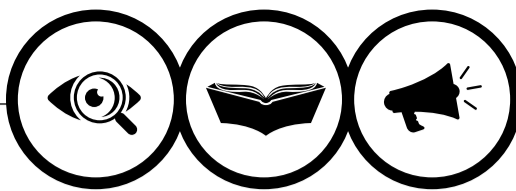
Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis jouissaient de tous les attributs de la superpuissance à vocation hégémonique. À partir des années 1980, du fait de sa politique néolibérale, sa puissance industrielle s'est érodée et ses déficits commerciaux ont atteint des niveaux records ; déjà écorné par ses interventions militaires tous azimuts, le prestige international du pays de la statue de la Liberté, phare auto-proclamé de la démocratie dans le monde, s'est effiloché. Les mensonges et les massacres de la guerre en Irak lui ont porté un coup fatal aux yeux de milliards de citoyens du monde entier. Son statut de superpuissance repose désormais essentiellement sur les trois piliers que sont l'innovation technologique, l'arme du dollar et, enfin, la puissance militaire. Cette dernière reste considérable car, avec un

budget de la défense de plus de 700 milliards de dollars — soit 40% des dépenses militaires du monde entier —, 800 bases militaires et 200.000 hommes répartis tout autour du globe, les États-Unis sont déterminés à maintenir leur suprématie en ce domaine. À supposer que le processus de dédollarisation s'amplifie et que la Chine parvienne à faire jeu égal voire à dépasser les États-Unis en matière technologique, ne resterait guère à un pays au bord de la banqueroute que son pilier militaire pour tenter de conserver son statut hégémonique. Or, toute l'histoire des États-Unis démontre qu'ils hésitent rarement à employer la force, que ce soit directement ou par procuration.

Alors que l'ascension de la Chine se poursuit, le piège de Thucydide est en train de se refermer sur ces deux géants engagés dans une concurrence féroce au sein du système capitaliste mondialisé. À défaut d'un abandon du paradigme de la croissance économique à tout crin et de la poursuite de la suprématie militaire, une collision frontale, à Taiwan ou ailleurs, semble inéluctable.

S. Kimo

1. Selon l'expression consacrée en Chine.
2. Les guerres de l'opium de 1839-42 et 1856-60 opposèrent la Chine de la dynastie Qing, qui voulait interdire le commerce de l'opium sur son territoire, au Royaume-Uni qui voulait l'imposer en paiement des marchandises qu'elle importait. La diplomatie de la canonniers, le sac du Palais d'Été et la défaite de l'armée chinoise en 1860 contre l'armée britannique alliée à celles des États-Unis et de la France, ont contraint la Chine à signer des traités inégaux ; c'est ainsi que, dès 1842, le Traité de Nankin avait concédé Hong Kong pour 99 ans à la Grande-Bretagne.
3. Pp. 224-225 de l'édition américaine du livre, cité dans *La Chine est-elle impérialiste ?*, de Rémy Herrera et al., 2023 ; cf. notamment le chapitre consacré par John Bellamy Foster à « La nouvelle guerre froide contre la Chine » et auquel cet article doit beaucoup.
4. Alors secrétaire d'État de Nixon, Kissinger avait favorisé le rapprochement des États-Unis avec la Chine afin de la détacher de l'URSS, alors considéré comme l'adversaire principal. Pour les mêmes raisons, Kissinger plaide aujourd'hui pour un compromis avec la Russie autour de l'Ukraine, ceci afin d'éviter que Moscou bascule dans l'orbite de Pékin, le nouvel adversaire principal.
5. *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*, 1992.
6. Cf. par exemple le discours de Hillary Clinton, alors Secrétaire d'État de Barack Obama, prononcé le 15 juillet 2009 au Council on Foreign Relations ; cité par John Ikenberry dans son ouvrage *Liberal Leviathan*, 2012.
7. Avec plus de 1,4 milliards d'habitants chacun, la Chine est en passe d'être dépassée sur ce point par l'Inde.
8. Selon les mêmes sources, la France en aurait perdu 270.000 entre 2001 et 2007 ; <https://www.lesechos.fr/monde/enjeux-internationaux/commerce-les-chiffres-fous-de-leconomie-chinoise-1371678>
9. Soit 150% de son produit intérieur brut (PIB) ; 70.000 milliards, soit 350% du PIB si l'on compte aussi la dette des entreprises et des ménages américains ; <https://elucid.media/economie/surendettes-350-pib-etats-unis-cumulent-70000-milliards-dette-totale/>.
10. En septembre 2020, l'OMC a dénoncé comme contraires au droit du commerce international les droits de douane mis en place par les États-Unis contre la Chine.
11. Il s'agit de sanctions que les États-Unis décident d'imposer en-dehors de ses frontières à des personnes physiques ou morales de pays tiers.
12. Constitué à l'origine en 1975 comme un groupe de discussion et de partenariat économique entre les « sept principales démocraties industrialisées », le Groupe des sept (G7) rassemblait Canada, France, États-Unis, Allemagne, Italie, Japon et Royaume-Uni ainsi que les dirigeants de l'Union européenne. Admis en 1998, la Russie en a été exclue après l'annexion de la Crimée en 2014.
13. <https://www.consilium.europa.eu/media/64497/g7-2023-hiroshima-leaders-comunique%3%A9.pdf>
14. En matière de rhétorique offensive, Pékin n'est pas en reste. Voir à ce propos le document étonnant de dureté publié le 20 février 2023 par le ministère chinois des Affaires étrangères pour dénoncer « l'hégémonie américaine et ses périls » : https://www.fmprc.gov.cn/mfa_eng/wjbxw/202302/t20230220_11027664.html
15. Selon les propres mots de Joseph Borrell, haut représentant de l'UE pour les Affaires étrangères et la Politique de sécurité, en avril 2022, contribuant ainsi à torpiller des négociations menées à Ankara entre représentants de Kiev et de Moscou.
16. <https://www.fmprc.gov.cn/fra/gjhdq/xo/1786/1787/>
17. Par exemple, Amnesty International a révélé en 2020 que le camp d'entraînement de l'entreprise belge John Cockerill situé en France dans l'ex base militaire de Commercy, formait des soldats saoudiens combattant au Yémen.
18. <https://thecradle.co/article-view/23348/the-first-china-uae-gas-deal-in-yuan-a-new-blow-to-dollar-dominance>
19. <https://www.egge.fr/infoguerre/la-dedollarisation-des-economies-fin-de-lerede-puissance-des-etats-unis>
20. Ou « weaponisation » dans le texte.
21. <https://elucid.media/economie/regne-dollar-americain-debut-fin-dedollarisation/>.



VU, LU, ENTENDU



C'est à une enquête digne du commissaire Adamsberg que s'est livrée Fred Vargas dans son dernier ouvrage qui, pour le coup, n'a rien de fictionnel. L'enjeu ? Rien moins que l'évolution corrélée du climat et de l'usage de nos ressources énergétiques. Selon l'autrice, la décroissance aura bien lieu, dès 2040 et peut-être même avant. Mais, contrairement aux rêves caressés par ceux qui prônent, à juste titre, une inversion du dogme de la croissance à tout prix, fût-elle

soi-disant « verte et durable », cette décurie se fera, selon Vargas, de manière contrainte et forcée et elle sera violente, générant récession et chaos socio-économique sans précédent. À l'origine de ce grand collapsus, selon elle, le tarissement définitif des ressources pétrolières, à l'horizon 2045 tout au plus. Le paradoxe, c'est que cette chronique d'une mort annoncée du pétrole, prélude à une apocalypse socio-économique, sera plutôt une bonne nouvelle pour l'évolution du climat terrestre. Alors, fin du monde contre fin du mois, le match retour ? C'est en effet de cela qu'il s'agit. Reprenant les quatre scénarios du GIEC pour l'évolution du climat à l'horizon 2100, l'autrice écarte d'emblée comme hautement improbable le « scénario du pire », à savoir une élévation des températures moyennes globales de 3,5° C. Son « pari » se situerait plutôt autour d'une élévation approximative de 1,7° C, suivie d'une stabilisation climatique aux alentours de 2080, ce qui, notons-le, générerait déjà de très sérieuses difficultés d'adaptation pour une bonne moitié de l'humanité. Mais n'est-elle pas trop optimiste ? D'une part, pour arriver à ce résultat, elle table sur la fin définitive du pétrole, dont quasiment plus une goutte ne sortirait des puits à partir de 2040, y compris sous la forme de schiste bitumineux, filière dont elle prédit l'abandon, faute de rentabilité suffisante. Est-ce si certain ? Outre la découverte toujours possible de nouveaux gisements, rien n'indique que l'actuel moratoire de Joe Biden sur l'exploitation du pétrole de la zone Arctique ne soit pas remis en cause par l'un de ses successeurs, surtout s'il s'agit de... Donald Trump, qui a déjà annoncé son intention de réautoriser les forages. D'autre part, le pétrole n'est pas le seul à émettre des gaz à effet de serre. Resterait en lice le gaz et le charbon, aux réserves beaucoup plus importantes, et dont la transition pseudo « verte » vers le tout électrique et numérique, tant prisée par la Commission européenne notamment, est si gourmande... Au-delà de ses hypothèses (très) audacieuses, Vargas a le mérite de pointer de vrais enjeux, tout en dénonçant au passage l'effarant manque de vision à long terme de nos élites (bien)pensantes.

Fred Vargas, *Quelle chaleur allons-nous connaître ? Quelles solutions pour nous nourrir ? L'humanité en péril-2*, Flammarion, 2022, 350 pages.

Alain Gaillard



Dans la lignée des ouvrages précurseurs et toujours d'actualité d'Edward Herman et de Noam Chomsky sur *La fabrique du consentement* (aussi publié par Investig'Action) et d'Anne Morelli sur les *Principes élémentaires de propagande de guerre* (que les éditions Aden viennent de rééditer à point nommé dans une version mise à jour et augmentée), Michel Collon et le collectif Test Média International analysent le travail de désinformation que mènent les médias de masse dans leur couverture de la guerre en Ukraine. Ce faisant, il poursuit son travail de fond engagé depuis la guerre du Golfe contre les *médiamentonges* de la propagande au service de l'impérialisme américain et de ses alliés occidentaux. Toujours aussi agressive et brutale en cas de guerre, cette propagande s'articule toujours autour de cinq grands principes. Ceux-ci consistent à 1) masquer les intérêts économiques sous-jacents au conflit ; 2) en occulter les racines historiques ; 3) diaboliser l'ennemi ; 4) se présenter comme victime pour, enfin, 5) monopoliser et empêcher le débat. Il s'agit de bannir l'analyse rationnelle (principes 1 et 2) pour jouer sur les émotions (3 et 4) et enfermer le public dans le seul discours officiel (5), sans hésiter de recourir à la censure (5), comme on l'a vu avec l'interdiction de Russia Today et Spoutnik dès mars 2022. La couverture médiatique du conflit ukrainien applique ces vieilles recettes à un niveau jamais atteint jusqu'alors. En effet, les médias de masse, les agences de presse et les réseaux sociaux n'ont jamais été aussi concentrés et dépendants de groupes privés, lesquels ont intérêt – au sens idéologique mais aussi économique et financier du terme – à propager le *naratif* forgé par Washington et l'OTAN. À partir de 50 exemples précisément illustrés et sourcés, l'auteur nous aide à démonter cette propagande, non pas seulement depuis l'invasion russe de 2022, mais aussi en remontant aux origines du conflit. Il apporte ainsi les preuves que la sous-secrétaire d'État américaine Victoria Nuland était bien à la manœuvre sur la place Maïdan en 2014. Les propos très clairs et pédagogiques des auteurs sont servis par une présentation soignée et des illustrations remarquables. Un beau livre à lire et à offrir d'urgence !

Michel Collon, *Ukraine, la guerre des images. 50 exemples de désinformation*, Investig'Action, 2023, 417 pages.

F. M.



« Solastalgie », est un terme assez récent puisqu'il a été « inventé » en 2003 par un philosophe de l'environnement australien, Glenn Albrecht. Ce terme désigne la détresse psychique de ceux qui souffrent des catastrophes passées ou surtout futures si on ne réagit pas vigoureusement pour lutter contre le changement climatique et la destruction de la biodiversité. Pour éclairer ce syndrome qui se multiplie, l'auteur, Martin Hirsch, a écrit un roman, *Les solastalgiques*, qui met en scène ceux qui cherchent « comment agir » efficacement pour annihiler les causes qui menacent l'avenir de la planète et de l'humanité. La forme roman permet de décrire l'introspection de ceux qui se demandent s'il est légitime d'utiliser des méthodes illégales. Le roman présente les réflexions des militants radicalisés qui se sentent impuissants : pétitions, tribunes dans les médias, manifestations... se sont multipliées sans que cela ne remette en question le productivisme et le consumérisme orchestrés par le capitalisme. Réunis dans un village normand quasi abandonné, deux groupes, celui des quinquagénaires occupant de hautes fonctions dans l'intelligentsia française et celui des jeunes fans d'informatique, organisent une espèce de société secrète qui réfléchit intensément avant de – peut-être – agir efficacement sur le terrain. Hirsch est certainement très intime avec les débats qui animent les militants radicalisés car quasi aucune des tentatives d'actions illégales n'échappe aux remue-ménages des occupants de ce phalanstère. Ils ne s'offusquent guère d'être traités de complotistes puisque c'est bien un complot qu'ils préparent en se posant la question : « Comment sauver l'humanité contre elle-même ? ». Les propositions, excentriques ou plus ou moins réalistes, se succèdent et peu à peu s'impose l'idée de s'introduire dans les systèmes informatiques des institutions les plus nocives au moyen des *hackers* présents dans le groupe. Une question centrale est le choix des cibles de leurs actions. Il importe que les cyber-attaques affectent des entreprises très néfastes, et ce sans avoir des effets négatifs sur l'ensemble de la société, car cela aurait pour conséquence de donner prise aux défenseurs de l'immobilisme qui crieraient immédiatement à l'éco-terrorisme. Les croisières de luxe et les fabricants de SUV sortent du lot. Ne divulguons pas la fin du récit qui apportera quelques surprises.

Martin Hirsch, *Les solastalgiques*, Stock, 2023, 350 pages.

A.A.



Damien Darcis est professeur de philosophie à la faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'Université de Mons. L'auteur, que nous ne connaissons à vrai dire pas avant la lecture de cet ouvrage, arpente les monts d'une critique de la modernité et des effets réifiants du modèle capitaliste (en ne prononçant toutefois que très peu le nom de la bête) et s'appuie volontiers sur les écrits de Bernard Charbonneau, penseur français et pionnier de l'écologie politique. Le livre se

subdivise en deux parties principales : la première explore l'histoire de la disparition des communautés paysannes, pour qui (et contrairement aux modernes que nous sommes) la nature n'était pas un concept. On apprend qu'il s'agissait plutôt pour les paysans d'établir une relation de co-construction avec l'environnement qui les entourait. La deuxième partie, quant à elle, met particulièrement l'accent sur des initiatives telles que les ZAD (zone à défendre), où la question de savoir « comment faire territoire ensemble » est cruciale. Le thème fortement original de l'ouvrage se retrouve dans l'idée que la nature, telle qu'on se la représente à l'époque de la modernité, est en réalité une notion construite par l'homme qui a fait son apparition véritable dans le courant du XVIII^e siècle. C'est-à-dire que si la nature avait bien entendu un sens dans les époques précédentes (et pour d'autres cultures que la nôtre), elle n'était pas désignable par un concept en particulier : « La représentation de la nature (et les sentiments qui y sont liés), n'existe pas en elle-même. Comme toute représentation, elle prend sens par opposition à d'autres ». Retenons, également, la manière avec laquelle l'auteur témoigne dans son récit que même les environnements *a priori* les plus sauvages que l'homme fréquente sont anthropisés. Intéressant.

Damien Darcis, *Pour une écologie libertaire. Penser sans la nature, réinventer des mondes*, Eterotopia, 2022, 185 pages.

K. C.



Dans cet essai visant à resituer le rôle de la désinformation de masse dans le monde contemporain, Matthieu Amiech analyse, dans la première partie de son ouvrage, la situation politique des pays du monde capitaliste. Il adopte la seule position intellectuellement honnête qui est de récuser tout autant le complotisme que l'anti-complotisme. Pour lui, le phénomène complotiste est le résultat de décennies de dépolitisation, ce qui aboutit à nous faire oublier les véritables questions, celles que nous devrions nous poser. Par exemple : quelle vie voulons-nous réellement vivre, et que sommes-nous prêts à mettre en œuvre pour cela ? Dans la seconde moitié de son ouvrage, il relativise le phénomène complo-

tiste qui, selon lui, se nourrit de la numérisation du monde, un projet qui est au centre de la politique de domination depuis de nombreuses décennies. Il se demande s'il y a vraiment quelque chose de nouveau dans ce qui advient depuis la prétendue pandémie, et conclut qu'il n'y a pas de complot, seulement une volonté farouche de poursuivre sur la voie du développement industriel et de gagner cette course à la puissance qui nous asservit.

Matthieu Amiech, *L'industrie du complotisme. Réseaux sociaux, mensonges d'État et destruction du vivant*, La Lenteur, 2023, 211 pages.

Philippe Godard

« [Pourtant], le seul but que je poursuis est d'éclairer cette infamie qui a fait de nous des prisonniers numérotés, afin de nous donner envie de rompre avec ses deux mamelles, le joug de l'État et l'aliénation aux machines ». Poursuivant son œuvre de propagation de la pensée anti-industrielle, l'essayiste-troubadour Hervé Krief nous propose un court essai historique montrant que les racines du totalitarisme numérique remontent au règne autoritaire de Napoléon III, auquel succéda l'idéologie coloniale qui « fut prépondérante dans la marche en avant de cette modernité industrielle ». Au siècle suivant, par le truchement du management bureaucratique et du déploiement de la puissance industrielle, l'héritage du nazisme s'est transmis au monde occidental « libéré ». De l'autre côté de l'Atlantique, avec le projet Manhattan qui aboutit aux bombardements de Hiroshima et Nagasaki, les États-Unis ont fait basculer l'humanité dans la toute-puissance diabolique et la possibilité de son auto-destruction. Hervé Krief rappelle que ceux-ci et les nazis ont économiquement collaboré dès avant la guerre, avec l'antisémite Henry Ford, Bayer et IBM. Puis arriva Internet, accomplissement de la cybernétique. La dépendance actuelle de notre santé et de notre alimentation au système marchand et technicien, ainsi que l'abrutissement dû aux smartphones signent le triste tableau de notre condition hétéronome, présentée par le discours dominant comme une béatification. QR code et crédit social pour tous ? « À moins que... », conclut l'auteur.

Hervé Krief, *La béatification. Sa lente survenue, de Napoléon III au crédit social*, Quartz, 2023, 95 pages.

B. L.



Avec ce livre écrit par un auteur canadien, nous lisons une lettre de 87 pages sans nous en rendre compte tant le texte est magistral et percutant. On pourrait résumer cet essai en une seule phrase : « Quelqu'un qui n'a rien écrit à quelqu'un qui a tout ». De cette correspondance va surgir la colère, le désarroi, l'impuissance mais aussi les reproches et les accusations. Pierre Lefebvre touche à l'essentiel : « Les pauvres et les riches ». Il démontre l'absurdité du « toujours plus » des industriels, il tire à boulets rouges sur la rentabilité, il condamne la destruction de notre planète... Ce n'est pas une profession de foi politique, ni un roman, ni une biographie, ce sont juste des phrases brûlantes mettant en exergue les inégalités qui corrodent notre société. Lefebvre est québécois et, par définition, sa prose est émaillée de tournures de phrases et de mots chantant comme là-bas. Heureusement, un lexique clôture le texte et nous éclaire sur des termes comme « robineux », « garrocher », « pantoute » ou encore « tralée ». Après ce voyage épistolaire, on comprend l'urgence de changer le monde, notre monde.

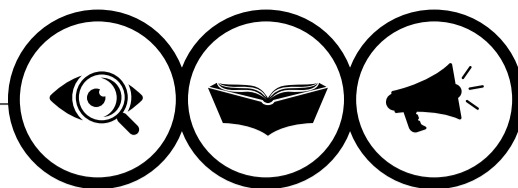
Pierre Lefebvre, *Le virus et la proie*, Ecosociété, 2023, 87 pages.

Marie-Ange Herman



Gérald Brassine, psychothérapeute éricksonien spécialisé dans le traitement du stress post-traumatique s'originant dans les abus sexuels, co-signe une introduction théorique et pratique à l'hypnothérapie aux importantes conséquences sociétales. La question du traumatisme est à la fois clinique et politique. D'une part, elle demande une compréhension claire de sa symptomatologie paradoxale et de sa thérapie. D'autre part, on le sait au moins depuis Sade (1791),

William James (1912) et Michel Foucault (1954), la psychothérapie possède toujours une dimension politique, tandis que le cadre politique lui-même suscite certaines aliénations et incite l'usage de certaines thérapies au détriment d'autres approches jugées inorthodoxes, subversives, non-scientifiques, etc. L'alliance entre la psychanalyse et le libéralisme est d'ailleurs emblématique (Krivine, 2015). Ce livre s'adresse donc au public cultivé, soucieux de saisir les enjeux existentiels et sociétaux des traumatismes, aux victimes de traumatismes, désireuses de comprendre l'état de stress post-traumatique qui handicape profondément leur quotidien et les rend susceptibles de revivre encore et encore le même type de traumatisme, et aux thérapeutes à la recherche d'un outil efficace et respectueux de l'humanité de chacun. Sa lecture ne dispense bien sûr pas d'une psychothérapie ou d'une formation en hypnothérapie, mais elle permet de mieux comprendre ce qui

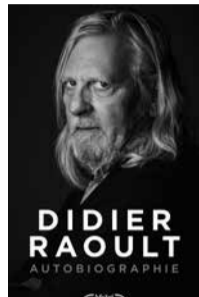


VU, LU, ENTENDU

est impliqué par l'art de prendre soin, c'est-à-dire de prévenir les épisodes critiques, de soulager les douleurs et les peines, et de guérir de traumatismes lourds. Conceptuellement, elle offre également des passerelles entre thérapie brève (P. Watzlawick), systémique (G. Bateson), et hypnose conversationnelle (M. Erickson, et K. Thompson).

Gérald Brassine & Nadia Tonglet, *Surmonter le traumatisme. Initiation à la PTR*, Satas, 2022.

Michel Weber



A priori, rien ne prédisposait ce mandarin de la médecine, notable reconnu au sein de la bonne société marseillaise, à devenir le fer de lance de la résistance contre la dictature sanitaire qui s'est abattue sur la France en 2020. Rien sans doute, sinon son héritage familial ancré dans la résistance à l'occupant nazi : médecin militaire, son grand-père a rejoint dès 1940 le réseau Mithridate, puis l'Orchestre rouge. Eux aussi engagés dans la Résistance, ses parents ont inculqué à leurs enfants les valeurs de courage, d'honneur et de résistance à l'autoritarisme imbécile et à l'injustice. Raoult s'est imposé comme une sommité mondiale de la recherche contre les maladies infectieuses. Tirant parti d'innovations technologiques dans la génomique, il a multiplié les découvertes de bactéries et de microbes – plus de mille ! – et contribué aussi à créer une discipline nouvelle, la paléo-microbiologie, qui lui permettra de déterminer les causes probables de la mort du Caravage, en 1610 ! Chargé de multiples missions par l'OMS, il s'était rendu dans la région des Grands Lacs après le génocide rwandais, où il avait pu vérifier l'efficacité de l'ivermectine. Son expérience internationale l'a convaincu que l'observation des pratiques traditionnelles de pharmacopée est une source très intéressante et trop peu explorée. Ce constat place Raoult en porte-à-faux vis-à-vis de ces « collègues sans grande expérience dans la mise au point de stratégies thérapeutiques qui considèrent de prime abord qu'à maladie nouvelle il ne peut y avoir d'autre réponse qu'une molécule nouvelle produite par l'industrie pharmaceutique. Avec à la clé des tarifs délirants et des profits considérables pour le laboratoire titulaire du brevet ».

La manière dont il retrace les péripéties de la période covid et son combat pour faire valoir l'intérêt général et le simple bon sens apportent un éclairage remarquable sur le panurgisme et la corruption qui prévalent au sein de l'OMS et des autorités françaises et européennes. Il démontre à quel point elles servent avant tout les intérêts financiers des grands labos. L'épisode du Remdesivir et des bénéfices engrangés au gré des variations boursières des actions de Gilead est édifiant. Rappelant que le scepticisme est une condition *sine qua non* de la recherche scientifique, Raoult conclut par une mise en garde contre les dérives d'une société qui prétend interdire « de penser autrement que ce que je pense car ce que je pense est la vérité ». Ce que Hannah Arendt appelait le totalitarisme.

Didier Raoult, *Autobiographie*, Michel Lafon, 2023, 331 pages.

F. M.



Dans la veine de Pierre Bourdieu et d'Alain Accardo, Laurent Mucchielli fait partie des sociologues critiques et engagés, par opposition aux sociologues « de service » et au service du pouvoir. « *C'est d'abord l'engagement personnel dans le débat public qui fait l'intellectuel* », écrit-il, et celui-ci « *n'est pas un expert, il est même tout le contraire d'un expert* », car il prend « *le risque de la vérité* ». Après avoir évalué avec sévérité la période covidienne dans des ouvrages remarquables (les 2 tomes de *La doxa du covid*), ce livre-ci y revient en partie, mais aussi sur d'autres thématiques auxquelles l'auteur s'intéresse depuis longtemps : la banlieue et la culture hip-hop, les Gilets jaunes et la question de la démocratie. À rebours des discours politiques et journalistiques, l'étude est précise, rationnelle, référencée, fuit les biais idéologiques et démontre que la démocratie n'est plus qu'un vain mot au « *pays des droits de l'homme* », que l'on devrait rebaptiser « *pays de la propagande politico-industrielle* », entre « *[...] petite montagne de mensonges, de dissimulations, de manipulations, de fraudes, de conflits d'intérêt, d'infractions majeures à l'éthique médicale et à l'éthique de la recherche, de compromissions et de lâchetés diverses et variées [...]* » et corruption dans les sciences bio-médicales. Le tableau sans concession qu'il dresse de l'état des médias a de quoi inquiéter. Ne prenons qu'un seul exemple, le fameux *fact-checking*, qui est « *un genre de journalisme low cost dans lequel on ne sort plus jamais de son bureau ni de son ordinateur tout en prétendant dire le vrai du faux sur n'importe quelle question* ». Mucchielli termine son écrit par une défense des soignants qui, au moment de la parution du livre, étaient toujours suspendus par l'État macroniste.

Laurent Mucchielli, *Défendre la démocratie : une sociologie engagée*, Éolienne, 2023, 308 pages.

B. L.



Le philosophe Mehdi Belhaj Kacem s'est fait remarquer, durant l'épisode « covidiste », par son refus absolu de la vaccination, du masque, etc., et sa critique des intellectuels, notamment français. Ceux-ci, pour leur immense majorité, ont approuvé les incohérences de l'État, s'y sont soumis et nous ont fait croire qu'un dictateur comme Macron avait raison. Dans cet entretien avec la philosophe Marion Dapsance, toute la période et les divers errements des intellectuels et des militants de diverses obédiences sont remis en perspective, avec l'idée qu'au-delà de la digitalisation du contrôle et de l'abrutissement des foules, se profile désormais plus nettement une véritable stratégie transhumaniste. Les deux philosophes surfent sur des concepts philosophiques que l'on parvient à suivre sans problème, même sans bagage en la matière, et creusent de concert leur sujet. Certains passages sont passionnants, comme lorsque Mehdi Belhaj Kacem explique en quoi il est, finalement, anarcho-situationniste ; même si l'on n'est pas obligé d'être d'accord avec lui, au moins, son mode de présentation suscite la réflexion. D'une manière générale, on sort de cette lecture avec des arguments souvent décisifs sur l'effondrement politique et éthique de l'Occident, sans cependant que certaines questions pratiques soient abordées, et notamment comment œuvrer pour que cette implosion de l'Occident, sous le poids de la bêtise et du cynisme de ses élites autoproclamées, débouche sur autre chose qu'une guerre, civile ou internationale, voire mondiale. Mais le remue-méninges est bel et bien au rendez-vous !

Mehdi Belhaj Kacem et Marion Dapsance, *Le Mythe transhumaniste. Discussion philosophique sur les tenants et aboutissants de la « crise covid »*, Tinbad, 2023, 104 pages.

Philippe Godard



Olivier Lefebvre est un ex-ingénieur en rupture de ban qui a l'intention de faire tache d'huile parmi son ancienne confrérie. On peut considérer sa *Lettre* comme un manuel d'incitation à la désertion, sur base d'une situation préoccupante : « *[l'ingénieur dissonant] produit les moyens techniques permettant à une partie de l'humanité de creuser toujours plus efficacement le sillon la conduisant à la catastrophe* ». L'auteur a entrepris une enquête sociologique de terrain – terrain qu'il connaît donc parfaitement –, avec des incursions dans la philosophie et la psychologie. Comme Marius Blouin (*De la technocratie*, Service Compris, 2023), il rejoint la thèse de la domination de la technocratie sous le capitalisme, dont les ingénieurs sont les états dépolitisés (bien que jouant par devers eux un rôle politique), conformistes, obéissants, aliénés au Spectacle (Guy Debord) et au confortable cycle travail/loisirs, et pour certains victimes de la dissonance cognitive – c'est à ceux-ci que l'auteur s'adresse. Leur profession étant socialement valorisée, ils sont confortés dans leur rôle et persuadés que, munis d'une pensée mathématique et calculatoire sur-développée, ils sont aptes à trouver une solution technique à tous les problèmes que rencontre l'humanité. Pour les ingénieurs, « *la science (physique) est la forme la plus noble de la connaissance et [qu'elle est] bonne en soi* ». Même s'ils sont bien rémunérés, l'argent n'est pas leur vraie motivation, plutôt « *la curiosité de savoir ce qu'il serait possible de faire* ». Cependant, ils ont aussi « *la capacité de se couper du sensible* » et d'élaborer des « *narrations rationalisantes* » pour justifier leur « *bullshit job* » (David Graeber) qui leur procure un avantageux mode de vie bourgeois. Lefebvre invoque aussi la banalité du mal (Hannah Arendt) et la servitude volontaire (La Boétie) pour caractériser cette profession. Plutôt que de tenter vainement de changer le système de l'intérieur, il invite ses ex-confrères à sortir de leur « *cage dorée* » en écoutant leurs affects, en se posant comme sujets désirants et en refusant de parvenir. Et *in fine* il nous invite à nous réapproprier collectivement la question technique.

Olivier Lefebvre, *Lettre aux ingénieurs qui doutent*, L'Échappée, 2023, 138 pages.

B. L.



Livre très important, mais, comme tant d'autres sur ce sujet, unilatéral. Cela ne doit pas empêcher de le lire – ce qui concerne surtout les personnes qui, révoltées par les responsabilités accablantes de l'Ouest dans la guerre en Ukraine, embellissent le pouvoir russe. Nicolas Werth est un des principaux spécialistes de la Russie contemporaine. Contributeur au *Livre noir du communisme*, les rédacteurs du *Monde diplomatique* ayant fortement critiqué cet ouvrage avaient reconnu la valeur de l'apport de Werth. D'origine russe et parlant la langue de Pouchkine, il a toujours recouru abondamment aux archives étatiques. Essentiel : même pour les non-russophones, les données qu'il apporte sont en bonne partie vérifiables dans des médias d'État russes électroniques, grâce à la possibilité d'y rechercher par mots-clés traduits automatiquement, puis en faisant traduire, par Edge par exemple, les articles trouvés. Ce qui ressort du livre : la prise de contrôle du récit historique par l'État (bien avant le putsch en Ukraine). But : mettre l'histoire au

service du patriotisme. Ce qui implique de donner aux crimes soviétiques la place minimale, et une place maximale à la « Grande guerre patriotique ». Le pouvoir a créé plusieurs institutions chargées de ces tâches, portées e. a. par des dirigeants des services secrets. Les méthodes sont à leur image : suppressions de monuments aux victimes du pouvoir de l'URSS, présentation des « apports » des travaux forcés des goulags, poursuites et diffamation des historiens s'opposant à ces pratiques, report aux calendes grecques de la déclassification des archives du KGB, etc. L'unilatéralité du livre ? L'ignorance de la responsabilité occidentale, dans l'intensification de ces pratiques, ainsi que des manipulations qui suivent des directions proches, ici. Mais divers critiques valables de l'Occident ignorent autant ces côtés criminels de l'Est. Il n'y a donc pas de raison d'ignorer cet ouvrage.

Nicolas Werth, *Poutine, historien en chef*, Gallimard, 2022, 63 pages.

D. Z.



Ce n'est pas un traité de philosophie. Ce n'est pas bien pensant. Ce n'est pas politiquement correct. Ce n'est pas bien élevé. Non, c'est un pamphlet. Un pamphlet rageur, un pamphlet colère... Un pamphlet accablant mais aussi et surtout réjouissant. Parce qu'il écrit noir sur blanc ce que toute personne qui garde encore un peu de matière grise active sait confusément.

Parce qu'il nomme clairement, sans peur, sans pudeur, sans précaution, le responsable de cette situation pourrie : la « démocratie » US, celle des Black Rock, des Mc Kinsey, des marchands de guerres, des dirigeants US et de leur cour occidentale, bref ceux qui prennent le parti des riches... Il ne parle pas poliment de l'Ukraine et de ses chefs : Volodymyr, une raclure, une creuvre qu'on fait passer pour un héros ; des dirigeants nazis qui font de leurs administrés de la chair à canon, de ceux qui survivront une main-d'œuvre bon marché et de la terre, la fertile tchernoziom un butin bradé à l'Occident US... Mais il ne parle pas que de l'Ukraine ; tout est rappelé, depuis des décennies : les pays détruits, les assassinats de qui dérange, les dictateurs fidèles, les mensonges d'état permanents, les journalistes en prison, les médias aux ordres, les pandémies provoquées, la santé au service de Big Pharma, le pillage de la nature et sa destruction, etc, etc... Je disais donc un pamphlet accablant mais réjouissant aussi parce qu'il remet les choses à l'endroit et montre toutes les saloperies sans enrobage pudique. Et qu'il faut connaître l'ennemi pour mieux le combattre. Il est agressif, sans nuances diront certains... Mais quand on vous empoisonne sournoisement pendant des décennies, la thérapie de choc est nécessaire, et l'antidote doit être puissant...

Bref, lisez-le, réfléchissez-y, parlez-en autour de vous, et discutez-en, même et surtout, avec ceux qui doivent être désensorcellés...

Paul H. Willems, « *La liberté ne se limite pas au droit de parler sa propre langue et de monter à cheval* », *Manuel de désensorcellement à propos de la guerre en Ukraine*, Éditions Antidote Publishers.

Annie Thonon



Dans ce texte au style enlevé et réjouissant, l'auteur mène une critique sans concession, et fort juste, de la science au service de l'industrie. À son service mercenaire, dans la mesure où certains scientifiques en arrivent à proférer les pires aberrations, tenant des raisonnements qu'on juge d'emblée intenable mais qui leur permettraient de justifier l'existant. Par exemple, en affirmant que les poules préfèrent les cages dans un entrepôt agro-industriel à la simple liberté de picorer sous le ciel. Armand Farrachi ne s'en tient pas à la seule question de l'élevage des poules en cage. C'est l'ensemble du système de justification par la science de tous les dégâts industriels, à l'échelle planétaire, qui se trouve ici accusé. Ce petit ouvrage est un excellent outil pour déconstruire les discours mensongers que nous sert l'agriculture industrielle et, d'une manière générale, l'ensemble du système productiviste. Le texte original date de 2011 et n'a (hélas !) pas pris la moindre ride ; il est suivi d'un post-scriptum de 2022.

Armand Farrachi, *Les poules préfèrent les cages. Bien-être industriel et dictature technologique*, éditions Libre, 2023, 135 pages.

Philippe Godard

→ Suite de la page 2

Illustration : Philippe Debongnie



Le système est inscrit en eux, le refuser, dire non, c'est mettre à plat toute cette introjection d'une vie ; c'est reconnaître toutes ces occasions où ils ont dit oui alors qu'ils auraient dû/ pu désobéir. Le faire maintenant alors qu'ils ne l'ont jamais fait, c'est donc aussi mettre en lumière leur servitude pérenne, cette obéissance qui les a toujours guidés et permis d'être là où ils en sont⁹.

On est donc, avec ces obéissants, en présence d'une armée de serviteurs dont La Boétie nous avait déjà prévenus qu'il aurait suffi qu'ils arrêtent de servir pour que les maîtres soient détrônés : « Pour ce coup, je ne voudrais sinon entendre comme il se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils lui donnent ; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon qu'ils ont pouvoir de l'endurer ; qui ne saurait leur faire mal aucun, sinon lorsqu'ils aiment mieux le souffrir que lui contredire »¹⁰ (...) « Ce sont donc les peuples mêmes qui se laissent ou plutôt se font gémir, puisqu'en cessant de servir ils en seraient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre, quitte la franchise et prend le joug, qui consent à son mal, ou plutôt le pourchasse »¹¹.

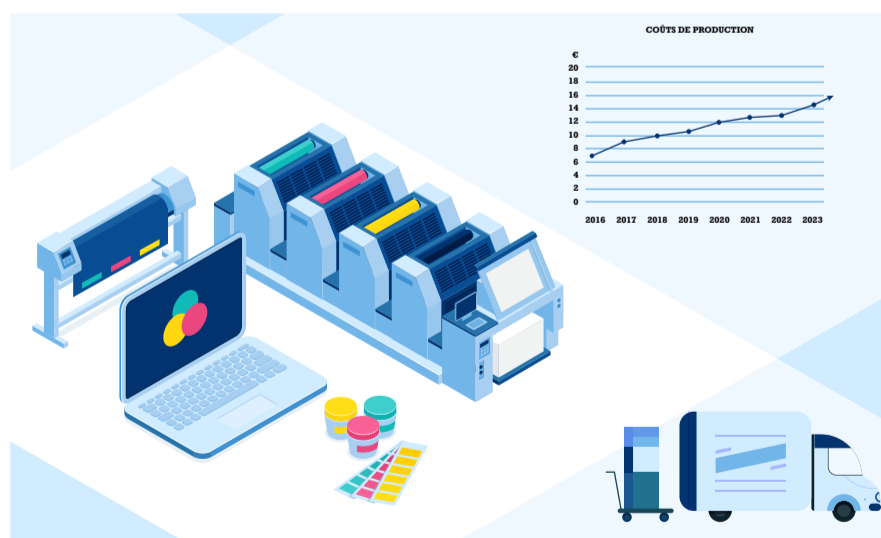
Mais pourquoi faire « compliqué » quand on peut faire « simple » : « Obéir est le choix le plus simple, le moins "coûteux", celui qui, paradoxalement, répond au besoin psychique de protection de soi, quoiqu'il se paye au prix d'un renoncement à sa propre identité »¹². Pour un confort personnel et provisoire, la personne perd sa liberté, son libre arbitre, son humanité. Si le conformisme explique aussi la soumission, la faculté de remettre en question les ordres est sans aucun doute corrélée avec le niveau d'adaptation du sujet au système, la manière dont il tire profit de l'ordre existant, et à quel point la désacralisation de l'autorité impliquerait pour lui une remise en question globale de ce qu'il est¹³. Le cadre supérieur, bien payé, intégré parfaitement à l'ordre existant, a moins de probabilité de le mettre en doute que celui qui en est déjà exclu¹⁴. Milgram l'avait bien compris, quand il cite un passage de l'article de Harold J. Laski, « Les dangers de l'obéissance : « La condition de la liberté passe, partout et toujours, par un scepticisme constant et généralisé à l'encontre des règles que le pouvoir veut imposer »¹⁵. Or, dans un jeu pervers par excellence, le pouvoir a fait croire au sujet qu'il allait devenir libre en obéissant.

Une fois « la guerre » passée, ceux qui avaient répondu aux injonctions gouvernementales admettront rarement que quand les fusils étaient en joue, ils laissaient les coups partir ou, même, tiraient avec. Ainsi, en temps d'accalmie, tous deviennent « résistants ». « À beau mentir qui vient de loin », dans le temps ou dans l'espace... Il est en effet facile de se dire résistant en période de paix, plus compliqué quand la gestapo sonne à la porte. Certains voient comme un signe positif, en période d'accalmie covidienne, stratégie du pouvoir, le fait que nombreux déclarent aujourd'hui qu'ils ne se feront plus piquer. C'est oublier qu'un contexte coercitif revenu pourrait chasser les velléités libertaires de certains : « L'histoire prouve combien il est rare que les hommes soient à la hauteur de l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes - la façon dont ils pensaient qu'ils agiraient étant souvent démentie par leur conduite effective »¹⁶. Mais aussi oublier cette curieuse dissociation entre les mots et les gestes dont parlait Milgram : « Malgré les protestations véhémentes et répétées qui accompagnèrent chacune de ses actions, le sujet obéit infailliblement à l'expérimentateur et alluma tous les interrupteurs du générateur jusqu'au plus élevé. Il fit preuve d'une curieuse dissociation entre ses paroles et ses actes. Bien qu'il ait décidé au niveau verbal de ne pas continuer l'expérience, ses actions demeurèrent parfaitement en accord avec les ordres de l'expérimentateur. Ce sujet ne voulait pas électrocuter la victime et cette tâche lui fut extrêmement pénible, mais il fut incapable d'inventer une réponse qui l'aurait libéré de l'autorité de l'expérimentateur. De nombreux sujets n'arrivent pas à trouver la formule verbale qui leur permettrait de rejeter le rôle qui leur est assigné par l'expérimentateur. Peut-être notre culture n'offre-t-elle pas de modèles adéquats pour la désobéissance »¹⁷.

Certainement... nous sommes pris dans un moule qui, depuis l'enfance, nous force à obéir. Mais à côté de ceux qui avalisent sans aucun filtre, une minorité doute, désobéit, permettant de casser le spectacle ; refuse de dire « oui » juste parce que l'ordre émane du gouvernement, du chef, du patron, de la science. C'est d'elle qu'on peut espérer le changement véritable.

Alexandre Penasse

9. Car on n'a pas le même parcours de vie quand on obéit ou qu'on désobéit.
10. Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Libro, 2013, p.10.
11. Ibid., pp 12-13.
12. Stanley Milgram, expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité, Ibid., p. 26.
13. Ariane Bilheran distingue trois types de profils qui résistent au déferlement totalitaire : Les « anti-sociaux » ; des personnes ancrées sur terre avec un bon sens paysan ; quelques intellectuels et artistes. Voir *Chroniques du totalitarisme*, autoédition, 2022, p.141.
14. Il n'y a évidemment aucun déterminisme absolu, nous avons rencontré des personnes en apparence parfaitement intégrées au système qui, face aux politiques Covid, ont eu une prise de conscience globale sur la réalité du fonctionnement politique.
15. Stanley Milgram, expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité, Ibid., p.67.
16. Ibid., p.27.
17. Ibid., p.53.



SUITE À L'AUGMENTATION DES COÛTS POUR KAIROS, NOUS DEVONS ADAPTER NOS TARIFS:

Le prix du journal en librairie passe à 6€ en Belgique, 30€ pour l'abonnement un an/5 numéros (frais de ports inclus)

Le prix du journal en librairie passe à 8€ en France/Europe, 53€ pour l'abonnement un an/5 numéros (frais de ports de 23€ inclus, sauf Suisse 30€)

Nous vous demandons de faciliter le travail de nos collaborateurs en utilisant notre site afin que votre paiement soit identifié.

Pour ceux qui ne veulent pas passer par le site, il est indispensable de renseigner votre numéro d'abonné qui sera désormais imprimé sur l'étiquette de votre journal. Sans cette indication le paiement ne pourra pas être identifié.

Kairos doit impérativement assurer sa survie économique à long terme, face au retrait de nos subsides par la Fédération Wallonie-Bruxelles, et aux diverses attaques dont nous sommes l'objet.

KAIROS EST VOTRE MÉDIA, CONTINUEZ À LE FAIRE VIVRE. VIVE LA PRESSE LIBRE!



* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte: 523-0806213-24

IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB, et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : www.kairospresse.be/abonnement
(Abonnement belge à partir de 30 € pour 5 numéros, 53€ pour l'europe)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique

